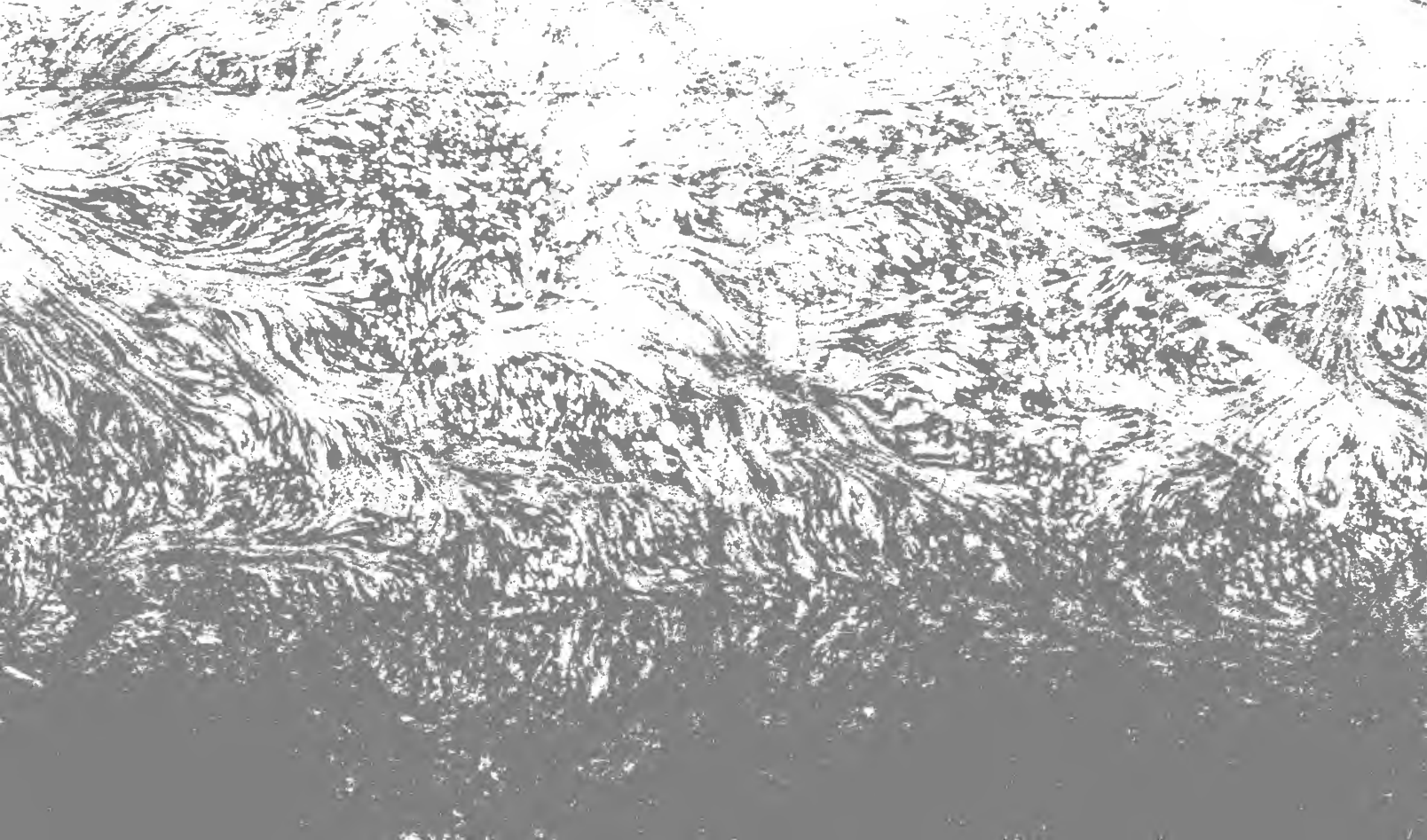


Library
of the
University of Toronto

MAINTENONIANA,

OU

CHOIX

D'ANECDOTES INTÉRESSANTES, de Portraits, de Pensées ingénieuses, de bons Mots, de Maximes morales, politiques, &c. tirés des Lettres de Madame DE MAINTENON ;

AVEC

DES NOTES HISTORIQUES, CRITIQUES, &c. pour l'intelligence du Texte ;

PAR M. B***. DE B***.

. . . . . Ramos compesce fluentes. *VIRG.*

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.

AVERTISSEMENT.

C'Est à M. de Voltaire qu'on doit l'idée de cet Ouvrage. Après avoir donné aux Lettres de Madame de Maintenon les éloges qu'elles obtiendront toujours des gens éclairés, il ajoûte : » Mais les connoiſſances qu'on „ peut puiſer dans ce Recueil, ſont „ trop achetées par la quantité de „ choſes inutiles qu'il renferme. . . . „ Si l'on n'imprimoit que l'utile, il y auroit cent fois moins de livres *.

C'eſt donc, en quelque ſorte, pour en diminuer le nombre, qu'on donne celui-ci. Il y a d'autant moins de vanité à faire cet aveu, que l'Ouvrage ne nous appartient que par les notes dont on a cru devoir accompagner le texte. „ On voit par les Lettres de „ Madame de Maintenon, dit encore „ M. de Voltaire, qu'elle avoit épouſé „ Louis XIV, qu'elle influoit ſur les

* Siecle de Louis XIV, tom. 3.

» affaires de l'État, mais qu'elle ne le
» gouvernoit point; qu'elle ne pressa
» point la révocation de l'Édit de
» Nantes, mais qu'elle ne s'y opposa
» point; qu'elle prit le parti des Mo-
» liniſtes, parce que Louis XIV l'a-
» voit pris, & qu'enſuite elle s'attacha
» à ce parti; que Louis XIV, ſur la
» fin de ſa vie, portoit des Reliques
» & beaucoup d'autres particularités. »

Ce ſont ces particularités, quelquefois importantes, ſouvent ſingulieres, toujours intéreſſantes, répandues dans une collection aſſez nombreuſe, qu'on a réunies dans un ſeul volume. Dans la petite ſphere où l'on eſt placé, on a tâché, ſelon ſes forces, d'être utile aux gens de lettres, qui, pour l'ordinaire, ayant moins de fortune que de talent, ſont dans l'impuiſſance de ſe procurer tout entier des ouvrages, eſtimables d'ailleurs, dont le prix excede de beaucoup le nombre des choſes utiles qu'ils contiennent.

Ces fragmens, choiſis avec toute l'attention dont on eſt capable, ſerviront à découvrir les reſſorts, ſouvent cachés,

qui font mouvoir la machine du Gouvernement; à trouver le fil égaré de certains faits qui paroiſſent découſus dans l'Hiſtoire, & qui arrêtent la marche de l'homme qui a le courage de rechercher la vérité. Combien d'évenemens ont changé la face de l'Europe, & dont la cauſe, frivole en apparence, a fait ſourire l'ignorant, & gémir le Philoſophe ? Hélas ! preſque de nos jours, un verre d'eau, répandu ſur la robe d'une femme, a fait naître une guerre qui a donné la mort à plus de cent mille hommes. Un de nos meilleurs Écrivains a dit : *Le Valet-de-chambre de Sylla auroit bien ri d'entendre les Politiques raiſonner ſur l'abdication de ſon Maître.* Diſons auſſi : Madame de Maintenon auroit ſouri plus d'une fois d'entendre les conjectures & les raiſonnemens de nos politiques. En daignant leur apprendre un fait connu d'elle ſeule, elle auroit renverſé leurs ſyſtêmes. En ſoufflant ſur leurs édifices, ils ſe feroient évanouïs. Combien de chapitres n'auroit-elle pas pu ajoûter à l'Hiſtoire des

grands évenemens par les petites causes ? Combien de problêmes historiques dont la solution n'étoit connue que d'elle ? Combien d'évenemens cesseroient d'être étranges, avec un mot qu'elle seule pouvoit dire ? Combien de gens, loués, applaudis, célébrés par toute la France, verroient l'éclat de leur réputation s'affoiblir & même se perdre, si Madame de Maintenon avoit dévoilé le motif secret des actions qui la leur firent usurper ? Combien d'autres, blâmés, dénigrés, outragés, obtiendroient enfin, aux yeux du sage qui réfléchit, la justice tardive que leur siecle leur a refusée ? Or ce n'est pas dans les Histoires de Madame de Maintenon, que chaque Historien nous a données d'après ses préjugés, ses connoissances, ses erreurs & ses talens ; c'est dans ses Lettres, c'est dans ses Lettres seules qu'on peut trouver la collection précieuse de ces faits intéressans noyés dans une foule de détails inutiles, & quelquefois ennuyeux. Le Recueil des Lettres de Madame de Maintenon ressemble assez à ce fleuve

célebre dont les ondes rouloient du ſable & un peu d'or. C'eſt à la recherche de cet or qu'on s'eſt appliqué, en compoſant l'Ouvrage qu'on préſente au Public.

On ne fera point ici l'apologie des *Dictionnaires*, des *Extraits des eſprits*, *des penſées*, &c. &c. &c. dont on a dit avec raiſon, & tant de bien & tant de mal, parce que leur ſuccès dépend en effet, & du choix des Auteurs qu'on a voulu compiler, & de la méthode qu'on a ſuivie en les compilant. Combien de Mémoires, combien de Journaux hiſtoriques, ne ſont que l'*eſprit* des converſations auxquelles l'Auteur a aſſiſté? On n'ignore pas tout ce qu'on a dit & répété ſur ce genre d'ouvrage; on n'ignore pas non plus que ceux qui le condamnent avec le plus de ſévérité, ſont auſſi ceux qui ſouvent ont le plus de beſoin d'en profiter. „ Qu'on interroge en effet, dit „ M. d'Alembert, preſque tous nos „ Écrivains. S'ils ſont de bonne foi, „ ils conviendront des lumieres que „ leur ont fournies les Dictionnaires,

„ les Journaux, les Extraits, les Com-
„ mentaires, les Compilations même
„ de toute eſpece. La plûpart auroient
„ beaucoup moins acquis, ſi on les
„ avoit réduits aux livres purement
„ néceſſaires. „ *Mélang t. 1, p. 276.*

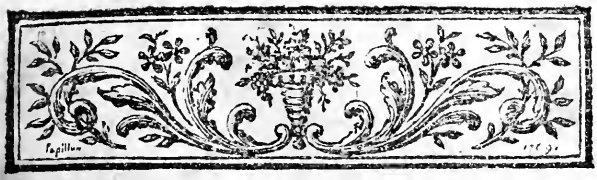
On a ſemé cet Ouvrage d'Anecdotes curieuſes, de Notes hiſtoriques ou critiques, & d'autres qui ne ſont ni l'un ni l'autre, quand l'agrément ou l'intelligence du texte a paru l'exiger. La juſtice veut qu'on avertiſſe que pluſieurs ſont puiſées dans les Mémoires de Madame de Maintenon, par M. de la Beaumelle; ingénieux Ouvrage de marqueterie, qui fait admirer le goût de l'Artiſte dans le choix des pieces de rapport. La hardieſſe de l'Auteur à montrer la vérité, quand il a pu la ſaiſir, lui fait pardonner les poignées de fleurs qu'il a jettées ſur toutes les pages de ſon Ouvrage, dont le premier mérite eſt d'inſtruire ſouvent & de n'ennuyer jamais. L'équité, encore plus que la reconnoiſſance, exigeoit de nous cet éloge.

On s'étoit propoſé de donner ici un

parallele des Lettres de Madame de Sevigné, & de celles de Madame de Maintenon ; mais les gens éclairés sauront bien le faire eux-mêmes : il ne seroit d'aucune utilité pour ceux qui ne le sont pas. Je prévois qu'on pourra me reprocher quelques Notes, qui, dans leur longueur, semblent un peu s'éloigner de l'objet qui leur a donné lieu ; mais j'avoue que, dans un ouvrage d'agrément, je n'ai pas cru devoir me refuser au plaisir de cueillir quelques fleurs sur mon chemin, quand, pour les prendre, je n'avois que la peine de me baisser. Puisse la Critique ne pas trouver que ces fleurs ne sont que des pavots !

On n'imitera point, dans cet Avertissement, le ridicule de ces Écrivains dont l'amour-propre alarmé trahit maladroitement la crainte qu'ils ont des Censeurs, en feignant de les braver ; tandis que ces Censeurs qu'ils redoutent, & dont ils ne sont seulement pas connus, pourroient leur adresser le vers de la Fable, *hé ! l'Ami, qui te savoit là ?* En voyant leurs petits ef-

forts, qui ne doivent pas même être remarqués, il ſemble voir des Pygmées attaquer Hercule pendant ſon ſommeil. On ſe conſolera donc de la critique, quelqu'elle ſoit, par l'honneur d'en avoir mérité une.



MAINTENONIANA
OU
CHOIX DES LETTRES
DE MADAME DE MAINTENON.

MADEMOISELLE, (1) voici des Vers que M. Scarron a fait pour vous, après avoir très-inutilement tenté d'en faire contre vous.

(1) Ninon de Lenclos, à qui son siecle & le nôtre n'ont rien à comparer, devenue célebre à force d'esprit, de plaisirs, de talens, de vertus & de foiblesses. C'est à l'école d'Epicure qu'elle apprit la morale de Socrate. « J'ai » réfléchi dès mon enfance, disoit-elle, sur le partage » inégal des qualités qu'on exige dans les hommes » & dans les femmes; je vis qu'on nous avoit char- » gées de ce qu'il y a de plus frivole, & que les hom- » mes s'étoient réservés le droit aux qualités les plus » essentielles. Dès ce moment je me suis faite homme. * » *A la bonne heure*, a répondu le Philosophe accoutumé à foudroyer toutes les Idoles que le préjugé révere; *mais avec toute sa haute réputation, je ne voudrois pas plus de cet homme là pour mon ami que pour ma maitresse.* Voyez les motifs qui justifient sa sévérité dans son écrit sur l'éducation, Tom. 4, pag. 74.

* Elle le fit & fit bien, dit M. Duclos.

Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoyer, & voyez combien je compte sur vous; je lui ai dit que vous les recevriez avec plus de plaisir de ma main que de la sienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence ma cour en est grossie; mais c'est un foible dédommagement pour eux; ils causent, ils jouent, ils boivent, ils baillent..... Revenez, belle Ninon, & nous ramenez les graces & les plaisirs. Ce sont mes vœux: voici ceux de M. Scarron.

O belle & charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra non,
Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne,
Tant est grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune personne;
Quand, avec de l'esprit, elle a de la beauté.
Le premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'assez grand, je n'ai rien d'assez beau
Dequoi vous donner une étrenne.
Contentez-vous de mes souhaits:
Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine,
Si de bon cœur je ne les faits.
Je souhaite donc à Ninon,
Un mari peu hargneux, mais qui soit bel & bon;
Force gibier tout le carême,
Bon vin d'Espagne, gros maron,
Force argent, sans lequel tout homme est triste & blême,
Et qu'un chacun l'estime, autant que fait Scarron.

MADAME, (Mad. de Pommereuil en 1655) je ne crois pas qu'il y ait jamais une si belle passion que celle que M. Scarron a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur

de vous voir au chevet de son lit ; il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'esprit, le prix de la vertu. Je ne vous remercie point de cette belle & magnifique chasuble ; c'est le présent d'une rivale trop redoutable. (1) Si j'en croyois mes amis, je vous priverois des prieres de la Chapelle que vous embellissez. Madame de Bonneau vous est si attachée, & elle le dit avec tant de plaisir & de zele, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

JE n'entreprendrai point de vous faire la relation de l'entrée du Roi. (2) Tout ce que je vis hier fort distinctement, est à présent fort

(1) Madame de Maintenon qui avoit appris l'Italien, l'Espagnol & le Latin, a sans doute voulu faire allusion au Vers si connu de Virgile. *Timeo Danaos & dona ferentes. Je crains les Grecs & leurs présens funestes.*

(2) Mazarin, & Louis de Haro, Ministre d'Espagne, s'étant rendus, en 1660, dans *l'Isle des Faisans* pour conclure le mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie Thérese, le Cardinal ramena le Roi & la Reine à Paris.

Un pere, dit M. de Voltaire, *qui auroit marié son fils, sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût pas usé autrement que Mazarin ; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs que jamais. Il exigea & il obtint que le Parlement vint le haranguer par Députés, chose sans exemple dans la Monarchie. Il marchoit alors avec un faste royal, ayant, outre ses Gardes, une Compagnie de Mousquetaires.* Siecle de Louis XIV.

confus dans ma tête ; je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de suite. La maison du Cardinal de Mazarin étoit d'une magnificence sur laquelle on se récria beaucoup. Celle de Monsieur, parut très-pitoyable ; il y avoit, dit-on, du dessein ; c'étoit pour montrer l'excessive opulence du Cardinal. (1) Le Comte d'Etrées appelloit cela *une fastueuse simplicité*. (2) Enfin rien de plus pompeux ;

---

(1) La Fontaine, dans la pompeuse description qu'il fait, à sa maniere, de l'entrée du Roi, parle ainsi *de la magnificence de la Maison* du Cardinal de Mazarin.

Mais tous cela n'est rien au prix ;
Des mulets de son Eminence.
Leur attirail doit avoir coûté cher :
Ils se suivoient en file, ainsi que patenôtres.
On en voyoit d'abord vingt & quatre marcher ;
Puis autres vingt & quatre, & puis vingt & quatre autres.
Les housses des premiers étoient d'un fort grand prix.
Les seconds les passoient, passés par les troisiemes ;
Mais ceux ci n'ont, à mon avis,
Rien laissé pour les quatriemes.
Monsieur le Cardinal l'entend en bonne foi ;
Car après ces mulets, marchoient quinze attelages ;
Puis sa Maison, & puis ses Pages,
Se panadant en bel arroi,
Montés sur chevaux aussi sages,
Que pas un d'eux, comme je crois ;
Figurez-vous que dans la France,
Il n'en est pas de plus haut prix,
Que l'un bondit, que l'autre danse ;
Et que cela n'est rien au prix
Des mulets de son Excellence.

(2) Diogène étant entré un jour dans l'école de Platon, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : *Je foule aux pieds le faste de Platon* ; *oui*, repliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste*. Fastum Platonis calco..... sed alio fastu.

des Seigneurs, on ne ſauroit dire quel étoit le mieux. Si j'avois le prix à donner à quelqu'un, ce ſeroit au cheval qui portoit les ſceaux.

NOUS avons fait vœu, mon cher cousin; (M. d'Hermilli) de paſſer à Saint-Germain une partie de l'Automne; nous y menons une vie uniforme, très-agréable pourtant. Madame de *Fieſque*, *Beuvron*, Mademoiſelle de *Praſlin* & *Coulanges* nous donnent tous les ſoirs un petit concert: l'Abbé fait des Vers, ou nous lit ceux qui nous viennent de Paris. A *Saint-Germain* tout eſt plaiſirs, à Paris tout ennuie, tout endort.

Les jours ſont plus ſereins, les Zéphirs ſont plus doux;
C'eſt dans ces lieux charmans que regne l'innocence;
Un amant malheureux y dit tout ce qu'il penſe.
Que vos courtiſans ſoient jaloux;
Du bonheur ils ont l'apparence,
Nous en avons la jouiſſance.
D'un favori ſuperbe ils craignent le courroux:
D'Amour ſeul nous craignons les coups.
L'Art ſemble fait pour eux, & pour nous la Nature.
Les fruits ſont nos repas, les fleurs notre parure.
Nul autre miroir parmi nous,
Que le cryſtal d'une onde pure.

MES amis ſont bien cruels! Madame; (Mad. la Ducheſſe de Richelieu) ils me blâment d'avoir rejetté les propoſitions d'un

homme (1) riche & de condition, à la vérité, mais ſans eſprit, ſans mœurs. On me condamne, on m'impute mes malheurs. Il eſt vrai que je n'aurois pas aujourd'hui à regretter la perte de ma penſion (2) qui me faiſoit ſubſiſter, mais Dieu y pourvoira, & j'aurois à préſent à regretter, ma ſolitude, ma liberté, mon repos; biens que Dieu ne pourroit me rendre ſans miracle. Si le refus étoit à faire, je le ferois encore, malgré la profonde miſere dont il plaît au Ciel de m'éprouver. Je me ſuis bien conſultée; j'ai tout conſidéré, tout péſé, tout vu; je ne ſuis donc pas ſi

---

(1) Cet homme étoit le Marquis de C..... X. auſſi connu par ſes richeſſes que par ſes débauches. Quelques infirmités lui ayant inſpiré le goût de la retraite, il crut ne pouvoir y faire ſon ſalut avec agrément, qu'en s'y retirant avec une jolie femme. Pour n'avoir point de refus à craindre, il choiſit Madame Scarron, qui ne crut pas, indépendamment des motifs qu'elle donne dans cette lettre, qu'il *fût délicieux*, dit M. de la Beaumelle, *de paſſer du lit d'un goutteux dans celui d'un hydropique*.

(2) Après la mort de ſon mari, qui n'avoit laiſſé que des plaiſanteries, des dettes, quelques bons ouvrages & beaucoup de mauvais; Madame Scarron réduite aux extrêmités de la miſere la plus humiliante, crut que, par le ſecours de ſes amis, il ne ſeroit pas impoſſible de faire rétablir en ſa faveur, la penſion de 500 écus, dont Scarron avoit joui quelque tems, en qualité de *malade de la Reine*. On préſenta des Placets: le Cardinal Mazarin en ayant lu un, demanda ſi la Suppliante ſe portoit bien. Sur ce qu'on lui dit qu'*oui*, il répondit: *elle eſt donc inhabile à ſuccéder à la penſion d'un homme qui ſe portoit mal.*

coupable ; je ne suis que malheureuse & c'est bien assez.

VOTRE approbation, Mademoiselle, (1) me console de la cruauté de mes amis. Dans l'état où je suis, je ne saurois me dire trop souvent, que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ? Grand Dieu ! quelle différence ! Sans fortune, sans plaisirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie ; (2) celui-

(1) Ninon de Lenclos fut la seule personne des amis de Madame Scarron qui applaudît à la fermeté avec laquelle elle refusa d'épouser le Marquis C.... X. *Cette femme-là*, disoit Ninon, *vaut tous les Marquis de France.*

(2) » On briguoit à l'envie d'être de sa cour. La » naissance, la richesse n'étoient point des titres pour y » être admis. Elle écarta les importuns & ne reçut que » des hommes utiles ou aimables. *Vivone* qui avoit tout » l'esprit de sa maison, *Mata*, dont les reparties volent » encore de bouche en bouche. *Grammont*, dont *Ha-* » *milton* nous a conservé les saillies. *Charleval*, le plus » élégant de nos Poëtes négligés. *Coligni*, héros en » Hongrie, à Paris le prosélyte de *Ninon*, à la Cour » l'émule de *Condé*. *Ménage* qui savoit tant de choses » & de mots. *Pelisson*, qu'on trouvoit si laid jusqu'à ce » qu'il parlât. *Desyveteaux*, qui parut imbécille & » romanesque, à force d'être vrai & naïf. *Hénaut*, le » maître de *Deshoulieres* & le traducteur de *Lucrece.* » *L'Abbé Testu*, le complaisant de toutes les femmes » sans être l'amant, ni la dupe d'aucune. *Montreuil*, » dont on lit les Madrigaux. *Marigni*, dont on regrette

ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde fait, & cette bonté d'esprit que personne ne lui a connue. Celui-ci n'a l'esprit ni brillant, ni solide, ni badin; s'il parle, il est ridicule. Mon mari avoit le fond excellent; (1) je l'avois corrigé de ses licences; il n'étoit ni fou, ni vicieux par le cœur; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple. C.....X n'aime que ses plaisirs, & n'est estimé que d'une jeunesse perdue; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare & prodigue; au moins m'a-t-il paru tout cela.

» les Chansons. Le Marquis *de la Sabliere*, qui avoit » dans ses propos & dans ses compositions toutes les gra- » ces, toute la légéreté d'une femme. Madame *de la* » *Sabliere*, qui contrastoit avec lui par tous les goûts » & les occupations d'un homme. La Duchesse *de Les-* » *diguieres*, qui plaisoit toujours, malgré l'envie de » toujours plaire. La Comtesse *de la Suze*, à qui on » pardonnoit les foiblesses du cœur, en faveur des agré- » mens de l'esprit. La Marquise *de Sévigné*, qui a si » bien écrit, parce qu'elle sentoit si bien. Mademoiselle » *de Scuderi*, dont les Romans étoient si estimés du » Public, & si méprisés par l'injuste *Despréaux*. » Telle étoit la société de Madame Scarron, dit M. *de la Beaumelle*.

(1) On n'a pas cru devoir omettre le portrait de Scarron, peint par une femme, qui, si elle n'avoit pas été la sienne, étoit encore la personne la plus capable d'apprécier l'ame de ce bouffon estimable, dont les plaisanteries sont aussi connues que le fond de son caractere l'est peu.

JE n'irai point en Portugal, (1) c'eſt une choſe décidée. Ces jours paſſés Madame de Thianges me préſenta à ſa ſœur, lui diſant que je devois partir inceſſamment pour Liſbonne. Pour Liſbonne! dit-elle, mais cela eſt bien loin; il faut reſter ici. Albret m'a parlé de vous & je connois tout votre mérite. J'aimerois bien mieux, diſois-je en moi-même, qu'elle connût toute ma miſere. Je la lui peignis, mais ſans me ravaler; elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à ſa toilette..... Enfin, Madame de la Fayette auroit été contente *du vrai* de mes expreſſions; Madame de Monteſpan en parut touchée & m'en de-

(1) La Princeſſe de Nemours étant devenue Reine de Portugal, voulut mener avec elle Madame Scarron, qui, avant de partir, deſiroit d'être préſentée à Madame de Monteſpan, déja en faveur. La Marquiſe de Thiange offrit volontiers à ſa ſœur, une jeune veuve, qui, *prête à quitter la France, vouloit du moins en voir encore une fois la merveille.* Madame de Monteſpan fut flattée de ce compliment, & ne voulut pas que la Reine de Portugal enlevât Madame Scarron à Paris. On lui répondit que la mort de la Reine Mere, qui l'honoroit d'une penſion, l'obligeoit de chercher hors du Royaume, un état honnête qu'elle ne pouvoit plus y trouver. Madame de Monteſpan promit de ſe charger d'un Placet. *Quoi!* s'écria le Roi, *encore la veuve Scarron! Sire*, lui dit Madame de Monteſpan, *il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler. Il eſt étonnant que Votre Majeſté n'ait pas encore écouté une femme dont les Ancêtres ſe ſont ruinés au ſervice des vôtres.*

manda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi. J'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus aussi contente que si l'Abbé Testu y avoit mis tout son esprit. Je le lui fis remettre par la bonne Dame.... Monsieur de Villeroi s'est joint à elle, c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, & le seul qui m'ait servi ; enfin ma pension est rétablie. Deux mille livres ! c'est plus qu'il n'en faut pour ma solitude & mon salut, &c.

LE Maréchal d'Albret est mon ami de tous les tems, je ne sache point qu'il ait été mon amant. (1) Quand on vous a servi, belle Ninon, on devient d'une délicatesse extrême. Je le vois tous les jours, & vous savez bien qu'on peut le voir sans danger. Vous vous plaignez de son absence, je suis trop fidele à l'amitié pour que vous puissiez vous en prendre à moi ; venez souper ce soir chez moi & préparez bien votre vengeance, &c.

---

(1) M. le Marechal d'Albret ne put voir tous les jours Madame Scarron sans l'aimer ; mais n'ayant pu la séduire par la générosité des sacrifices qu'il lui fit, *il fut réduit à ces effusions de cœur*, dit M. de la Beaumelle, *que ceux qui n'ont point aimé traitent de chimere, & que ceux qui ont aimé préfèrent aux plaisirs. Il aima sans espérer ; il fut aimé sans foiblesse ; il fut heureux sans crime.* La pureté des mœurs de Madame Scarron étoit si connue, qu'un courtisan disoit : *Je serois plutôt une proposition impertinente à la Reine qu'à cette femme-là.*

NE vous allarmez point de ma dévotion; mon pauvre Abbé, (l'Abbé Teſtu) raſſurez l'Hôtel de Richelieu. On n'oublie point, dans la ſolitude, des amis à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas beſoin de réforme. Le Pere Bourdaloue ne me parleroit pas ſur ce ton. Vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le ſerez pas toujours..... Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, ne me connoiſſent pas; ai-je jamais donné lieu à de pareils ſoupçons? Elle eſt le fruit de réflexions ſérieuſes; je fuis le monde, parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. (1) Vous me dites qu'on peut y faire ſon ſalut; vous devez ſentir vous-même combien cela eſt difficile. J'aime bien cette

(1) Ceux qui connoiſſent aſſez le caractere de Madame Scarron pour deviner le motif de ſes actions, & le but de ſes deſirs, ne manqueront point de la comparer à la Bergere Galatée, *& fugit ad ſalices & ſe cupit ante videri.* Elle ne fuyoit le monde que pour qu'il remarquât ſa fuite, qu'il en fût étonné, & qu'il l'en eſtimât encore davantage; on pourroit appeller cela, *la coquetterie de l'ambition.* Elle eſt convenue depuis, que *l'envie de ſe faire un nom étoit ſa paſſion. Perſonne*, diſoit-elle, *ne l'a portée ſi loin. Cette ambition me faiſoit ſouffrir le martyre par mille contraintes que je m'impoſois, & c'eſt peut-être pour m'en punir, que Dieu a permis mon élévation; comme s'il avoit dit dans ſa colere:* » Tu » veux des louanges & des honneurs? Eh bien, tu en » auras juſqu'à en être accablée. »

maxime du Pere Joseph : pour être vertueux à Paris, il ne suffit pas de le vouloir..... On vous a dit vrai, si l'on vous a dépeint mon Directeur comme un homme rigide. (1) Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie, pour mortifier la passion qu'il a vue en moi de vouloir plaire par mon esprit. J'obéis; mais voyant que je baille & que je fais bailler les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

---

(1) » Ce Directeur étoit l'Abbé Gobelin. De Capitaine de Cavalerie devenu Docteur de Sorbonne, » il n'avoit quitté le monde que pour faire son salut & il » sentit combien le savoir est dangereux pour un homme » qui veut se sauver. Aussi, loin de s'occuper à soutenir son titre de Docteur, par les lumieres que donne » l'étude, il ne songea qu'à suivre celles de la grace. » Il régla ses mœurs, les assortit à son état, & en embrassa toute la perfection. Il unit le zele d'un Prêtre » à la franchise d'un Soldat, & se fit un nom par sa sévérité. Il poussoit si loin ce qu'on appelle la simplicité » chrétienne, qui sert souvent de masque à l'artifice » le plus mondain, qu'on l'auroit souvent pris pour un » sot. Il s'avilissoit par humilité, il déraisonnoit par » scrupule. Dans le fond très-éclairé & plein de l'esprit de Dieu. Il avoit des défauts dont la piété ne » put le guérir. Une extrême vénération pour la grandeur, un goût décidé pour les procès, & toutes les » défiances d'un esprit inquiet & tracassier. Il plaida, » prêcha & rampa toute sa vie. Quelques ombres au » tableau de ce Directeur, n'empêchent pas que ce ne » soit celui d'un saint. *La Beaumelle.*

JE suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire, mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille, me convient-il de sacrifier mon repos & ma tranquillité? D'ailleurs ce mystere, ce profond secret qu'on exige de moi, sans m'en donner positivement la clef, peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piege. Cependant si les enfans sont au Roi, je le veux bien; je ne me chargerois pas, sans scrupule, de ceux de Madame de Montespan. Ainsi il faut que le Roi me l'ordonnne, voila mon dernier mot. (1)

LES enfans furent avant-hier à S. Germain. La nourrice entra, & je restai dans l'antichambre. *A qui sont ces enfans*, lui dit le Roi? *Ils sont sûrement*, répondit-elle, *à la Dame qui demeure avec nous; j'en juge par les agi-*

(1) Aussi attentive à cacher ses foiblesses, qu'à montrer l'éclat de la faveur qui en étoit le prix, Madame de Montespan vouloit que la naissance de ses enfans fût un mystere. Elle avoit dit souvent, en parlant avec mépris des fautes *de la Valiere*, que si pareil malheur lui arrivoit, *elle en mourroit de honte;* cependant pareil malheur lui étant arrivé, *sans qu'elle en mourût de honte*, on chercha une femme dont la discrétion fût connue, & dont les talens fussent prouvés. On choisit Madame Scarron.

tations où je la vois au moindre mal qu'ils ont. Et qui croyez-vous, dit le Roi, *qui en soit le pere? Je n'en sais rien*, repartit la nourrice, *je m'imagine que c'est quelque Duc ou quelque Président.* La belle Dame est enchantée de cette réponse, & le Roi en a rit aux larmes.

MADAME (Mad. de Montespan) Le Médecin visita hier le Prince. (1) Il parle de fort bon sens sur son incommodité. Il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, & point charlatan. Demain il commencera ses remedes. Je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer *avec excès*; il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur; il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement & cela me rassure. Le Prince lui a dit: *au moins, Monsieur, je ne suis pas né comme cela; voyez maman; & papa n'est pas boiteux.* Il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité.

(1) Le Duc du Maine étoit né très-bien fait. Quand ses grosses dents percerent il eut de si fortes convulsions, qu'une de ses jambes se retira. Pendant les opérations douloureuses qu'il eut à subir, Madame Scarron éprouvoit les déchiremens de cœur les plus violens; ce qui fit dire à quelqu'un qui étoit présent: *Nous ne voyons pas qui est le pere de cet enfant, mais à coup sûr voilà la mere.*

LETTRE

du Duc du Maine à sa mere. (1)

JE m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon petit cœur, & j'écrirai bien mieux quand je penserai que c'est pour vous, Madame. Madame de Maintenon passe tous les jours à filer, & si on la laissoit faire, elle y passeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon esprit, elle espere bien d'en venir à bout, & *le mignon* aussi qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu en venant, l'histoire de *César*, je lis à présent celle *d'Alexandre*, & je commencerai bientôt celle de *Pompée*..... J'ai donné mon amitié à *Ause*, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. *Hénaut* est fort complaisant pour toutes les bagatelles que je veux. *La Couture* n'aime pas à me prêter les juppes de Madame de Maintenon, quand je veux m'habiller en fille; j'ai reçu la lettre que vous écrivez *au cher petit mignon*, j'en

(1) On dit que le Duc du Maine n'avoit que cinq ans lorsqu'il envoya ce *barbouillage* à sa mere; c'est ainsi que Madame Scarron appelloit cette lettre. Il est à croire que la gouvernante de ce petit Prince n'a envoyé cette lettre qu'après en avoir fait *une seconde édition, revue, corrigée & considérablement augmentée.*

ai été ravi ; je ferai ce que vous me dites ; quand ce ne feroit que pour vous plaire, car je vous aime au superlatif. Je fus charmé & je le suis encore du petit signe de tête que le Roi me fit quand je partis, mais fort mécontent de ce que tu ne me paroissois pas fort affligée. (1) Tu étois belle comme un Ange.

LETTRE

du Duc du Maine.

MADAME, voici le plus jeune des Auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. (2) Il auroit bien

(1) Les Lettres de Madame de Maintenon à l'Abbé Gobelin, prouvent combien Madame de Montespan aimoit peu ses enfans. Elle railloit Madame de Maintenon sur son tendre attachement, sur ses inquiétudes continuelles, au lieu de l'en remercier. Le feu ayant pris à la maison où les jeunes Princes étoient cachés, Madame de Maintenon lui dépêcha un exprès. La réponse de la mere fut : *je m'en réjouis, car le feu est le signe du bonheur.*

(2) Cette lettre envoyée à Madame de Montespan en 1677, fut imprimée l'année suivante à la tête d'un Livre intitulé, *Œuvres diverses d'un Auteur de sept ans. Cette Epitre dédicatoire*, dit Bayle, *est tournée de la maniere la plus délicate ; il semble qu'on y ouche pas, & qu'on ne veuille qu'effleurer ; cependant on y loue jusqu'au vif, & on va bien loin en peu de paroles.* C'est précisément tout le contraire de nos Epîtres dédicatoires, où le plus souvent on ne trouve que, *verba & voces pretereaque nihil.*

voulu

voulu, pour les mettre au jour, qu'il eût huit ans accomplis; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance..... Il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne, ce que la nature avoit commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il sait faire déja un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ses plus secrettes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, & je puis vous assurer avec vérité, qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente, quelques traits assez beaux de l'Histoire Ancienne; mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soyez gueres touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siecles passés. Il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient

---

Madame Scarron dût s'applaudir de ce petit chef-d'œuvre. Madame de Montespan avoit assez d'esprit pour avoir le droit d'en être jalouse.

On prétend que Racine eut part à cette lettre. Voyez les Commentaires sur les ouvrages de cet Auteur divin. Tom. 3.

fait une néceſſité d'apprendre par cœur, des Auteurs qui nous diſent des merveilles ſi fort au deſſous de celles que nous voyons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que lui racontent *Florus* & *Juſtin ?* (1) Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ſes oreilles à de plus grandes choſes ; on lui parle comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans. Il n'a que ſept ans, & il a déja vu chanter en France des *Te Deum* pour la priſe de plus de cent villes (*) Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité; il eſt fier naturellement. Je vois bien qu'il ſe croit de bonne maiſon, & avec quelques éloges qu'on lui parle d'*Alexandre* & de

---

(1) Florus, Hiſtorien Latin. On a de lui un abrégé de l'Hiſtoire Romaine : il eſt aſſez eſtimé malgré toutes les fleurs qui le déparent. Il avoit hérité des Séneques, dont il étoit parent, le mauvais goût qu'on lui reproche.

Juſtin, qui ſelon l'opinion commune vivoit ſous *Antonin le pieux*, eſt Auteur d'un abrégé de l'Hiſtoire de *Trogue-Pompée.*

(*) Qu'on ne me parle plus de ce ſiege ennuyeux
Qui couta tant de ſang à ſes victorieux,
Et tant vanté des Vers d'Homere & de Virgile.
Notre ſiecle fait honte à celui de Priam,
Où les Grecs en dix ans ne prenoient qu'une ville,
Et notre Roi Louis en prend dix en un an.

J'ignore le nom de l'Auteur de ces Vers faits en 1633, ſur la conquête de Nancy. On trouve la piece d'où je les ai tirés dans un Mercure Français, de l'année 1633.

César, je ne sais s'il voudroit faire comparaison avec les enfans de ces grands hommes, je m'assure que vous ne désaprouverez point en lui cette petite fierté, & que vous conviendrez qu'il ne se connoît pas mal en Héros; mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présens, & que dans le dessein que j'avois de vous dédier un Livre, je ne pouvois choisir un Auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt, &c.

MADAME, (Mad. de Montespan) le Prince mérite bien que vous lui écriviez un billet, il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte une réponse qui m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a paru au-dessus de son âge. (1) Je le reprenois hier de quelques manieres hautes, & je lui dis que le Roi avoit plus de politesse que lui. *Cela*

(1) Le Duc *du Maine* avoit sept ans. Qu'on développe le sens de cette réponse, on sera étonné qu'un enfant ait pu la faire. Pourquoi les Grands, qui humilient si volontiers leurs égaux, sont-ils si polis avec leurs inférieurs? La réponse du jeune Prince résoud ce problême moral. *Ils sont si surs de leur rang!* A ce trait qui montre un grand sens, qu'il me soit permis d'en ajouter un second qui prouve de la finesse. Voyant de sa fenêtre passer le Duc de Montausier, un bâton à la main, l'enfant lui cria: *haut la baguette, Monsieur de Montausier*! pouvoit-on par un laconisme plus heureux peindre l'austérité des mœurs de ce misantrope estimable?

lui est bien aisé, me répondit-il, *il est si sûr de son rang! & moi j'ignore quel est le mien.*

J'AI plus d'impatience de vous dire des nouvelles de *Maintenon* que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment ; mon cœur y est attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge (37 ans) je sois attachée à ces choses-là comme un enfant? C'est une assez belle maison, un peu trop grande pour le train que j'y destine; elle a de fort beaux dehors, des bois, où Madame de Sévigné rêveroit à Madame de Grignan fort à son aise. Il est vrai que le Roi m'a nommée Madame de Maintenon, (1) que j'ai eu l'imbécillité d'en

(1) On sait que Louis XIV ne regardoit Madame Scarron que comme une pédante dangereuse, comme une femme gâtée par le commerce d'un Poëte. Le Duc du Maine contribua beaucoup à la rétablir dans l'esprit du Roi, par une réponse faite à propos. Louis satisfait de son esprit, ne put s'empêcher de lui dire un jour, *qu'il le trouvoit fort raisonnable. He! comment ne le serois-je point*, lui dit le Prince, *puisque je suis élevé par la raison même.* Cette réponse valut cent mille francs à la gouvernante. Ayant obtenu & mérité quelqu'autres bienfaits de ce genre de la part du Roi, Madame Scarron résolut d'acheter une Terre, soit pour y aller vivre en liberté, soit pour changer un nom qui rappelloit toujours des idées burlesques. Elle acheta Maintenon qu'elle fit valoir en débauchant des ouvriers Flamands pour y établir des Fabriques de dentelles. Elle y appella des

rougir, & tout aussi vrai que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui que celle de porter le nom d'une Terre qu'il m'a donnée.... Le voyage de Barege n'est pas encore fixé; au retour je serai plus libre & j'aurai le plaisir de vous écrire moins souvent.

ET voilà comme les curieux sont toujours les plus mal informés! Mon éloignement de la Cour est si peu décidé, que j'y tiens par des liens plus forts que jamais; non, mon cher Abbé, (l'Abbé Testu) je ne quitterai ce pays que quand vous serez digne d'avoir une Abbaye. Le Roi a dit expressément qu'il ne vouloit désormais que des pieux Ecclésiastiques. (1)

Normands, qui travaillerent en toillerie; de sorte qu'elle augmenta le revenu de sa Terre. Ses Vassaux étoient ses enfans. Elle n'exigeoit point ces droits que l'intérêt justifie & que le tems consacre; aussi son Fermier lui écrivoit-il: *Madame, il faut avouer que pour une femme d'esprit, vous êtes une bête.* Le Roi la vit si satisfaite de sa Terre, qu'il la nomma publiquement *Madame de Maintenon.* Comme il venoit d'avoir *la Valiere, Montespan, Fontanges*, &c. ses ennemies l'appellerent tout bas, *Madame de Maintenant.*

(1) *Ah! vous ne quitterez donc jamais ce pays!* auroit pu s'écrier l'Abbé Testu, si connu par ses galanteries. Ceci me rappelle l'Epigramme du Chevalier d'Acelli, parent de la Pucelle d'Orléans, que son courage, ses malheurs & le Poëme de M. de Voltaire ont rendu si célebre.

MADAME, (Madame de Montespan le 13 Mars 1678) vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand. Il y a toute apparence qu'à l'heure qu'il est la Citadelle aura capitulé. Le Roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire..... Le Prince (le Duc du Maine) se porte bien; je vais joindre ici la copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

Du Duc du Maine au Roi.

SIRE, si votre Majesté continue à prendre des Villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant, car M. le Ragois ne manque

---

Mon cher frere, disoit Silvie,
Si tu quittois le jeu que je serois ravie!
Ne le pourras-tu point abandonner un jour?
Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie,
Quand tu ne feras plus l'amour.
Ah! méchant, tu joueras tout le tems de ta vie.

Dans une de ces sociétés de gens d'esprit où chacun étoit obligé de fournir son couplet; Madame de Maintenon qui n'en vouloit point à l'Abbé Testu, mais à qui l'Abbé Testu en vouloit, fit par plaisanterie l'Epitaphe suivante.

Ci-gît un Abbé froid & sec,
Dont la vigueur fut endormie.
Dans les derniers tems de sa vie
Il ne lui restoit que le bec
Dont il piquoit son amie.

jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive, (1) & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire que pour aller faire un feu de joie.

---

(1) Ce M. le Ragois avoit la mal-adresse, comme on le voit, de faire regarder l'étude à son éleve, comme un travail qu'on interrompt les jours de Fête, comme une peine dont on est déchargé quand il arrive une bonne nouvelle, au lieu de le montrer sous l'aspect d'un plaisir, ou même d'une récompense qu'il faut avoir méritée. Nos Instituteurs modernes commencent à penser autrement, si j'en crois tous les plans d'éducation présentés au public depuis quelque tems, & l'*Emile* du moins..... oserai-je le dire? aura produit ce bien-là. Ajouterai-je que ce ne sera pas le seul? Qu'on me permette de rapporter ici une anecdote assez curieuse qui se trouve dans le *Ménagiana*, Tom. 3, pag. 171. « En 1675 » M. *le Duc du Maine* reçut, en présence de Madame » *de Thianges*, une chambre dorée, grande comme » une table. On lisoit en grosses lettres, au-dessus » de la porte de cette chambre, *Chambre du sublime.* » On voyoit en dedans une alcove & un balustre; un » grand fauteuil où étoit assis M. *le Duc du Maine*, » fait en cire fort ressemblant. Auprès de lui paroissoit » M. *de la Rochefoucaut* auquel il donnoit des Vers » pour les examiner. Mrs. *de Marillac* & *Bossuet* étoient » autour du fauteuil. A l'autre bout de l'alcove, Ma- » dame *de Thianges* & Madame *de la Fayette* lisoient » des Vers ensemble. *Boileau* au dehors du balustre » empêchoit sept ou huit méchans Poëtes d'entrer. » *Racine* étoit auprès de *Despréaux*, & un peu plus » loin *Lafontaine* auquel il faisoit signe d'entrer. » Toutes ces figures étoient de cire. Je regrette que *Moliere* ne se soit point trouvé en si bonne compagnie.

De Madame de Maintenon à Madame de Montespan.

JE vous laisse, Madame, rêver à loisir à votre conquérant; si jamais passion fut pardonnable, c'est celle-là sans doute. Mais je le dirai toujours; il n'en est point de pardonnable devant Dieu, ni même devant les hommes.

De Madame la Comtesse de Bregy à Madame de Maintenon.

EN vérité, Madame, l'on rachette si bien, par l'ennui de votre absence, le plaisir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez faite. Le monde se montre en vous d'un si beau côté, que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner, si je ne m'étois souvenue que de tous ceux qui le composent, il n'en est presque point qui vous ressemblent. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage, avec dessein de me servir de la liberté de ma solitude, pour penser souvent à vous.

CONTINUEZ, Mademoiselle, (Ninon de l'Enclos) à donner de bons conseils à M. d'Aubigné, il a bien besoin des soins de

Leontium. (1) Les avis d'une amie aimable, persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévere. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit ; je suis étrangere dans ce pays, sans autre appui que des personnes qui ne m'aiment pas, sans autres amis que des amis intéressés, & que le souffle le plus léger de la fortune tournera contre moi, sans autres parens que des gens qui demandent sans cesse & qui ne méritent pas toujours. Vous jouissez d'une liberté entiere ; je vis dans un esclavage continuel. Croyez-moi, ma belle Demoiselle, (car vous la serez toujours) les intrigues de Cour sont bien moins agréables que le commerce de l'esprit.

MADAME de Montespan s'est raccommodée avec le Roi, (2) Louvois a fait cela. Elle vint hier chez moi, & m'accabla de

(1) Courtisanne Athenienne ; fameuse par ses charmes & par ses talens. Elle professa la Philosophie d'Epicure qui l'aima toute sa vie ; elle osa écrire, & elle écrivit avec succès contre l'éloquent Théophraste, le Chef de la Secte Pétipatétitienne.

(2) Les brouilleries occasionnées par les remords de l'amant & les hauteurs de la maîtresse avoient fait naître une rupture entr'eux, qui cependant ne dura guere. On juge avec quel empressement on tâcha de mettre à profit cet heureux moment. *Déja plusieurs Dames faisoient des avances, les unes avec artifice, les autres avec effronterie, dit M. de la Beaumelle.* Un Courtisan, un vrai Courtisan, dit au Roi que s'il avoit

reproches & d'injures. Le Roi nous surprit au milieu d'une conversation qui a mieux fini qu'elle a commencé; il nous ordonna de nous embrasser, & de nous aimer; vous savez que ce dernier article ne se commande pas; il ajouta, en riant, qu'il lui étoit plus aisé de donner la paix à l'Europe, que de la donner à deux femmes.

IL n'y a que Dieu qui sache la vérité..... Il (1) me donne les plus belles espérances; mais je suis trop vieille pour y compter. Si

---

des desseins sur Mademoiselle *de Graneey*, il le supplioit de se servir de lui, & qu'*il y employeroit toute l'autorité d'un oncle & tout le zele d'un ancien serviteur*..... L'infâme..... *Monsieur*, lui répondit le Roi, *nous sommes trop vieux vous & moi; vous, pour séduire une fille de 15 ans, & moi pour l'aimer*. L'estime qu'inspire ici les sentimens honnêtes du Roi, doit elle l'emporter sur le mépris qu'inspire la vile complaisance du Courtisan?

(1) Louis XIV venoit de perdre la Reine: Madame de Montespan avoit perdu l'heureux secret de rajeunir les plaisirs dont elle avoit enivré le Roi; sa passion pour Madame de Maintenon augmentoit tous les jours, avec le respect qu'elle lui inspiroit. Louis éprouvant pour la premiere fois peut-être, le combat de l'amour & de la vertu, fut pour la premiere fois embarrassé. Le Comte de Vexin qui venoit de mourir, amena une occasion dont l'amant sut profiter. Madame de Maintenon qui, avoit élevé sa jeunesse, pleuroit amerement sa mort..... *Ah!* dit le Roi, *qu'il seroit doux d'être aimé de quelqu'un qui sait si bien aimer!*.... Le Roi trembla d'en avoir trop dit, & Madame de Maintenon

Madame de Montefpan étoit..... *Il y a longtems*, dit-elle, *qu'elle ne s'eft pas laiffée aller à cette foibleffe.* Ce n'eft pourtant point ici qu'on peut fe faire une ame forte.... Je le renvoie toujours affligé & jamais défefpéré.

LETTRES

à M. d'Aubigné. (1)

Paris le 3 Janvier 1664.

JE fuis bien fâchée, mon cher frere, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore payé mes dettes, & vous

---

feignit de n'avoir pas entendu un aveu qu'elle attendoit depuis long-tems, *dit l'Hiftorien de fa vie*, qui l'embarraffoit, dont fa vertu murmuroit, & qui faifoit le bonheur de fa vie. Louis oublioit qu'elle n'étoit plus jeune, & ne defiroit pas qu'elle le fût. Tout ce qui peut être beau fans fraîcheur l'étoit encore en elle. Les mains, les bras, parfaits, le bas du vifage d'un agrément infini; la taille à effacer les plus régulieres de la Cour; les yeux fi vifs & fi brillans, qu'on devinoit ce qu'elle alloit dire; Le fourire fi jufte qu'on devinoit ce qu'elle avoit dit; le vifage d'une fi éclatante blancheur & fi plein d'ame, que le feu fembloit fortir du milieu des neiges; l'efprit le plus jeune du monde; la gorge encore fi belle, qu'une troupe de mafque paffant par une porte où Madame de Maintenon fe trouvoit, un d'eux ne peut s'empêcher de permettre à fes mains quelque témérité..... *Ah!* s'écria-t-elle, *c'eft Monfeigneur! lui feul en France eft affez hardi pour cela.* Et c'étoit lui.

(1) Charles d'Aubigné, frere de Madame de Maintenon, fit fes premieres armes dans le Régiment du

ſentez bien que c'eſt-là le premier uſage que je dois faire de ma penſion ; & vous haïriez des étrennes données aux dépens de mes créanciers.... Votre diſſipation me perce le cœur ; je vous parle en amie, ſoyez délicat ſur le choix de vos amis ; appliquez-vous à votre devoir ; aimez Dieu ; ſoyez honnête homme ; prenez patience, & rien ne vous manquera. Adieu, mon cher frere, je ne ſerai heureuſe qu'autant que vous le ſerez, & vous ne le ſerez qu'autant que vous ſerez ſage.

JE ſuis fachée que votre valet-de-chambre vous ait volé, & encore plus de ce que M. Barillon me mande que vous lui paroiſ-

---

Cardinal Mazarin dont il fut Enſeigne, & dans celui du Roi où il fut Lieutenant. Louvois ſans ceſſe importuné par Madame de Maintenon, lui donna deux Compagnies & un Gouvernement en Hollande. Du Gouvernement *d'Amersfort*, il paſſa à celui de *Berfort*, en Alſace ; il s'y fit aimer & s'y ruina. Sa ſœur paya ſes dettes.... Ses mœurs n'étoient pas plus réglées que ſes dépenſes ; ſon choix aviliſſoit encore ſes foibleſſes. C'eſt aux infâmes objets de l'incontinence publique qu'il ſacrifioit ſon tems, ſon or & ſa ſanté. Déſeſpérant que l'âge pût corriger les vices de ſon frere, Madame de Maintenon crut que le mariage en pourroit venir à bout ; différens partis très-avantageux qu'on lui propoſa furent refuſés, par des motifs auſſi frivoles que nuiſibles à ſes intérêts. Enfin le 23 Février 1678, il épouſa Damoiſelle Genevieve Pietre, fille de Simon-Pierre Pietre, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, &c. & de Dame Marguerite Leclerc de Château-du-Bois.

ſez triſte par vos lettres. Vous ſavez qu'il ne faut que cela pour nous brouiller. Réjouiſſez-vous donc ; dépenſez vos vingt mille francs cette année, & faites-vous une compagnie merveilleuſe ; choſiſſez de vieux Cavaliers bien faits, bien montés, & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres. Appliquez-vous à votre métier ; connoiſſez tous vos Cavaliers & tous vos chevaux.... Je ſerai contente de vous, pourvu que votre Compagnie ſoit belle. Je vous fais faire un lit, à très-bon marché ; ſoyez le mieux monté & le plus mal couché des Capitaines du Régiment.

VOUS êtes admirable de croire que je ne vous aime plus, parce que je vous ai grondé ; c'eſt préciſément la marque la plus ſûre de ma tendreſſe, & je ſuis très-piquée que vous vous connoiſſiez ſi mal en amitié. J'ai bien de la joie de ce que vous me paroiſſiez content de ce que le Roi a fait pour vous. Le Gouvernement *d'Amersfort* eſt un chemin à autre choſe ; faites-y donc votre mieux pour le ſervice d'un Roi, qui, comme homme, le mérite ſi bien. Il doit y avoir du plaiſir à ſervir un Héros & un bienfaiteur. Dites à M. *de Luxembourg* que s'il veut que je vous faſſe recommander à lui, je le ferai, mais qu'en attendant j'ai beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles, mon cher frere, & ſongez que dès

qu'on n'eſt pas aſſez dévot pour être Capucin, il n'eſt rien de plus beau que de ſe faire tuer.

ON m'a rapporté ſur votre compte des plaintes qui ne vous ſont pas honneur. Vous maltraitez les Huguenots ; vous en cherchez les moyens ; vous en faites naître les occaſions ! cela n'eſt pas d'un homme de qualité. (1) Ayez pitié des gens plus malheureux que coupables ; ils ſont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. (2) Henry IV a profeſſé la même Religion. Ne les inquiétez donc point ; il faut attirer les hommes par la douceur & la charité. *Jeſus-Chriſt* nous en a donné l'exemple, & telle eſt l'intention du Roi. (3) C'eſt à vous à contenir le monde dans l'obéiſſance, c'eſt aux Evêques & aux Curés,

(1) De qualité eſt de trop.

(2) Il eût été à deſirer que Madame de Maintenon n'eût jamais renoncé à cette douce morale dont les principes commencent à devenir le *Code* de tous les gens de bien ; pourquoi démenit-elle dans ſa conduite, la douceur qu'elle recommandoit dans ſes écrits ?... Ce problême n'en ſera pas un pour qui connoît les loix que notre intérêt nous force ſi ſouvent de violer. Il y a ſi loin de nos principes à nos actions !

(3) Il faut avouer, en gémiſſant, qu'elle a été on ne peut pas plus mal ſuivie. Si le Roi avoit eu connoiſſance des horreurs qu'on commettoit en ſon nom, après avoir mêlé ſes larmes au ſang de ſes Sujets égorgés par des ordres ſubalternes, il eût fait enchaîner les tygres qui dévoroient ſon peuple. Si j'étois Roi, je ferois

à faire des converſions, par la doctrine & par l'exemple. Ni Dieu, ni le Roi, ne vous ont donné charge d'ame; ſanctifiez la vôtre, & ſoyez ſévere pour vous ſeul.

VIVEZ bien avec ceux qui vous aiment; ne vous plaignez jamais de vos ennemis, n'en parlez pas même; ne cherchez & ne fuyez perſonne; ſoyez affable ſans baſſeſſe; mais il eſt inutile de vous le recommander, vous n'êtes déja que trop glorieux. Ecrivez-moi les moindres détails; des riens, mon amitié en fera des choſes.

MON amitié pour vous, mon cher frere, me fait ſouhaiter que vous ne vous ſoyez pas marié ſimplement pour avoir une femme chez vous. Faites de la vôtre un Etre raiſonnable; ſa jeuneſſe me donne des eſpérances; ſi vous ne détruiſez pas de près ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'eſt une fille-unique, fille gâtée, il faut que le mariage la corrige, elle a de la piété, qu'elle en ait encore davantage. 1) En cela votre intérêt eſt conforme

mettre cette lettre dans les Régiſtres de la Sorbonne, comme on fait enregiſtrer un Edit au Parlement. Si ce n'eſt pas la plus belle, c'eſt ſûrement la plus utile de toutes celles de Madame de Maintenon.

(1) C'eſt bien là Madame de Maintenon. Hé! comment n'auroit-elle point aimé, loué, recommandé la

à celui de Dieu ; car quoique laide, elle trouveroit encore des amans. Qu'elle ne se donne point les airs d'une grande Dame, ce seroit un grand ridicule pour elle ; ne l'abaissez pas trop, c'en seroit un grand pour vous. Nulle familiarité avec les hommes, elle est très-dangereuse ; les Provinciaux *patinent* (1) volontiers, ils se jettent grossierement sur le lit d'une femme. Elle parle mal, inconvénient léger, car le Français s'apprend fort vîte ; elle aime fort sa petite personne, mais elle est d'un âge à se couvrir de verd & d'incarnat, car négligée, elle seroit très mal. *Trois heures au miroir tous les matins* ! dites-vous, c'est trop de deux. Donnez lui une certaine somme par année pour ses habits ; c'est prévenir les querelles qui brouillent toutes les familles. Je suis fachée qu'elle ait deux Demoiselles..... Deux Demoiselles pour servir cette petite femme ! quand elles seroient sur le pied de servantes, ce qui n'arrive jamais, ce seroit un grand ridicule ; mais ce mal est fait, n'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroît modeste ; laissez lui cette pudeur qui lui va si bien, & que tant d'insensés maris

---

piété ? Toutes les vertus dont elle est la mere, formerent le cortege de l'amour qui la plaça sur les degrés du trône.

(1) Madame de Maintenon ne prévoyoit pas qu'on dût un jour imprimer ses lettres ; ce mot qu'une femme modeste ne se permettoit pas, en est la preuve. Peut-être que de son tems les mœurs étoent plus pures, & alors le langage l'étoit moins, comme cela s'est toujours vu.

ôtent

ôtent les premiers à leur femme. Elle me parut embarraſſée ici de voir prendre la chemiſe à M. *le Duc du Maine*; j'en ſuis ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes; qu'elle faſſe tous les jours la priere en public; comptez que l'on doit cet exemple à ſes domeſtiques. Ici, où l'on fait le mal avec tant d'effronterie, & le bien avec tant de négligence, on ne manque point à ce devoir. Elle eſt glorieuſe, on la reſpecte par rapport à nous; ſi on lui perſuade qu'on la reſpecte par rapport à elle-même, vous en ferez la plus impertinente créature du monde; ſur-tout ne la voyez pas trop, accoutumez-la à ſe paſſer des plaiſirs ſi vous ne voulez pas vous en laſſer bientôt; qu'elle apprenne à demeurer chez elle, à lire de bons livres & à travailler.

Vous trouverez peut-être biſarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée vous donne tant de leçons ſur le mariage; mais j'oſe vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eu en moi, m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes averſions ne naiſſoient que de bagatelles qui revenoient ſouvent. Il n'y a qu'à ſe livrer peu, dans les commencemens, à l'amitié, à s'obſerver, à ſe reſpecter mutuellement, & tout va bien dans la ſuite. Je voudrois vous voir heureux, & c'eſt pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails. Réglez votre dépenſe, c'eſt notre vanité qui étend nos beſoins; la nature ne nous en donne que d'aiſés à ſatisfaire: un bon lit, une bonne table abon-

dante, un équipage ; que voulez-vous de plus? L'état où nous avons été doit nous faire goûter celui où nous sommes. Comparez ce que vous êtes né, avec ce que vous êtes devenu, & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excitez déja assez les murmures de l'envie, mettez-la dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous font si peu d'amis, à ces airs de Seigneur, qui vous ont attiré tant de ridicule. Qui s'est le plus moqué de vous? Ceux à qui vous avez donné le plus magnifique repas.

Votre famille sera la mienne, mais elle me deviendra étrangere quand je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera. Je ne suis pas plus avare que vous, mais j'aurois cinquante mille livres de rente, que je n'en aurai pas le train d'une grande Dame, ni un lit galonné d'or, comme Madame *de la Fayette*, ni un valet-de-chambre comme Madame *de Coulanges*. Le plaisir qu'elles en ont, vaut-il les railleries qu'elles en essuient? M. le Chancelier, son oncle, est plein de modération, & le Roi l'estime.

Souvenez-vous encore de ne jamais parler ni en bien, (1) ni en mal de votre femme; c'est le plus sot des personnages. Ne l'entretenez point de vos bonnes fortunes (2) ni de votre galan-

---

(1) Une Dame disoit à son mari : *Je vous en prie, Monsieur, ne parlez jamais de moi devant le monde, car si vous en dites du bien on ne vous croira pas, si vous en dites du mal on vous croira.*

(2) Quoi! la sévere Madame de Maintenon ne con-

terie. C'eſt un oiſon, mais vous n'êtes pas ſur vos gardes, vous vous échappez, & pour lors elle vous croit ou elle ne vous croit pas; ſi elle ne vous croit pas, elle vous mépriſe, ſi elle vous croit, elle répete tout. Votre femme avoit beſoin d'un plus long ſéjour ici, pour ſe rendre propre aux honnêtes gens; elle paroît douce, ſes défauts ſont ceux de ſon éducation.

Il y a dans ma chambre vingt perſonnes, trois enfans & dix chiens. J'ai du loiſir, mais point de repos..... Donnez une ſomme par an à votre femme, c'eſt le ſeul moyen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des *heures* couvertes de vaiſſelle d'argent. Je vous conſeillerois mille francs, ſi elle n'en avoit dépenſé quatre mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robe-de-chambre unie pour cet Eté, elle me répondit : *Quoi! ſans or & ſans argent!* Qui n'eût cru qu'elle en avoit toujours été couverte? & hier elle ne ſavoit ce que c'étoit. Si vous m'informez de ſa conduite, je lui ferai des préſens, ou des réprimandes. C'eſt un enfant, il faut la conduire en enfant. (1)

---

damne point les *bonnes fortunes* de ſon frere, elle ne blâme que l'aveu indiſcret qu'il en pourroit faire à ſa femme!

(1) Cette longue lettre dont on ne donne ici que le précis, a le mérite de faire ſingulierement connoître le caractere de Madame de Maintenon, celui de M. & Madame d'Aubigné. J'ai lu autrefois je ne ſais quel gros volume, intitulé *La vie des gens mariés*, & ce gros volume contenoit moins d'inſtructions utiles, moins de connoiſſance du monde & du cœur humain, que la lettre dont on vient de lire les fragmens.

ON ne peut être plus inquiete que je ne le ſuis de la petite vérole de ma ſœur (Madame d'Aubigné) je ſouhaite de tout mon cœur que ſon teint puiſſe s'en ſauver; j'eſpere beaucoup de ſa jeuneſſe. Nous ne craignons pas tant la petite vérole que vous le penſez; il y a long-tems que je ſuis aguerrie contre tous les maux. Je vous recevrai ici (à Maintenon) quand vous y viendrez; bon prétexte pour ne pas voir le monde. Madame d'Aubigné y demeurera ſi elle veut; toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous, je ſuis ſi ravie, que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter.

(1) J'AVOIS réſolu de vous voir aujourd'hui (Mad. d'Aubigné) mais puis-je répondre un moment de moi? Madame de Monteſpan a voulu profiter de ce beau ſoleil pour

(1) Cette lettre, dit l'Editeur de celles de Madame de Maintenon, a déplu à quelques perſonnes; je l'aurois ſupprimée ſi elle n'avoit plu à d'autres d'un goût auſſi fin, quoique moins frivole. C'eſt une lettre de caractere, elle donne une idée juſte du luxe & du prix des denrées de ce tems-là. Enfin il y a je ne ſais quel plaiſir à entendre parler de ménage à une femme qui devoit régner.

Vous verrez dans le cours de cet Ouvrage que Madame de Maintenon *racommodoit ſes chemiſes* après avoir régné.

voir Noisy.... Je vous promets un laquais fort grand, les petits ne sont bons à rien ; s'il vous déplaît, chassez-le, si son successeur a le même malheur, chassez-le aussi jusqu'à ce que vous en ayez trouvé un bon. J'en ai deux très inutiles que je vous prêterai ; il vous faut un bon feu, de la gelée & peu de train ; quatre chevaux vous suffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête, non pour vous gêner, mais pour vous instruire ; vous croirez bien que je connois Paris mieux que vous ; dans ce même esprit, voici, ma chere sœur, un projet de dépense tel que je l'exécuterois si j'étois hors de la Cour. Vous êtes douze : Monsieur & Madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet-de chambre.

Quinze liv. de viande à 5 sols la liv.	3 liv.	15 s.
Deux pieces de rôti	2 . .	10
Du pain	1 . .	10
Le vin	2 . .	10
Le bois	2 . .	10
Le fruit	1 . .	10
La bougie	0 . .	10
La chandelle	0 . .	8
	14 liv.	13 s.

Je compte 4 sols en vin pour vos quatre laquais & vos deux cochers, c'est ce que Madame de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous coûteroit pas 3 sols ; j'en mets 6 pour votre

valet-de-chambre, & 20 pour vous deux qui n'en buvez pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille pas une demi-livre. Je mets 10 ſols en bougie, il y en a ſix à la livre qui coûte 1 liv. 10 ſols & qui dure trois jours,

Je mets 2 liv. pour le bois, cependant vous n'en brûlez que trois mois de l'année & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 ſols pour le fruit; le ſucre ne coûte que 11 ſols la livre, & il n'en faut qu'un quarteron pour une compôte.

Je mets deux pieces de rôti; on en épargne une quand Monſieur, ou Madame, dîne ou ſoupe en ville; mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage; vous pouvez fort bien, ſans paſſer 15 livres, avoir une entrée, tantôt de ſauciſſes, tantôt de langues de mouton, ou de fraiſe de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éternelle & la compôte que vous aimez tant.

Cela poſé & que j'apprends à la Cour, ma chere enfant, votre dépenſe ne doit pas paſſer 100 liv. par ſemaine; c'eſt 400 par mois; poſons 500 afin que les bagatelles que j'oublie ne ſe plaignent point que je leur fais une injuſtice. 500 liv. par mois font:

Pour votre dépenſe de bouche . .	6000 liv.
Pour vos habits	1000
Pour loyer de maiſon	1000
Pour gages & habits de vos gens. .	1000
Pour habits, Opéra & magn. de M..	3000
	12000 liv.

Tout cela n'eſt-il pas honnête ? & le reſte de votre revenu ne peut-il ſuffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux caroſſes, l'acquit de quelques petites dettes ? Cent piſtoles ſuffiront pour vos habits. Ne vous piquez pas de rendre les feſtins ſomptueux qu'on vous donne, je prends ſur moi toutes ces vilainies-là. Si de tout ce que je vous ai dit un mot peut vous être utile, je n'aurai nul regret à ma peine, & du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En liſant ce projet, peut-être me trouverez-vous avare, eſſayez-en & l'on vous trouvera très-magnifique.

JE ne ſuis point Dame d'Atour ; M. de Villette dit que *je ne ſuis que Dame d'Honneur*, & cette charge-là n'eſt point embaraſſante. Quand la Maiſon de Madame la Dauphine ſera déclarée, vous le ſaurez des premiers ; juſques-là moquez-vous de tout ce que vous entendrez dire ; ces bruits ſont répandus par des gens mal intentionnés, que le mépris ſeul fait taire ; ne penſez donc plus à ce que vous appellez ma faveur.

IL ny a rien de nouveau dans le déchaînement que l'on a contre moi ; comme je ſuis fort glorieuſe, les premiers mouvemens ſont

violens, mais je me dis fort vîte ce que la raiſon dit fort tard à ces fournois qui n'oſent éclater.... Toutes ces agitations ſont calmées, calmez-vous auſſi. Je vous défie de recevoir mon meuble de velours d'auſſi bon cœur que je vous le donne.... Je parlerai pour vous (ſon frere) à M. Colbert, quelque mal ſatisfaite que je ſois de lui, il en ſera plus porté à ne pas me refuſer.... Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal, rien n'eſt ſi près de la faveur que la diſgrace.... Ne prenez point feu ſur le mal que vous entendez dire de moi: on eſt enragé, on ne cherche qu'à me nuire; ſi on ne réuſſit pas, nous en rirons; ſi on réuſſit, nous ſouffrirons avec courage. Songez à l'état où nous étions autrefois pour nous trouver heureux dans celui-ci.

JE vous envoie (à ſon frere) 949 liv. que vous ne voulez pas que je vous doive; j'ai du loiſir & je vous le donne. Je reviendrai de ce voyage (de Calais) auſſi graſſe que je l'étois à mon retour de Scheleſtadt. (1) Mes mulets ſont admirables, je trouve toujours mon lit arrivé avant moi; je fais fort grande chere, je ſuis gaie, déſœuvrée, gourmande & mal vêtue. Je m'intéreſſe uniquement à vous, je ne vous le dis ni ſouvent, ni tendrement; mais vous me connoiſſez, je ne ſuis ni doucereuſe ni importune.

(1) Où elle avoit été recevoir Madame la Dauphine, dont on venoit de la faire ſeconde Dame d'Atour.

MON équipage va bien, ma ſanté comme mon équipage, & mon enjouement comme ma ſanté; je vous ſuis très-obligée d'en avoir été en peine. Rien n'eſt plus agréable que de ſe bien porter & de ſavoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne ſe porte mal.... Voilà deux lettres que je reçois de votre femme, (Mad. d'Aubigné) j'y ferois réponſe de bon cœur, faites-la pour moi; ce ne ſeroit que des remercîmens, & elle peut prétendre de vous des amitiés.

JE demande tous les jours à Dieu, ma chere enfant, (Mad. d'Aubigné) qu'il vous conduiſe dans ſes ſaintes voies; on ne fait pas ces vœux-là dans le monde, je les fais au milieu de la Cour où il ne faut qu'être, pour haïr le monde & ſes plaiſirs; croyez, ma fille, que toutes les choſes que vous vous figurez ſi délicieuſes, & que vous m'enviez peut-être, ne ſont que *vanité & affliction d'eſprit*. La Cour eſt comme ces perſpectives, qui veulent être vues dans l'éloignement. J'approuve fort que vous ne vous expoſiez pas aux viſites; ſi le monde ne vous gâtoit pas, il vous ennuieroit; ne faites pas de nouvelles liaiſons, connoiſſez avant que d'aimer. Je ſuis votre ſœur, votre mere, votre amie.

J'AI été si accablée de visites à Nancy que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien ; quand j'ai mon lit je me trouve toujours bien logée, & je l'ai.... Faites préparer mon appartement à mon gré ; cela n'est pas aisé, mais pour moi vous feriez quelque chose de bien plus difficile. Il me faut un feu doré, que la grille en soit très-grosse ; j'aime le grand feu préférablement à toute autre délicatesse.

LE Roi tomba de cheval avant hier à la chasse ; vous jugez bien que chacun fut alarmé à proportion de son amitié, & que je ne le fus pas le moins.... Je crois qu'il ne demeurera des Huguenots en Poitou que nos parens. Il me paroît que tout le peuple se convertit, bientôt il sera *ridicule* d'être de cette Religion-là. (1) Madame d'Aubigné devroit bien

(1) Hé ! plût à Dieu qu'on n'eût employé que cette seule arme ! Le Français qui brave la violence & craint le ridicule, auroit renoncé facilement à une Religion qu'on eût rendu plaisante. Des Vaudevilles eussent converti plus de monde que le sabre des Dragons.

» C'est ainsi que M. Languet, Curé de Saint Sulpice, » chassa des convulsionnaires qui se donnoient en spec- » tacle dans une maison de sa Paroisse. Il auroit pu ar- » mer le Gouvernement contr'eux ; il prit une voie plus » douce & plus sûre. Mes enfans, dit-il au Prône, c'est » aux bonnes gens, aux gens simples que je m'adresse ; » il y a dans telle maison (qu'il leur désigna) des mal-

convertir quelques-uns de nos jeunes parens. (1)

VOUS avez bien fait de montrer Bourdeaux à Madame d'Aubigné, & de montrer

---

» heureux qui ont perdu l'esprit ; arrêtez-vous lorsque » vous passerez devant leur domicile, & dites à genoux » un *pater* & un *ave* afin qu'il plaise à Dieu de leur re- » mettre le cerveau. Les beaux esprits sourirent à la » bonhommie du Pasteur ; les grands ne daignerent pas » l'écouter ; mais le peuple courut à la maison qu'il » avoit marquée, se jetta à genoux, & récita les prie- » res. Les personnes qui vouloient passer, & qui avoient » de la peine à percer la foule, demandoient quel sujet » assembloit tant de mondes au milieu de la rue ; nous » prions Dieu, répondoient les ames dévotes, pour des » malheureux qui habitent cette maison, & à qui l'es- » prit à tourné. Ces fanatiques qui auroient couru à » l'échaffaut, ne purent tenir contre ce ridicule & dis- » parurent. Ce Languet étoit un homme plus singulier » que célebre, faisant de grandes choses avec des petits » moyens, n'ayant qu'un but & se frayant mille che- » mins à la fois pour y arriver ; esprit fécond en res- » sources, profond dans la science des détails, qualité » qui s'allie peu cependant avec le génie. »

Cete note est d'un de mes amis, dont le talent pour écrire l'histoire est connu par l'Ouvrage intitulé, *L'honneur Français*.

(1) Quel Apôtre que cette Madame d'Aubigné, si nous en jugeons d'après le portrait que Madame de Maintenon nous en a fait elle-même ! mais dans ce tems-là, l'intérêt avoit mis le zele convertisseur à la mode, & les femmes suivoient cette mode comme toutes les autres. C'est dommage que cette pieuse folie n'ait pas duré plus long-tems. Les billets doux eussent été supprimés, on n'eût plus reçu que des billets de confession.

Mlle de la Carte à Bourdeaux..... Ne vous chagrinez point ſur votre fortune ; vous êtes né Gentilhomme, (ſon frere) mais ſans un ſou. Vous voilà dans un lieu délicieux, vous avez quinze mille livres de rente, de l'eſprit & de la réputation ; vous pouvez venir à Paris quand il vous plaît. J'embellis tous les jours un beau château & une belle terre (Maintenon) pour vous & vos enfans : vous avez fait votre devoir dans votre jeuneſſe, paſſez votre vieilleſſe en joie & en paix ; jouiſſez de tout, ſoyez homme de bien & préparez-vous à la mort le plus gaiement que vous pourrez ; (1) ne vous livrez point à votre mélancolie, & ſongez que vous portez en vous-même l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur.

ON travaille à mes jardins, on fait des canaux, & Maintenon ſera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaiſe chere, il m'en coûteroit trop pour la faire bonne. (à ſon frere) Vous ſavez que j'ai bu toute honte là-deſſus ; vos gens ſeront au cabaret pour l'exemple, & ſi vous me fâchez par économie. Enfin vous me verrez continuer toutes les avarices que j'ai commencées & dont vous avez l'im-

(1) Quelle douce Philoſophie ! quelle peinture du bonheur ! Ceux qu'elle enchantera ſeront dignes d'en jouir. N'eſt-il pas étonnant d'entendre cette femme ſi pieuſe, & quelquefois même ſi dévote, prêcher la morale qu'Epicure enſeignoit dans ſes jardins à ſes amis ?

bécilité de rougir; mais aussi vous verrez un Hôpital bien entretenu, des Manufactures florissantes; mes *Vieilles* bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Madame de Montespan habille les pauvres & les Autels. (1)

MADAME la Dauphine a eu un petit retour de fievre qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine..... Vous auriez la tête bien prête à tourner, si vous comptiez pour quelque chose ce que l'on vous dit sur mon compte. Vous m'apprenez de singulieres nouvelles sur ma faveur; les nouvellistes en savent plus que la favorite. On est peu instruit de mes projets, hé, comment le seroit-on? je n'en ai aucun; mon étoile est d'être éternellement contrainte, mais mon humeur est de me contraindre le moins que je puis & de ne contraindre jamais personne.... Laissez dire Madame de Fontenai, (2) on parle mal des plus grands Princes du monde. Je suis sur le théatre, il faut bien qu'on me siffle & qu'on m'applaudisse.

(1) Et voilà ce que peut-être elle n'eût pas fait, si elle n'avoit voulu expier les délices de ses péchés. L'amour conduit aux pieds des Autels, & le remords se sauve dans le sein des pauvres. Un second trait achevera le portrait de Madame de Montespan. Effrayée par le bruit du tonnerre, elle avoit coutume de faire étendre une jeune fille sur son corps, persuadée que le Ciel en respectant l'innocence de cet enfant, la mettroit à l'abri de la foudre.

(2) A qui la jalousie avoit fait tenir quelques propos que Madame de Maintenon méprisa.

IL y a long-tems que le petit de Murçai (son neveu) est Catholique. M. de Saint-Hermine est arrivé aujourd'hui, il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours Mesdemoiselles de Saint-Hermine, de Caumont & de Murçai, (1) j'espere que je n'en manquerai pas une; (2) mais j'aime Minette (depuis Mad. de Mailly) que j'ai vue à Cognac; si vous pouviez me l'envoyer je la convertirois aussi, il n'y a pas d'autre moyen que la violence. On sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai, qu'on ne me confiera plus personne; il faudroit donc que vous obtinssiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être Catholique, vous m'enverriez cette lettre-là, & j'y répondrois par une lettre de cachet. (3)

---

(1) Mademoiselle de Murçai, fille de Monsieur de Villette, & niece à la mode de Bretagne de Madame de Maintenon. Elle épousa le Comte de Caylus dont la fortune n'étoit pas brillante. Elle fut Calviniste, Quiétiste, Janséniste, Déiste, & d'opinion en opinion, elle revint enfin à celle qui les fixe toutes par une foi aveugle. C'est à elle à qui les Arts & les Lettres doivent M. le Comte de Caylus, mort à Paris le 5 Septembre 1765.

(2) Ne semble-t-il pas entendre un *chasseur*, joyeux d'avoir tendu ses filets, dans lesquels il est sûr que viendront se prendre tous les oiseaux du canton? *j'espere que je n'en manquerai pas une!*

(3) On laisse faire au lecteur éclairé les réflexions que ce petit fragment ne peut pas manquer de faire naître. *Quand la vérité est dangereuse*, dit un de nos Ecrivains, *elle a le silence pour asyle*

J'AI reçu une lettre de vous (de son frere) pleine de complimens & de remercîmens : je n'en veux point ; je suis contente pourvu que vous le soyez & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous arrivent ; ils ne sont pas inépuisables, c'est un ruisseau que le moindre tems de sécheresse peut tarir.... L'idée que vous vous faites de Ruel (1) est assez juste, c'est un lieu où je me divertis fort, Dieu bénit tout ce qui s'y fait ; le succès passe nos espérances ; la police feminine y triomphe. Point de nouvelles, ma santé est bonne & mon visage mauvais, c'est Ruel & Versailles.

ON vient de m'apprendre que Messieurs les Echevins de Cognac (dont le frere de Mad. de Maintenon étoit Gouverneur) ont un petit démêlé avec les Dames de la Charité pour l'emploi des fonds destinés aux pauvres. Ce n'est point à moi à le juger, mais je vous prie, mon cher frere, d'être, autant que votre conscience le voudra, dans les intérêts des Dames de la Charité. Il est si difficile que les pauvres aient tort ! soit dit, sans corrompre votre intégrité.

(1) *Ruel* fut le berceau de *S. Cyr* ; c'étoit une maison que Madame de Maintenon donna à une Religieuse Ursuline, qui, pour remplir son vœu d'instruction, rassembloit tous les enfans du voisinage à qui elle enseignoit les élemens de la doctrine Chrétienne.

LE Roi a été reçu à Maintenon par *Nanon* & *Lacouture* qui s'en aquitterent fort bien. J'en étois parti deux heures avant qu'il y arrivât; il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder, les arbres & les paliſſades ſont aſſez grandes, & ſans les inondations de l'hiver, le potager ſeroit beau. Ma Manufacture le divertit fort; outre mes Normands, pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamands pour le linge ouvré comme celui de Courtrai où j'ai débauché des ouvriers. Charlot (1) eſt ſi embelli & ſi ſage, que je ne le reconnus pas; il a beaucoup d'eſprit, & la mémoire de ſa race; la Reine lui demanda qui il étoit: il répondit, *un petit Gentilhomme que Madame de Maintenon fait élever*

VOUS avez raiſon de croire que je ſuis fort affligée de la mort de la Reine, (2) perſonne n'en a de plus juſtes raiſons; je les ſens toutes

(1) Fils naturel que M. d'Aubigné eut d'une de ſes maîtreſſes. Il fut élevé à Maintenon; cet enfant à qui on trouvoit *beaucoup d'eſprit* dans ſon jeune âge, mourut de miſere, tant il fut incapable de tout.

(2) Marie Thereſe, Infante d'Eſpagne, née le 20 Septembre 1638, mariée à Fontarabie le 4 Juin 1660, Regente en 1667 & 1671, durant les voyages de Flandres & Hollande, morte à Verſailles le 30 Juillet 1683, âgée de quarante-cinq ans; un moment avant de mourir très-

très-vivement, & la douleur du Roi eſt une terrible augmentation à la mienne... Vous aurez ſans doute appris qu'avant d'être conſolé de la mort de la Reine, nous avons eu à trembler pour le Roi, & que nous lui avons cru le bras caſſé : il n'a été que démis, & graces à Dieu il eſt ſi bien rétabli, qu'il n'y a plus rien à craindre. Cet accident l'a fait voir auſſi ferme dans ſa douleur que dans toutes ſes autres actions ; il y a peu de différence de ſon ſang froid à celui de ce Philoſophe qui diſoit : *je vous avois bien dit que vous me caſſeriez la jambe.* (1)

---

elle tira ſa bague de ſon doigt & la donna à Madame de Maintenon ; ſoit par un ſecret preſſentiment de ce qui devoit arriver, dit M. de la Beaumelle, ſoit pour lui laiſſer une marque non ſuſpecte de ſon eſtime, ou pour indiquer au Roi le choix qu'il devoit faire s'il s'élevoit un jour au deſſus du préjugé. Elle avoit conſervé en France toute la fierté Eſpagnole. Un Confeſſeur l'interrogeant un jour ſur les péchés de ſa vie paſſée, lui demanda naïvement, ſi avant ſon mariage elle n'avoit pas eu des deſirs. Oubliant qu'elle étoit aux pieds d'un homme qui tenoit la place de J. C. Elle répondit : *Hé non, il n'y avoit point de Roi à la Cour de mon pere.*

(1) Epictete, Philoſophe Stoïcien, eſclave d'Epaphrodite. Epitecte eſclave ! « C'eſt que nous ignorons, » dit M. Diderot, ce que c'étoit quelquefois qu'un eſ- » clave chez les Grecs & chez les Romains. Tout brave » citoyen qui étoit pris les armes à la main, combattant » pour ſa patrie, tomboit dans l'eſclavage, étoit con- » duit à Rome la tête raſe, les mains liées & expoſé à » l'encan ſur une place publique, avec un écriteau ſur » ſa poitrine qui marquoit ſon ſavoir faire. Dans une de » ces ventes barbares, le crieur ne voyant point d'écri- » teau à un eſclave qui lui reſtoit, lui dit : *Et toi, que » ſais-tu?* L'eſclave lui répondit : *Commander aux hom-*

JE ne vous aurois jamais cru si inquiet sur ma santé ! L'hiver s'est passé avec si peu de plaisir, & mes migraines m'ont si fort tourmentée que j'ai toujours été ou à lutter dans mon lit contre la douleur ou contre l'ennui dans les appartemens du Roi ; la Layette doit être arrivée, (Mad. d'Aubigné étoit à la veille de faire ses couches) elle n'est pas magnifique, vous savez que je me pique d'avarice.... La guerre m'afflige ; le Roi doit partir pour l'armée le dix d'Avril, (en 1684) cela est encore bien éloigné (la date de la lettre de Madame de Maintenon est du premier de Mars) & mon attachement me le rend présent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller sur la frontiere pour être plus près des nouvelles ; elle a raison, mais ces petites consolations ne m'empêchent pas d'envisager la guerre comme un grand malheur.... Consolez-vous du retardement des couches de

» *mes*. Le crieur se mit à crier : *Qui veut un maître ?* » & il crie peut-être encore. Ce qui précede suffit pour » expliquer comment il se faisoit qu'un Epictete, ou tel » personnage de la même trempe se rencontrât parmi la » foule des captifs, & qu'on entendît autour du Temple » de Janus ou de la statue de Marsias : *Messieurs, celui-* » *ci est un Philosophe. Qui veut un Philosophe ? à deux* » *talens le Philosophe ! une fois, deux fois.... Adjugé.* » Un Philosophe sous *Séjan* trouvoit moins d'adjudica- » taires qu'un Cuisinier. »

Voy. le Disc. sur Terence dans les Variet. litt. Tom. 4, pag. 95 & suiv.

Madame d'Aubigné, les héros ſont au moins dix mois dans le ſein de leur mere.

JE vous félicite de l'heureux accouchement. Je ſens déja quelque choſe de fort tendre pour ma niece ; je vous prie qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puiſſe l'avoir quand quelqu'autre enfant vous amuſera.... Qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure, j'aimerois mieux qu'elle mourût que de la voir difforme.... J'ai eu l'honneur d'être dans le carroſſe du Roi, c'eſt un grand plaiſir, mais toujours accompagné de quelques contraintes. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritiere.

EN apprenant que vous étiez pere, j'ai dit : voilà un enfant qui les unira. J'apprends avec douleur que ſon humeur vous choque (l'humeur de Madame d'Aubigné) & vous, croyez-vous n'avoir rien de choquant ? Pourquoi êtes vous homme, ſinon pour ſupporter cet enfant ? Que vous ſert-il d'avoir de l'âge & de l'eſprit, ſi vous n'en êtes pas plus patient ? Ah ! que les hommes ſont tyranniques ! ils aiment une liberté extrême, & n'en laiſſent aucune ; ils enferment pendant qu'ils courent : ils croient une femme trop heureuſe de les recevoir quand il leur plaît de revenir ; ils exigent mille complaiſances, & ils n'en ont que pour leur maîtreſſes. Procédé imprudent avec la plupart des fem-

mes, & cruel avec toutes. Pour moi je n'amuserois guere un mari qui n'auroit nulle attention à mon amusement. Quand vous rentrez chez vous, faut-il être surpris des restes de l'ennui dont votre absence a accablé votre femme? Essayez de mes conseils, rendez-vous propre mon expérience; que j'aie vécu pour vous & pour moi.

N'ÉCOUTEZ point les sots discours de nos envieux, (à son frere) songez à notre état passé; voyez-vous au bout de trente mille livres de rente; vous avez du bien & du repos, tout le reste n'est qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premieres places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient.

JE ne pourrois vous faire Connétable (à son frere) si je le voulois, & quand je le pourrois je ne le voudrois point. Je suis incapable de rien demander de déraisonnable à celui à qui je dois tout; je n'ai pas voulu qu'il fît pour moi-même une chose au-dessus de moi; (1) ce sont des

(1) La Charge de Dame d'honneur de Madame la Dauphine étant vacante par la mort de Madame de Richelieu, le Roi l'offrit à Madame de Maintenon qui la refusa; quoiqu'éblouie de l'offre qu'on lui faisoit, elle représenta au Roi que la Charge dont il vouloit l'honorer ne seroit qu'irriter l'envie, & que la reconnoissance qu'elle devoit à ses bienfaits vouloit qu'elle s'efforçât de s'en

ſentimens dont vous pâliſſez peut-être, mais ſi je n'avois l'honneur qui les inſpire, je ne ſerois pas à la place où je ſuis. Adieu, mon cher frere, je me porte bien, à quelques migraines près, que je ne compte pas.

IL eſt vrai qu'à la derniere chaſſe du ſanglier, le Roi courut quelque péril; ſon cheval fut bleſſé en quatre endroits, & ſi le Roi n'eût levé la jambe fort à propos, il l'auroit été lui-même. Le ſanglier étoit furieux & revenoit à la charge; jugez du plaiſir que j'eus à ce divertiſſement. Il en eſt ainſi de pluſieurs états que l'on envie, & qui ont leur mauvais côté. Après cette brillante réflexion, je vous donne le bon jour.

IL me ſemble que je vous dis aſſez ſouvent & aſſez ſincérement (à ſon frere) que je ne vous conſeille point de demeurer ici (à la Cour) pour que vous euſſiez pu concerter avec moi votre départ; ce ſont ces diſparates qui font que je vous crains près de moi.... La choſe eſt

rendre digne en refuſant celui qui devoit y mettre le comble. *Quant à l'honneur que cette place me feroit*, ajouta-t-elle, *ne les ai-je pas tous dans l'offre que me fait Votre Majeſté?* Le Roi fit de nouvelles inſtances qui ne produiſirent que de nouveaux refus. *Puiſque vous ne voulez pas*, lui dit-il, *jouir de mes graces, il faut du moins, Madame, que vous jouiſſiez de vos refus*; & après ſon dîné le Roi en inſtruiſit tous les Courtiſans.

faite, il ne faut ſonger qu'à la réparer : je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément, vous avez regagné Paris ; (1) car qui peut s'imaginer que m'aimant & ayant été cinq ans ſans me voir, vous veniez m'enviſager un quart d'heure, & puis ſans m'avertir vous enfuir, ne m'ayant pas ſeulement parlé ?... Rien n'eſt bagatelle dans ce pays-ci ; venez paſſer la Touſſaint ici, (à Verſailles) vous y entendrez le P. Bourdaloue, (2) vous verrez le Roi faire ſes dévotions, ce qui en donne aux plus libertins : adieu.

---

(1) La dévote Madame de Maintenon mentoit donc auſſi quelquefois ? Mais qu'on ceſſe de s'en étonner, une de ſes maximes étoit *qu'on peut bien diſſimuler un peu pour rendre ſervice à ſes amis*. Et M. de Voltaire n'eſt-il pas du même ſentiment dans ſes lettres ſecrettes ? *Mentir pour ſon ami, eſt le premier devoir de l'amitié*, dit en plaiſantant ce célebre Ecrivain, qu'on ne loue plus depuis long-tems parce qu'on ne ſait plus comment s'y prendre pour le faire avec ſuccès.

(2) Qui n'a point lu les Sermons de ce grand homme, que beaucoup de gens regardent encore comme le premier de nos Orateurs ſacrés, malgré l'éloquence fleurie, le génie aimable & la réputation brillante de Maſſillon ? On n'a pas encore mieux réuſſi dans le parallele de ces deux Prédicateurs, que dans celui de Corneille & de Racine, à qui on les a ſi ſouvent comparés. Madame de Maintenon ſe dégoûta de l'Abbé Gobelin ſon Directeur, dont les lumieres n'égaloient point le reſpect infini qu'il avoit pour ſon illuſtre dirigée. Elle s'adreſſa au P. Bourdaloue qui ne voulut lui accorder que deux viſites par an, à cauſe de ſes Sermons. « Les » Jéſuites, dit M. de la Beaumelle, auroient bien voulu » que Madame de Maintenon n'eût point admis cette

J'AI appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade, mon cher frere, & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler, quand je ſonge à l'état où vous êtes. Eſt-il poſſible que vous n'ayez le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités, qui vous ſeront inutiles dès qu'elles ne ſeront point employées pour lui. Vous êtes bon; humain, libéral, juſte, doux, aumônier, & tout cela ſans rapport aux maximes de votre religion! Verrai-je tout le monde ſe convertir, pendant que vous demeurez dans le chemin de vous perdre? S'il eſt vrai que M. le Préſident Bignon ſe ſouvienne encore de notre ancienne connoiſſance, je vous prie de l'aſſurer que j'ai conſervé pour lui toute l'eſtime qu'il mérite.... Recommandez-lui les intérêts de M. le Duc de Richelieu: je crois qu'il ne demande que la juſtice, & je ſais qu'on demanderoit inutilement autre choſe à M. le Préſident Bignon. Adieu, mon cher frere, vous ne répondez point aux lettres que je vous écris, peu de gens en uſent de même; mais il faut vous le pardonner pour la rareté du fait.

» excuſe, mais elle reſpecta les ſcrupules & les talens » de ce grand homme; elle n'oſa le ravir à l'Egliſe. » Peut-être auſſi craignit-elle d'exciter la jalouſie du » P. de la Chaiſe, en lui oppoſant un confrere qui lui » étoit ſi ſupérieur. »

POURQUOI ne m'écrivez-vous pas ? (cette lettre eſt ſans nom & ſans date) vous avez plus de loiſir que jamais, vous êtes éloigné de la Cour & de vos amis : vous vous ennuyez : encore un coup, pourquoi ne m'écrivez-vous point ? J'ai eu le plaiſir de parler de vous à M. Sanguin (Médecin) qui me promet de nous faire vivre l'un & l'autre ſix vingt ans ; il fait des miracles ici. J'ai vu le Chevalier de Méré à qui vous avez preſqu'autant d'obligation qu'à M. Sanguin ; il vous a donné une place glorieuſe dans un ouvrage qui doit bientôt voir le jour & qui ne doit finir qu'avec le monde, mais c'eſt peu pour moi d'avoir aſſuré votre vie & votre gloire, j'ai encore quelque choſe pour vous. Un de mes amis a fait une découverte dans un livre connu ; c'eſt une prophétie qui ne peut convenir qu'au Roi & au regne préſent : les guerres civiles y ſont clairement expliquées ; la conquête de la Hollande y eſt auſſi & mille choſes prodigieuſes que vous ne croirez point que vous ne les ayez vues, que vous verrez & que vous ne croirez pas encore. Le livre eſt imprimé depuis cent ans ; voilà ma réponſe à l'objection que vous me prépariez. L'Auteur parle Latin ; vous ne l'entendez pas, je vais vous le traduire mot à mot.

« Je veux ajouter ici en paſſant en faveur » du Lecteur, une prophétie que j'ai tirée d'un » manuſcrit très-ancien qui s'eſt trouvé.... &c.

» Il s'élevera un Roi de la nation du très-illus-
» tre lis, ayant le front ſpacieux, les ſourcils
» élevés, les yeux grands & fendus, le nez
» aquilin; il aſſemblera une grande armée; il
» détruira tous les tyrans de ſon Royaume; il
» les contraindra de ſe cacher dans les mon-
» tagnes & dans les cavernes pour éviter ſa
» préſence; car la juſtice lui ſera aſſociée,
» comme l'époux à l'épouſe, il fera la guerre
» juſqu'à la quarante-troiſieme année de ſon
» regne, en ſubjuguant les habitans des îles
» & des marais, (le mot Latin eſt *inſulanos*)
» les Eſpagnols & les Italiens; il pouſſera enfin
» ſes conquêtes & ſon empire en Grece, en
» Turquie & par-delà. » J'abrege la fin, tout le reſte eſt mot à mot. Je l'ai fait voir à Babeſſiere, vous le verrez à Paris; voilà dequoi faire votre cour.

CE que vous me demandez n'eſt plus un myſtere qu'en Province. La belle Madame (1) s'eſt plainte au Roi de ce qu'un Prêtre lui

(1) Madame de Monteſpan eſſaya un jour d'obtenir l'abſolution d'un Curé de Village dont on lui avoit vanté la facilité; mais cet homme de Dieu lui dit: *Quoi! vous êtes cette Madame de Monteſpan qui ſcandaliſe toute la France? Allez, Madame, renoncez à vos coupables habitudes, & vous reviendrez enſuite à ce Tribunal redoutable.* Elle ſortit furieuſe, alla ſe plaindre au Roi, & lui demanda juſtice de la fermeté du Confeſſeur, comme d'un outrage. Le Roi conſulta Boſſuet qui n'heſita point à louer le Prêtre d'un courage *qu'il n'eût peut-être pas eu lui-même*, dit un Hiſtorien.

a refusé l'absolution. Le Roi n'a pas voulu se condamner sans savoir ce que M. de Montausier, dont il respecte la probité, & M. Bossuet dont il estime la doctrine, en pensoient. M. Bossuet n'a pas balancé à dire que le Prêtre avoit fait son devoir; M. le Duc de Montausier a parlé plus fortement; M. Bossuet a repris la parole & a parlé avec tant de force, a fait venir si à propos la gloire & la religion, que le Roi, à qui il ne faut que dire la vérité, s'est levé fort ému & serrant la main au Duc, lui a dit: *Je vous promets de ne la plus revoir.* Jusqu'ici il a tenu sa parole. La petite me mande que sa maîtresse (Mad. de Montespan) est dans des rages inexprimables; elle n'a vu personne depuis deux jours; elle écrit du matin au soir, en se couchant elle déchire tout. Son état me fait pitié; personne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à beaucoup de monde. La Reine envoya hier savoir des nouvelles de sa santé: *Vous voyez*, répondit-elle au Gentilhomme, *remerciez bien Sa Majesté, & dites-lui que quoique aux portes de la mort, je ne me porte encore que trop bien.* Nous verrons si le Roi partira pour la Flandre sans lui dire adieu, on attend ce jour avec autant d'impatience que j'attends vos lettres qui me disent que votre santé est rétablie.

TOUT ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à Madame de Montespan un cœur comme

le vôtre, (à Madame de Saint-Geran) je serois la plus heureuse personne du monde, dans un pays où pour peu de grandeur qu'on ait on en a toujours plus que de bonheur. Mais il est inutile de me flatter, je l'ai prise par tous les endroits possibles. Le fond n'en vaut rien, elle n'est bonne que par boutades, & sa vertu même est un caprice, (1) pas deux jours de suite de bonne humeur. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissemens, qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me consument; nous sommes bien aujourd'hui, qui sait comme nous serons demain? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe que beaucoup de malheur sans consistance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentimens, on m'accuse de choses horribles; ceux qui m'imputent la longue disgrace de M. de Lauzun me haïssent plus qu'ils ne me connoissent; si mes conseils avoient

(1) Madame de Maintenon avoit assez souvent, avec Madame de Montespan, des scènes vives, où la reconnoissance qu'on devoit à ses bienfaits étoit annullée par le prix qu'elle en exigeoit. *Est-ce*, lui dit-elle un jour, *est-ce à une petite gouvernante de mes enfans à me contredire? ... S'il est honteux d'être leur gouvernante*, répondit Madame de Maintenon, *que sera-ce d'être leur mere?* Ces brouilleries renaissoient chaque jour. Madame de Montespan étoit trop vive, trop absolue, trop impérieuse pour se modérer. Madame de Maintenon étoit trop fiere pour souffrir des outrages. Le Roi qui adoroit les charmes de la premiere, & qui respectoit les mœurs de la seconde étoit embarrassé. Il *m'est plus aisé*, disoit-il quelquefois, *de donner la paix à l'Europe que de la donner à ces deux femmes.*

été écoutés, il ſeroit encore en faveur parce qu'il ne ſe ſeroit pas fait les affaires qui la lui ont ôtée. On ne me conſulte qu'après avoir pris ſon parti ; on veut que j'approuve & non que je diſe mon avis, mon crédit n'eſt que de bienſéance & de politique. Vous êtes bienheureuſe, Madame, (Madame de S. Geran) rien ne manqueroit à votre bonheur, ſi quinze jours paſſés à ma place, pouvoient vous inſtruire de ſon prix.

LE Roi a donné ordre, Madame, (Mad. de Monteſpan) de vous écrire que vous l'obligeriez de reparoître à la Cour, à moins que le deſir de faire votre ſalut ne vous retienne à Fontevrault ; en ce cas il ne voudroit pas que pour lui vous changeaſſiez vos pieuſes réſolutions ; mais ſi votre abſence eſt la ſuite de quelque mécontentement, je puis vous aſſurer, Madame, que vous ne ſauriez mieux faire que de revenir bientôt ; le Roi vous auroit permis d'entrer, s'il n'avoit craint un attendriſſement qui pouvoit nuire à ſon état ; il a été fort ſenſible à votre douleur, & il a embraſſé nos Princes avec beaucoup de tendreſſe. Le Duc du Maine s'eſt chargé de vous faire mes baiſemains ; croyez, Madame, que quelque tendreſſe qu'il vous diſe pour moi, ſes termes ſeront toujours au deſſous de tout ce que m'inſpirent l'inclination & la reconnoiſſance. (1)

(1) Cette lettre ſi polie, ſi froide, ſi contrainte,

TOUT est porté à des extrêmités déplorables; le Roi est très-touché de ce qu'il sait, & n'en sait qu'une partie. On est bien injuste de m'attribuer tous ces malheurs; s'il étoit vrai que je me mélasse de tout, on devroit bien m'attribuer quelquefois les bons conseils; il y a quinze ans que je suis en faveur, je n'ai encore nui à personne, j'ai fait beaucoup de mécontens, je n'ai jamais fait ni méchanceté ni injustice; le Roi m'a souvent reproché ma modération, cela vaut bien mieux que s'il me reprochoit mon importunité. Avec cette insensibilité que je croyois avoir pour les choses de ce monde, & sur-tout pour le jugement des indévots, je me retrouve aujourd'hui aussi peu avancée que lorsque je commençai à me reprimer & à me vaincre; je sais tout ce que l'on prête au Duc du Maine, on ne réussira point à nous brouiller. Il a voulu me donner des preuves de la derniere clarté, je les ai réfusées; s'il est coupable, il l'est si peu, que j'aurois tort d'en être offensée; & comment le condamnerai-je, moi, qui ai fait tout ce que j'ai pu pour

---

a dû beaucoup coûter à l'amour-propre & à la piété de Madame de Maintenon. Elle prévit que l'amour alloit encore une fois triompher du devoir. Les plaintes de Montausier, l'éloquence de Bossuet, les larmes de la Reine, le remords du crime, le scandale de la France, tout devoit être oublié si Madame de Montespan rentroit à Versailles, & tout le fut.

qu'il aimât plus sa mere que moi, sans en avoir pu venir à bout ? Je ne doute pas que Madame de Montespan n'eût été charmée d'une rupture éclatante, je ne lui donnerai jamais ce plaisir-là.

J'AUROIS plutôt répondu, Madame, (Madame de Rochechouart, Abbesse de Fontevrault & sœur de Madame de Montespan) aux lettres dont vous m'honorez, si je n'avois attendu que le Roi me chargeât de ses ordres pour vous, sur celle que vous lui avez écrite; il la porte sur lui pour en parler à M. de Pontchartrain, & il a tant d'affaires qu'il oublie celle-là. Je vous assure, Madame, que vous lui pardonneriez si vous voyiez de près comme ses journées se passent; les personnes qui l'ont vu le plus, seroient surprises de son activité; il a plus de conseils que jamais, (en 1691) il ne donne que deux heures par jour à la chasse; quand il le peut il rentre à six heures & est jusqu'à dix à lire, à écrire, à dicter, souvent il congédie les Princesses après soupé, pour expédier quelques courriers. Ses Généraux sont si charmés d'être en commerce avec lui, qu'ils lui rendent un compte fort détaillé pour s'attirer de ses réponses qui les enchantent, & qu'ils trouvent d'un style si doux. Je connois votre attachement pour lui, je n'ai pu m'abstenir de vous parler de lui, je crois vous faire assez bien ma cour. (1) Mademoiselle de Blois fait fort

(1) C'est à elle-même, à qui, sans s'en appercevoir,

bien, (1) je voudrois de tout mon cœur la voir mariée. Le Duc du Maine desire de l'être, on ne sait qui lui donner; le Roi penche plus à une particuliere qu'à une Princesse, à une Française qu'à une étrangere.... Je suis ravie, Madame, d'avoir reçu quelques marques du souvenir de Madame de Montespan, je craignois d'être mal avec elle, Dieu sait si j'ai jamais rien fait contre elle & combien je l'aime encore. J'aurois quelque curiosité de savoir ce qu'elle a pensé de l'horrible mort de cet homme, (M. de Louvois (2)) qui seul lui paroissoit

---

Madame de Maintenon faisoit la cour, en détaillant avec tant de plaisir les nobles occupations qui honoroient à ses yeux l'homme qu'elle chérissoit dans son cœur. Comme son style naturellement assez froid, quand il est sérieux, s'anime en parlant du héros qui méritoit si bien son estime, son amour & son admiration!

(1) Mademoiselle de Blois, fille naturelle de Louis XIV & de Madame de Montespan: elle avoit la beauté de sa mere, & une physionomie douce qui annonçoit un caractere tout différent. Nulle femme n'eut un tour de visage plus propre à charmer, des traits plus réguliers, un teint plus blanc & plus fleuri. Au premier coup d'œil elle étoit belle; elle étoit plus au second, elle étoit jolie. Elle épousa le Duc de Chartres, malgré l'opposition de la Maison d'Orléans qui croyoit déshonorer le sang des Bourbons en l'alliant avec celui de Madame de Montespan. L'Abbé Dubois qui depuis fut Cardinal, &c. fit réussir ce mariage.

(2) Louvois dont la dureté, la hauteur, les talens, le génie & l'ambition sont si connus, n'étoit plus aimé du Roi qui avoit encore besoin de lui. Il étoit difficile d'oublier les services qu'il rendoit à la France, il étoit impossible de lui pardonner ses vivacités qui souvent dé-

quelque chose, & qui remplissoit toutes ses idées.

Il ne fit que passer, il n'étoit déja plus!

Il traversa la galerie en santé, & il alloit mourir. En voici un autre, (M. de la Feuillade) qui meurt subitement le onzieme jour d'une maladie; il n'a que le tems de dire: *Je sens la mort, Seigneur, faites moi miséricorde!* C'est plus que l'autre, mais est-ce assez? Je crois vous entretenir, Madame, & je me laisse trop aller à ce plaisir; ma lettre est trop longue, mais je me flatte qu'elle ne vous la paroîtra pas.

MADAME, permettez-moi (lettre de Madame de Guyon à Madame de Maintenon) de

---

généroient en outrages. Incapable de plier, il irrite encore son maître, & le contredit un jour si brusquement, que le Roi quittant son bureau, s'avance vers la cheminée & prend sa canne. Louvois se retire le front calme, les yeux sereins & le cœur dévoré de rage; arrivé chez lui, il s'écrie: *Je suis perdu!* Madame de Maintenon lui écrivit que l'orage étoit passé & qu'il pouvoit revenir au Conseil travailler à son ordinaire; il revint & vit que le Roi l'avoit condamné sans retour. En sortant du Conseil, il rentre dans son appartement & boit un verre d'eau avec précipitation. La rage l'avoit déja consumé; il se jette sur un fauteuil, ferme les yeux, balbutie quelques mots & meurt. Le public qui veut toujours que la mort des grands ne soit point naturelle, prétendit que Louvois avoit été empoisonné; mais ces bruits qu'on seme pendant deux jours, n'existent plus au troisieme, & la postérité ne les apprend que par le soin qu'on prit de les détruire.

me

me jetter à vos pieds (1) & de remettre entre vos mains le ſoin de mon ſalut & de mon honneur; depuis dix-huit ans je m'occupe ſans ceſſe à aimer Dieu; je ne vois que des gens de bien; je ne parle & n'écris qu'à mes amis, dont toute la terre connoît le zele & la vertu; je n'ai aucune liaiſon avec les gens ſuſpects à l'Egliſe ou à l'Etat. Cependant on me charge de calomnies de tous les côtés; on ſe déchaîne contre moi, on noircit mes mœurs, on jette des ſoupçons ſur ma conduite paſſée & préſente, on dit que je ſuis rebelle à l'Egliſe, que je veux faire une Religion à ma mode, que je me crois plus éclairée que la Sorbonne, moi qui ne ſait autre choſe que Jeſus-Chriſt crucifié. M. Boſſuet ſait combien je ſuis ſoumiſe à mes Directeurs; il m'a dit que j'avois la ſimplicité d'une colombe, & m'a offert un certificat que je ſuis à préſent bonne Catholique: il m'a défendu les Sacre-

(1) Madame Guyon, femme célebre par ſes charmes, ſes erreurs, ſes écrits, ſes diſgraces & les amis illuſtres qu'elles lui donnerent. La Cour de Rome ayant foudroyé la doctrine de M. de Fénelon, Madame Guyon ſe ſoumit avec ſon maître, & eut enfin le bonheur de finir, dans la retraite, une vie que le fanatiſme avoit troublé dans le monde. *Jamais femme ne fut plus propre à former une Secte*, dit un de nos Ecrivains; *beaucoup de nobleſſe dans les traits, de la douceur dans les yeux; une bouche formée pour la perſuaſion, l'humeur la plus inſinuante, l'éloquence la plus naïve, en un mot, la plus aimable hérétique qui eût encore paru. Sa piété ne l'empêchoit pas de laiſſer entrevoir une très-belle gorge, & d'avoir un ſoin extrême de ſa parure.* Voyez la vie de Madame Guyon écrite par elle-même.

mens ; je m'abſtiens depuis trois mois du Pain Céleſte, & quoique mon ame ſoit dans le déchirement, je ne murmure point contre cette déciſion : ma vie a été juſqu'ici irréprochable, & l'on m'accuſe de vices ſcandaleux ; je vous ſupplie, Madame, par ce pur amour que Dieu a témoigné aux hommes, mourant pour eux, je vous ſupplie de demander au Roi des Commiſſaires pour informer extraordinairement de ma vie & mœurs, afin qu'étant purgée & juſtifiée des crimes atroces dont on m'accuſe, on procede avec moins de partialité à l'examen de ma doctrine. Ne me protégerez-vous point, Madame, contre l'injuſtice des hommes, vous qui connoiſſez toute leur malice ?

VOUS pouvez (lettre au Duc de Chevreuſe) dire à Madame Guyon que j'ai encore parlé au Roi, & qu'il a fort approuvé un nouvel examen de ſes écrits ; on employera pour cela des perſonnes d'une grande vertu & d'un grand ſavoir ; c'eſt dequoi vous pouvez l'aſſurer. Je ſouhaite bien ſincérement qu'elle ne ſoit pas dans l'erreur.

JE n'ai jamais rien cru des bruits que l'on fait courir ſur les mœurs de Madame Guyon ; je les crois *très-bonnes & très-pures* ; mais c'eſt ſa doctrine qui eſt mauvaiſe, du moins par les ſuites ; en juſtifiant ſes mœurs, il ſeroit à crain-

dre qu'on ne donnât cours à ses sentimens, & que les personnes déja séduites ne crussent que c'est les autoriser (1).

JE voudrois qu'il me fût permis d'envoyer à Votre Altesse Royale (Madame la Duchesse de Savoye) la lettre que je viens de recevoir du Roi ; il n'a pu attendre jusqu'à ce soir à me dire comment il a trouvé la Princesse ; il en est charmé & conclut, par tout ce qu'il voit en en elle, que vous n'avez pas négligé son éducation. Il se recrie sur son air, sa bonne grace, sa politesse, sa retenue, sa modestie, & Votre Altesse Royale n'ignore pas combien il est avare de louanges. Madame s'est chargée de vous instruire de tout ce que je projette. Je ne saurois comprendre comment Votre Altesse Royale nous a pu si bien tromper sur une Princesse que tant de personnes avoient vue ; on la trouve bien différente des portraits que vous nous en

(1) Quoi donc! faut-il blesser la vérité, la bonne foi, la justice ; faut-il laisser entre les mains de la calomnie l'honneur d'une femme dont les mœurs *sont très-bonnes & très-pures*, de peur d'accréditer sa doctrine? Hé, Messieurs, foudroyez sa doctrine ; mais qu'on respecte sa personne. Quel étrange principe de faire un mal certain pour se procurer un bien incertain. C'est cependant un axiome de la Morale Evangélique que, *pour faire un plus grand bien, il n'est pas permis de faire le plus petit mal.* Plusieurs Théologiens ont soutenu que si on pouvoit empêcher la damnation éternelle de tous les hommes par un seul petit mensonge, il ne faudroit pas le faire.

avez fait, & vous aviez ſans doute ordonné à vos Peintres de nous ménager le plaiſir de la ſurpriſe.

(1) La Princeſſe eſt arrivée & je n'ai ceſſé de deſirer que V. A. R. pût voir comment on l'a reçue, & quelle eſt la joie du grand pere,

---

(1) Marie-Adelaïde de Savoye arriva le 4 Novembre à Montargis, où la Cour étoit allé la prendre. Le Roi la prenant entre ſes bras, la porta dans une Egliſe, & l'offrit à Dieu qui ſeul pouvoit lui conſerver à la Cour cette précieuſe innocence qui la rendoit ſi aimable. Le 7 Décembre 1697 elle épouſa M. le Duc de Bourgogne: excédée de complimens ſur ſon mariage, elle répondit à un Courtiſan : *Ce que vous dites-là eſt la plus belle choſe du monde ; mais heureuſement on ne ſe marie pas tous les jours.* Ses charmes, ſes talens, ſes graces, ſes ſaillies ſont connus. Un mot lui ſuffiſoit pour peindre : elle diſoit de Madame de Monteſpan : *Langue de ſerpent dans une tête de colombe.* Quelle énergie! quelle vérité!

Je placerai ici une anecdote peu commune. Quand Lillé fut pris, Boufflers, qui l'avoit défendu contre le Prince Eugene, fut immortel, & le Duc de Bourgogne, qui pouvoit le ſauver, fut couvert d'ignominie. La jeune Ducheſſe, ſon épouſe, parut anéantie, & verſa des larmes de honte qui auroient ſuffi pour l'effacer, dit galamment l'Auteur qui me fournit cette note. Ces larmes, dit Madame de Maintenon, *ſont trop précieuſes pour ne pas les recueillir*; elle les eſſuya avec le ruban de ſa quenouille, & l'envoya au Duc de Bourgogne. Il me ſemble que le Prince ne dut pas trouver un grand motif de conſolation dans ce *ruban* qui lui reprochoit les larmes que ſa faute faiſoit répandre à ſon épouſe. Il me ſemble que les larmes de la Ducheſſe ne durent point tarir, dès qu'elle ſut que ſon mari les verroit. Il ſemble qu'elle devoit dire à Madame de Maintenon : Ah! cachez-lui ma douleur ; elle ne peut qu'augmenter la ſienne.

du pere, de l'oncle & de l'époux ; il n'eſt pas poſſible de ſe mieux tirer d'une premiere entrevue ; elle a toutes les graces de onze ans, & déja les perfections d'un âge plus avancé. Je n'oſe mêler mes admirations avec celles qui doivent être comptées, mais je ne puis m'empêcher de remercier V. A. R. de nous donner un enfant qui ſelon toutes les apparences ſera les délices de la Cour, & la gloire de ſon ſiecle. Vous me faites trop d'honneur, Madame, d'approuver que je lui donne mes ſoins; V. A. R. m'a laiſſé ſi peu de choſes à faire ; je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent ; mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. C'eſt un fort aimable mariage, nous faiſons mille vœux pour qu'il dure long-tems, car à l'air des deux époux, on ne peut douter qu'il ne ſoit heureux.

En vérité, Madame, voilà une lettre qui ne va guere au reſpect que je dois à V. A. R. Je me flatte qu'elle pardonnera tout au tranſport de joie où nous ſommes du tréſor que nous recevons. Madame la Ducheſſe du Lude ne m'en parle que les larmes aux yeux : l'humeur paroît être auſſi aimable que la taille promet d'être parfaite ; elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'eſprit ; ſa maniere d'écouter, tous les mouvemens de ſon viſage, ſon regard, tout dit que rien ne lui échappe. V. A. R. ne croira pas juſqu'où va la ſatisfaction du Roi ; il me dit hier qu'il étoit en garde contre lui-même, pour que ſa joie ne parût pas exceſſive,

La Princesse a trouvé Monsieur un peu gros, mais pour Monseigneur, elle le trouve fort menu, & le Roi de la plus belle taille du monde. Elle a une politesse qui ne lui permet pas de rien dire de désagréable ; je voulois m'opposer aux caresses qu'elle me faisoit en lui disant que j'étois trop vieille. *Ah ! point si vieille*, me répondit-elle. Elle m'aborda quand le Roi fut sorti de sa chambre & vint m'embrasser, ensuite elle me fit asseoir, ayant bien remarqué, dit-elle, que je pouvois bien me tenir de bout, & se mettant d'un air flatteur presque sur mes genoux, elle me dit : *maman m'a chargée de vous faire mille amitiés de sa part, & de vous demander la vôtre pour moi ; apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire au Roi.* Ce sont ses paroles, mais la douceur, la gaieté, les graces dont elles étoient accompagnées ne peuvent se mettre sur le papier.

VOUS voilà donc, ma chere enfant, (*Mad. de la Lande élevée à S. Cyr & mariée à M. de la Lande, sous-gouverneur des enfans de France*) dans votre ménage ? je prie Dieu de le bénir & je l'espere fermement. Vivez dans le fond de votre maison, fuyez le monde, attachez-vous à plaire à votre mari, & tâchez de ne plaire qu'à lui seul. (*Mad. de la Lande étoit célebre par sa beauté.*) Je ne saurois aller chez vous, vous ne pouvez venir chez-moi, & je veux que vous

me voyiez ; je vous envoie ma chambre, (1) je ſais que vous vous y êtes amuſée.

LETTRE

de Racine à Mad. de Maintenon.

MADAME, j'avois pris le parti de vous écrire au ſujet de la taxe qui a ſi fort dérangé mes petites affaires ; mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois ſimplement dreſſé un mémoire que M. le Maréchal de * * * s'offrit généreuſement de vous remettre entre les mains, avec priere de le préſenter à Sa Majeſté. (2) Voilà, Madame, tout naturellement comme je me ſuis conduit dans cette affaire ; mais j'apprends que j'en ai une bien plus terrible ſur les bras. Je vous avoue que lorſque je faiſois chan-

(1) C'eſt un éventail où l'on voit au naturel l'appartement de Madame de Maintenon. Le Roi y travaille à ſon bureau, Madame de Maintenon file, Madame la Ducheſſe de Bourgogne joue, Mademoiſelle d'Aubigné fait collation.

(2) Ce Mémoire ſur les affaires préſentes de l'Etat parvint juſqu'au Roi qui parut trouver mauvais qu'un homme de Lettres ſe mêlât, ſans en être chargé, d'autre choſe que de Littérature. Il ajouta même avec une ſorte de mécontentement .... *Parce qu'il ſait faire des vers, croit-il tout ſavoir? Et parce qu'il eſt grand Poëte, veut-il être Miniſtre?* Racine, plus Poëte que Courtiſan, & plus Courtiſan que Philoſophe, conçut un ſi violent chagrin de cette diſgrace, qu'il mourut peu de tems après.

ter dans Ester: *Rois, chassez la calomnie*, &c.(1) je ne m'attendois guere que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale & rebelle à l'Eglise; (2) ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait, par votre ordre, près de trois mille Vers sur des sujets de piété; j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les sentimens dont

---

(1) Ce seroit une chose bien curieuse, bien étonnante & bien deplorable que la liste des grands hommes que l'envie est venu troubler dans leurs nobles travaux par des accusations qui les obligeoient de poser la plume, le pinceau, le compas ou la lyre, pour prendre le bouclier, & repousser les traits qu'on lançoit contr'eux.

(2) Racine fut accusé d'être Janséniste. Il est très-probable que ce grand homme ait eu ce malheur; mais sa réputation n'a rien à craindre de la postérité qui n'en saura rien. Que nous importe de quelle Secte étoit Euripide? Les Gens de Lettres ne sont plus à présent ni Jansénistes ni Molinistes; ils sont comme le Pénitent de Piron.

En posture de pénitent,
Un grison auprès d'un Jésuite;
Etoit prêt d'avouer sa gaillarde conduite.
Le Pere lui dit: mon enfant
Si le Seigneur vous a fait Moliniste
Il ne m'est point permis d'entendre votre cas:
Mais si vous êtes Janséniste
Point de confession .... *Non, je ne le suis pas.*
Venez, Monsieur, vous êtes donc des nôtres?
Non: je suis du parti qui se rit des deux autres.

j'étois rempli ; vous eſt-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un ſeul endroit qui approchât de l'erreur ? Pour la cabale, qui eſt-ce qui n'en peut être accuſé, ſi l'on en accuſe un homme auſſi dévoué au Roi que je le ſuis ? Un homme qui paſſe ſa vie à penſer au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inſpirer aux autres les ſentimens qu'il a pour le Roi ? .... J'oſe dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même, mais dans quelque compagnie que je me ſois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du bien, ni du Roi, ni de l'Evangile.... Hé quoi, Madame, avec quelle confiance pourrai-je dépoſer à la poſtérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux rapports contre les perſonnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que je faſſe moi-même une ſi triſte expérience du contraire ? Mais je ſais ce qui a pu donner lieu à une accuſation auſſi injuſte. J'ai une tante qui eſt Supérieure de Port-Royal, à laquelle je crois avoir des obligations infinies ; c'eſt elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance, & c'eſt elle auſſi dont Dieu s'eſt ſervi pour me tirer des égaremens & des miſeres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie.... pouvois-je, ſans être le dernier des hommes, lui refuſer mes petits ſecours dans cette néceſſité ? Mais à qui eſt-ce, Madame, que je m'adreſſai pour la ſecourir ? J'allai trouver le P. de la Chaiſe (1)

(1) Voici avec quelles couleurs M. de la Beaumelle

& je lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison ; je n'ose croire que je l'aie persuadé, mais il parut très-content de de ma franchise, & m'assura, en m'embrassant, qu'il seroit toute sa vie mon ami & mon serviteur. Je puis protester devant Dieu, que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté; je passe ma vie le plus retiré que je puis, dans ma famille, & je ne suis, pour ainsi dire, dans le monde que quand je suis à Marly. Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vu pour les malheureux; je suis privé de l'honneur de vous voir, je n'ose presque plus compter

---

fait le portrait du Pere de la Chaise. » Ce Jésuite, né » dans le Forez d'une famille noble & pauvre, étoit petit-neveu du P. Cotton, Confesseur de Henri IV .... » Il avoit une physionomie noble, telle que Louis XIV » les aimoit. Un air modeste, un ton insinuant; des manieres pleines de douceur, d'affabilité & de franchise. » Plus jaloux d'une bonne réputation que d'une haute faveur, il acquit de la faveur, & perdit sa réputation. » Fidele Sujet dans les différens de la Régale, il servit » son Maître, & laissa crier le Pape : il aimoit l'esprit, » en avoit lui-même, & le protégeoit. Il n'avoit eu d'abord à la Cour qu'une foible considération. Le tems, » la Religion, l'âge du Roi le rendirent plus important. » Il aimoit le bien, le cherchoit sans inquiétude, en attendoit avec prudence les momens, en saisissoit avec empressement les moyens. Dans les premieres années, il » avoit exercé son Ministere avec tant de vigueur, qu'il » avoit hâté la chûte de Madame de Montespan, & avec » tant de sagesse que le Roi avoit eu pour lui un grand » fonds d'estime & un commencement de confiance. »

ſur votre protection, qui eſt pourtant la ſeule choſe que j'ai tâché de mériter; je chercherois du moins ma conſolation dans mon travail, mais jugez quelle amertume doit jetter ſur ce travail, la penſée que ce même grand Prince, dont je ſuis continuellement occupé, me regarde peut être comme un homme plus digne de ſa colere que de ſes bontés. Je ſuis, &c.

(1) N'ESPÉREZ pas un parfait bonheur, il n'y en a point ſur la terre, s'il y en avoit, il ne ſeroit point à la Cour.

La grandeur a ſes peines, & ſouvent plus cruelles que celles des particuliers. Dans la vie privée on ſe fait aux chagrins, à la Cour on ne s'y habitue pas.

Votre ſexe eſt encore plus expoſé à ſouffrir, parce qu'il eſt toujours dans la dépendance. N'eſpérez pas que votre union avec M. le Duc de Bourgogne vous procure une paix parfaite, les meilleurs mariages ſont ceux où l'on ſouffre

(1) Fragmens d'une Lettre à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, dans laquelle Madame de Maintenon lui donne des avis ſur la maniere de ſe conduire à la Cour. La Ducheſſe diſoit depuis que ces avis lui avoient épargné bien des fautes & des chagrins, & Louis XIV les trouva ſi utiles & ſi beaux, qu'après la mort de Madame la Dauphine, il dit à Madame de Maintenon qui vouloit les reprendre dans la caſſette de cette Princeſſe .... *Madame, c'eſt pour les enfans; il faut bien que ma famille tienne quelque choſe de vous.*

tour-à tour l'un de l'autre avec douceur & avec patience ; il n'y en eut jamais ſans quelque contradiction. Soyez complaiſante ſans faire valoir vos complaiſances ; n'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez ; les hommes ſont pour l'ordinaire moins tendre que les femmes ; vous ſerez malheureuſe ſi vous êtes délicate en amitié, c'eſt un commerce où il faut toujours mettre du ſien.

En ſacrifiant votre volonté, ne prétendez rien ſur celle de votre époux, les hommes y ſont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les éleve avec moins de contrainte ; ils ſont naturellement tyraniques, ils veulent les plaiſirs & la liberté, & que les femmes y renoncent. N'examinez pas ſi leurs droits ſont fondés, qu'il vous ſuffiſe qu'ils ſoient établis ; ils ſont les maîtres ; il n'y a qu'à ſouffrir & obéir de bonne grace. (1)

---

(1) Peu de femmes adopteront cette dure, cette flétriſſante morale. Et quel droit! Peuvent-elles dire avec *Milady Cateſby* ? « Quel droit un ſexe a-t-il de ſe jouer » de la douceur & de la bonté de l'autre ? ... Ne donnez » point des préjugés pour des loix, ni l'uſurpation comme » un titre. Le tems & la poſſeſſion affermiſſent le pou- » voir de l'injuſte, mais ne le rendent jamais légitime. » Dans cette route difficile où nous voyageons enſemble, » (l'homme & la femme) le ciel nous a placés ſur la » même ligne. Je puis marcher votre égale, & je n'ad- » mets point de diſtinction entre des créatures qui ſen- » tent, penſent & agiſſent de même. »

Il eſt vrai qu'on ne peut ſe diſſimuler que Saint Paul eſt d'un ſentiment contraire à ce ſyſtême, & que repondre à Saint Paul ? Madame de Maintenon préféroit Saint

Parlez, écrivez, agissez, pensez comme si vous aviez mille témoins; comptez que tôt ou tard tout est su.

Aimez vos enfans, voyez-les souvent, c'est l'occupation la plus honnête qu'une Princesse & qu'une paysanne puisse avoir.

Aimez vos domestiques, portez-les à Dieu, faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande; que votre sagesse mette à leurs desirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à un homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Montrez même à la Cour que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude; elle meurt, montrez votre affliction.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr du plus grand nombre, & peut-être mésestimer des personnes sages.

VOUS n'avez à présent, ma chere fille, (1) que deux choses à faire, servir Dieu & plaire à

Paul à tous les Philosophes de l'univers, & l'on doit croire qu'elle faisoit bien.

(1) Mademoiselle d'Osmond mariée en 1705 à M. le Marquis d'Havrincourt, Gouverneur d'Hesdin en Artois. Il donna en 1731 sa démission en faveur de son fils, au-

votre mari. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie, vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde, ſans avoir un témoin irréprochable de votre conduite, votre mari, quel qu'il ſoit, vous en ſaura gré. Soyez circonſpecte dans vos liaiſons avec les femmes; il vaut mieux être vus à l'Opéra avec tel homme, qu'avec telle femme au ſermon. Aimez la préſence de votre mari, que vos prieres ſoient plus ou moins longues ſelon ſon goût; cette complaiſance eſt une priere; obéir à ſes volontés eſt le premier devoir du ménage, élever vos enfans le ſecond: j'eſpere qu'ils ſeront dignes de vous. Cependant ne vous dépouillez jamais en leur faveur, le monde eſt ſi dangereux! peut-être iront-ils au bal le jour qu'on vous donnera l'extrême Onction.

A Monſieur l'Abbé Gobellin.

A Saint-Germain dernier Octobre 1654.

JE ſouffre d'être ſi long-tems ſans recevoir de ces conſolantes lettres, & ſans vous en écrire ces déſolantes qui me ſoulagent en même tems qu'elles vous affligent. Je prends ſouvent la

---

jourd'hui Ambaſſadeur du Roi à la Cour de Suede. Mademoiſelle d'Oſmond élevée à Saint Cyr, mérita par ſes talens, ſes vertus, ſes graces & ſes charmes, d'être l'amie du cœur, la favorite diſtinguée de Madame de Maintenon.

plume, mais que vous dire? ce que je vous ai dit mille fois. Je suis accablée de mélancolie; on tue ses pauvres enfans sous mes yeux, (les enfans du Roi & de Mad. de Montespan) on ne me permet ni de les soulager, ni de les secourir, ni de les regretrer; la tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont. L'impossibilité de cacher mes sentimens m'attire la haine des gens avec qui je passe ma vie, & auxquels je ne voudrois pas déplaire, quand ils ne seroient pas ce qu'ils sont, & quand ils ne joindroient pas le titre de bienfaiteur, à celui de parens qui leur donne tant de droits. Voilà une période assez longue; la matiere ne s'épuise pas aisément, & vous n'en êtes pas quitte. Je me dis quelquefois: mais ne mettons pas tant de vivacité dans nos soins, laissons ces enfans à la conduite de leur mere, ne les aimons point puisque les aimer est mon crime & mon souci; un moment après j'entre en scrupule d'offenser Dieu, & je recommence mes soins avec le même empressement; mon amitié s'en nourrit, je me renferme avec eux, & je vis de sentimens de douleurs & de chagrins; voilà au vrai mon état. Je ne saurois vous en exprimer l'agitation; figurez-vous le cœur le plus sensible & le plus outragé, la femme la plus empressée à mériter de la reconnoissance, & la plus certaine de n'obtenir que de l'ingratitude. Un établissement seul peut me mettre en repos, & je ne puis parvenir à m'en procurer un. Priez Dieu qu'il me donne la force de le servir malgré l'agitation où

je ſuis. Ma vie eſt partagée entre le chagrin d'être eſclave & le deſir de ne l'être plus. Vous ſavez combien cette oppoſition eſt funeſte au ſalut, à la paix, à la vigilance, au recueillement. Dieu ſoit loué de tout ! je n'aurois peut-être jamais penſé à lui ſi j'avois été ſatisfaite des hommes ; le malheur m'a approché de lui, la faveur m'en éloigneroit. Je ſuis perſuadée plus que jamais que Dieu tire le bien du mal. Je ne pus vous voir à mon dernier voyage. (1)

JE viens d'entendre une belle déclamation du Pere Maſcaron ; il divertit l'eſprit & ne touche pas le cœur ; ſon éloquence eſt hors de ſa place, cependant il eſt à la mode ; il a fort parlé contre les conquérans ; il nous a dit qu'un héros étoit un voleur qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout ſeul. Notre

(1) On voit que le chemin qu'avoit choiſi Madame de Maintenon pour arriver juſqu'aux pieds du trône, n'a pas toujours été ſemé de fleurs, bien différente en cela de Madame de Monteſpan, ſa fiere & voluptueuſe rivale, qui, couchée dans les bras de l'amour ſur la pourpre Royale, ne connoiſſoit de peines que celles qui naiſſent de l'épuiſement des plaiſirs & de l'impoſſibilité de ſatisfaire les deſirs du cœur humain ; car je compte pour rien ces dépits ſecrets, ces fureurs jalouſes, ces petites mortifications de l'orgueil & tous ces déplaiſirs d'enfant qu'un caractere plus doux lui eût épargné. Elle faiſoit naître les criconſtances qui troubloient ſa félicité ; ces circonſtances naiſſoient d'elles-mêmes, pour éloigner celle de Madame de Maintenon.

maître

maître n'a pas été content de la comparaison ; jusqu'ici c'est un secret en tout, il déplaît au Roi & *aux gens d'esprit.* (1)

A son Directeur.

JE fis avant hier mes dévotions, n'ayant pu les faire le jour de la Visitation. Je me confessai à un homme qui ne m'entendois pas & qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sure que vous n'auriez été ni si sourd, ni

(1) Qu'un Roi Conquérant trouve mauvais qu'une main hardie ose arracher de son front les lauriers sanglans dont la victoire vient de le couronner, ce n'est pas là ce que je trouve étonnant; mais qui sont *ces gens d'esprit* qui condamnent l'audace vertueuse d'un Orateur sacré qui dans le sanctuaire d'un Dieu de paix s'éleve contre le goût barbare des conquêtes? « Je goûte une satisfaction bien douce, dit M. Thomas dans l'Eloge de » Louis Dauphin de France, mort à Fontainebleau le 20 » Décembre 1765, en apprenant aux hommes qu'il y » avoit un Prince destiné à regner sur eux, qui n'avoit » que de l'horreur & du mépris pour ce brigandage in» sensé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une Province » pût être mise en balance avec la vie d'un homme; & » le Prince qui remportoit une victoire injuste, lui pa» roissoit être autant de fois assassin & meurtrier, qu'il » périssoit d'homme sur le champ de bataille. »

Insensés! Sçavez-vous ce que vous faites? Peut-on demander à ceux qui célebrent les Conquérans: vous nourrissez des lions pour le carnage, vous allumez la soif du sang qui les devore; un jour ces lions furieux, aux cruautés desquels vous applaudissez, viendront égorger vous, ou vos enfans.

si dôux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.

Au même, en 1679.

J'AI un jeune Gentilhomme de mes parens qui est Huguenot & que je voudrois faire Catholique. Je m'adresse à vous pour cela, & je ne puis mieux choisir. Il n'a que quatorze ans & me paroît un assez mauvais Docteur; il n'en est que plus opiniâtre, mais je ne me rebute point. Venez lundi ou mardi; il faudra du moins *la journée entiere* pour le convertir. (1)

Au même, en 1680.

MES journées sont maintenant assez réglées & fort solitaires; je prie Dieu un moment en me levant; je vais à deux Messes les jours d'obligation, & à une les jours ouvriers; je dis mon Office tous les jours, & je lis un chapitre de quelque bon livre; je prie Dieu en me couchant, & quand je m'éveille la nuit, je dis un

(1) Quel homme que cet Abbé Gobelin qui convertissoit les gens *à la journée*! Il y a toute apparence que ces gens si vîte convertis, se pervertissoient encore plus vîte; mais qu'importe? Le saint homme avoit fait son devoir. Malheur à l'hérétique obstiné qui retournoit à des principes dont on lui avoit démontré le ridicule & la fausseté pendant une *journée* toute *entiere*.

Laudate Dominum ou un *Gloria Patri*. Je pense souvent à Dieu dans la journée, je lui offre mes actions, je le prie de m'ôter d'ici (de la Cour) si je n'y fais pas mon salut. Du reste je ne connois pas mes péchés, j'ai une morale & de bonnes inclinations, qui font que je ne fais guere de mal. J'ai un desir de plaire & d'être estimée qui me met sur mes gardes contre toutes mes passions. Ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très-humains, une grande vanité, beaucoup de légéreté & de dissipation, une grande liberté dans mes pensées & dans mes jugemens, & une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine. Voilà à peu près mon état; ordonnez les remedes. (1)

---

(1) On n'a peint nulle part Madame de Maintenon avec des traits plus ressemblans. Pourquoi cela? C'est qu'elle a fait elle-même le portrait, & qu'elle étoit sincere, sur-tout avec l'homme aux yeux de qui c'eût été un crime pour elle de ne pas l'être. L'envie extrême d'être remarquée dans l'état obscur auquel sa naissance sembloit la destiner; l'orgueil de plaire même à ceux qui lui déplaisoient, mais dont le suffrage pouvoit lui être utile; la soif de l'estime publique qu'elle méritoit si bien par les sacrifices qu'elle s'imposoit pour l'obtenir; l'art de voiler le motif de ses actions, même les plus respectables, quand ce motif n'étoit qu'ordinaire; le goût d'abord assez foible, ensuite bien décidé pour les pratiques les plus minutieuses du dévotisme le plus bourgeois, qui par sa singularité pouvoit lui faire une réputation dans un tems où l'essain folâtre des plaisirs chassoit en riant l'austere dévotion de la Cour la plus galante de l'Europe, voilà, si j'ai bien saisi l'ame de Madame de Maintenon dans les

Au même, à Versailles 1683.

VOUS m'avez écrit une lettre merveilleuse & qui me prouve que vous avez plus d'un style. Vous m'avez envoyé un *Saint François* qui me prouve que vous avez différentes manieres d'obliger ; je l'ai au chevet de mon lit où je n'ai de marques de dévotion que celles que je tiens de vous. Je vous rends mille graces de tous vos présens, de cette bourse magnifique, de cette corbeille qui ne l'est pas moins, de ce que j'ai apperçu de joli, (1) de tout ce que je n'ai pas encore eu le loisir de remarquer. Mais pourquoi me faire des excuses, je reçois tout ce qui vient de vous avec autant de plaisir que vous me le donnez ; vos présens ne sont point de ceux qui corrompent : ils édifient toujours..... Madame de Monchevreuil m'a dit que vous avez la goutte ; j'en suis affligée, mais vous en ferez bon usage, & vous aurez

---

Historiens qui l'ont célébrée, & sur-tout dans le Recueil des Lettres qu'elle nous a laissé, voilà quels étoient les principaux traits de son caractere.

(1) Ce cher Directeur ! On voit qu'il n'envoyoit pas toujours des *Saint François* à sa chere dirigée. N'avoit-il pas peur que le malin ne fut dans cette corbeille si jolie ? Il est vrai qu'il étoit un Saint ; mais j'ai entendu dire à de très-habiles Théologiens que c'est à eux principalement que le diable en veut. Il nous dédaigne nous autres mondains ; il est si sûr que nous ne pouvons pas lui échapper !

le plaisir de souffrir. (1) Je me porte bien, & voilà comme tout est partagé bizarrement; ma santé est bonne & je suis inutile au monde, vous y êtes nécessaire, & vous êtes cloué sur un lit, & cependant tout cela est bien dans l'ordre de la Providence. Je finis, on me parle comme si je n'écrivois pas; ma tête & mon style commencent à s'en ressentir.

LES nouvelles de la Cour sont que le Roi d'Angleterre (2) est dépouillé de la Royauté

---

(1) *Pour Dieu sans doute.* Un bon Religieux qui étoit persuadé aussi que les soufrances sont des faveurs du ciel, disoit à Scaron mourant : Je me réjouis, Monsieur, de ce que le bon Dieu vous visite plus souvent qu'un autre. *Hé, mon Pere*, répondit Scaron, *il me fait trop d'honneur.* Il faut l'en remercier, reprit le Pere. *Il n'y a pas de quoi*, dit l'Agonisant.

(2) Jacques II, né à Londres en 1633. Ce Prince, dit M. d'Alembert, « plus louable dans une Oraison funebre que dans l'Histoire, & dont l'esprit persécuteur » sera toujours désapprouvé par un Christianisme bien » entendu, avoit été chassé de son trône, pour avoir » tourmenté une Nation qui lui laissoit jouir en paix de » ses Moines & de ses Maîtresses, & pour avoir voulu » faire croire aux Anglois par la force, ce qu'il auroit » dû leur persuader par son exemple. Refugié en France, » peu estimé dans l'Europe, & en butte aux railleries » de la Cour même où il s'étoit retiré, il fit, dit-on, des » miracles après sa mort, n'ayant pu faire pendant sa vie » celui de remonter sur son trône. » *Mém. & Réflex. sur Christine, Reine de Suede.*

Ce Roi fugitif passa le reste de ses jours à Saint-Germain-en-Laye, touchant les écrouelles, & conversant

à la pluralite des voix, que le Trône est resté vacant & qu'on attend la Princesse d'Orange à Londres pour la couronner. Mylord Tyrconel soutient l'Irlande & demande des munitions & des armes; on lui en envoie. Dieu veuille proteger la Religion & nos bons Rois qui se sont attirés bien des affaires par leur zele.

A Monsieur Gobelin.

MADAME de Montchevreuil m'a dit que vous ailiez à Paris; il seroit pourtant bon que vous ne quittassiez pas notre chere Maison (Saint-Cyr) en même tems que moi. Ce que j'y fais ne peut être comparé à ce que vous y faites; cependant je vois que je n'y suis pas inutile, nos Dames perdront deux consolations; deux appuis, deux conseils à la fois: elles sont charmées de vos Conférences & goûtent fort vos Oraisons; il y a un Chapitre sur lequel je voudrois que vous les préchassiez; l'orgueil, les hauteurs, la fierté; je suis per-

---

avec des Jésuites. « La maniere dont il avoit perdu la » couronne, dit M. de Voltaire, l'avilit au point que les » Courtisans s'égayoient tous les jours à faire des chan- » sons sur lui. On ne lui sçavoit nul gré d'être Catholi- » que. L'Archevêque de Rheims, frere de Louvois, di- » soit tout haut à Saint-Germain: *Voilà un bon homme* » *qui a quitté trois Royaumes pour une Messe.* »

Henri IV pensoit bien autrement, s'il est vrai qu'il ait dit qu'*un Royaume valoit bien une Messe.*

ſuadée que mon exemple a beaucoup contribué à introduire cet eſprit dans la Maiſon ; mais avec la même ſincérité que je m'en reconnois très-coupable, je vous dis auſſi que je ne l'ai jamais pouſſé ſi loin ; je pourrois, ſi la prudence me le permettoit, en dire des particularités qui étonneroient tout l'orgueil renfermé dans Verſailles. Sans exagération on obtiendroit plus facilement une pénitence publique du Roi, qu'une pénitence particuliere dans Saint-Cyr. (1) J'ai refuſé de faire des Chanoineſſes par averſion pour l'orgueil de cet état-là, & j'ai fait pis. Il n'y en a point en Allemagne avec leſquelles il y ait plus de meſure à garder, qu'avec quelques-unes de nos Dames de Saint Louis.

A Mad. de Brinon, Supérieure de la Communauté de Saint-Cyr.

NOTRE Maiſon roule ſur votre tête & ſur la mienne, & ces têtes tomberont bientôt. Redoublons de ſoins, afin que ſi nous ne faiſons pas long-tems le bien, nous en faſſions beaucoup. Je ne puis que vous fournir des ſu-

(1) Cette Communauté qui cauſa tant de peines & qui fit tant de plaiſir à ſon Inſtitutrice, fut dirigée par des Prêtres de Saint Lazare. Quelqu'un ayant demandé à Madame de Maintenon pourquoi elle n'avoit pas choiſi des Jéſuites, *parce que je veux être maitreſſe chez moi*, répondit-elle.

jets, c'eſt à vous à les élever. Vous donnez votre vie à Dieu, j'en mene une très-inutile & très-agréable. Ne nous rebutons point de nos petites ſœurs; ſi elles ſuivoient nos avis, nous ſerions trop heureuſes, & elles trop parfaites; il ne faut pas les laiſſer reſpirer ſur le rouet; elles n'aimeront le travail que par habitude. Puniſſez, ordonnez, vous êtes la maîtreſſe.

A la même.

JE ſerois très-aiſe de plaire à Madame de Bonnivaux, car peu de gens lui plaiſent, & elle plaît à tous. Aſſurez-la que la Cour ne vaut pas la philoſophie, & qu'un jour paſſé dans les bonnes œuvres eſt plus délicieux que les plus brillans ne le paroiſſent ici à ceux qui ne nous voyent que de loin. Que n'aurois-je point à dire à Madame Savari ſur toute ſon aimable lettre? Je voudrois y répondre par mon eſprit comme j'y réponds par mon cœur; mais, ma très-chere, je ſuis accablée de ſoins, de viſites, de projets, de voyages, de vapeurs, de fatigues; répondez donc de moi & pour moi. Si vos prieres nous ont obtenu le beau tems, la Cour vous eſt fort obligée; mais n'avez-vous aucun ſcrupule de vous intéreſſer au près de Dieu pour les plaiſirs des mondains?

A la même.

JE ne ſais où j'en ſuis, ma très-chere; on dit toujours que le mal du Roi va bien, (1) & cependant on nous fait encore craindre un coup de ciſeau: je le reçois toutes les fois que j'y penſe, & ces Meſſieurs ont la bonté de nous y préparer depuis ſamedi; ils remettent à qua-

(1) Louis XIV paroiſſoit jouir d'une ſanté brillante; cependant il étoit attaqué d'une fiſtule dans le dernier des inteſtins. Le Marquis de Louvois raſſembloit dans ſon Hôtel des gens tourmentés du même mal, ſur leſquels Felix, premier Chirurgien, s'exerçoit ſous les yeux du célebre Fagon. La plupart en mourroient; on les enterroit la nuit. Felix inventa enfin de nouveaux inſtrumens & fit de plus heureuſes expériences à l'Hôtel des Invalides, ſur le rapport de Louvois & ſur l'avis de Fagon. Le Roi dit au premier Chirurgien qu'il s'abandonnoit à ſon habileté. Le jour de l'opération arrivé, on fait entrer ſecrétement Felix chez le Roi. Louvois, le P. de la Chaiſe & Madame de Maintenon ſont les témoins muets de cette dangereuſe opération. La triſteſſe eſt peinte ſur tous les viſages: Louis ſeul, d'un air tranquille & d'un front ſerein, dit à Felix: *Faites autant d'inciſions qu'il en faudra; mais tâchez de n'y pas revenir à deux fois.* Celui-ci fait un effort ſur lui-même, il reprend toute ſa hardieſſe; enfin, d'une main impitoyable, il arrache juſqu'aux dernieres racines du mal. Tous les aſſiſtans frémiſſent. Louis lutte contre la douleur, ſans laiſſer échapper une plainte. A huit heures du matin, les portes s'ouvrent. Toute la Cour apprend qu'on vient de faire au Roi la grande opération, & perſonne ne ſçavoit encore qu'on dût la faire.

Le lendemain que l'heureux Felix eut ſauvé la vie à ſon Roi, il eſtropia ſon meilleur ami dans une ſaignée.

tre ou cinq jours. Voilà donc encore quatre ou cinq jours que je ſerai tenaillée, déchiquettée; point de repos qu'il ne ſoit hors de leurs mains.... Vous n'aurez point aujourd'hui vos Conſtitutions, (de Saint-Cyr) Meſſieurs Racine & Boileau les liſent & les admirent; ils en ôtent les fautes de ſtyle, & leurs copiſtes y mettent des fautes d'orthographe. Vous recevez mes avis comme un ange, Dieu veuille que je vous les donne de même.... Je crois qu'il ne ſera pas mal de donner à nos filles de longues robes traînantes & des voiles blancs, pour leur premiere communion.

A la même.

LE Roi a ſouffert aujourd'hui ſept heures de ſuite, comme s'il eût été ſur la roue.... Le Roi a été à une partie des Matines cette nuit; il a entendu trois Meſſes, il a été à la Grand'-Meſſe aujourd'hui, il a été chez Madame la Dauphine, delà au Sermon; il a entendu les Vêpres en muſique.... Tout le monde eſt ravi de joie; le P. Bourdaloue a fait le plus beau Sermon; il s'eſt adreſſé au Roi ſur la fin, il lui a parle ſur ſa ſanté, ſur l'amour de ſon peuple, ſur les craintes de la Cour; il a fait verſer bien des larmes, il en a verſé lui-même, c'étoit ſon cœur qui parloit & qui parloit à tous les cœurs. (1).... Le Roi ſort tous les jours, mais

(1) Les ames ſenſibles éprouveront je ne ſçais quelle

ces Messieurs répondent si peu de sa parfaite guérison, que j'entrevois un voyage à Bareges. M. Fagon sort de ma chambre, il a trouvé le Roi parfaitement bien. Ne nous fions point aux hommes, ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.... Le mal du Roi ne finit point; ceux qui le traitent me font mourir à tout moment; un jour ils le trouvent à souhait, le lendemain ils le regardent en pâlissant.

A la même.

JE crois qu'il n'y aura plus rien en Allemagne, & que Monseigneur (1) viendra trouver

émotion, en apprenant que la santé chancelante de Louis faisoit couler les larmes d'un grand homme qui le grondoit par état, qui l'estimoit par justice, & qui l'aimoit par inclination.

(1) Louis Dauphin, fils aîné de Louis XIV, naquit à Fontainebleau le 1r Novembre 1661. Le Misanthrope de la Cour, le vertueux Montausier fut son Gouverneur. Le Pere de l'Eglise du dix-septieme siecle, l'éloquent Bossuet fut son Précepteur. Guillaume, Prince d'Orange, ayant soulevé une partie des Etats de l'Europe contre la France par la fameuse ligue d'Ausbourg, le Roi nomma le Dauphin pour aller prendre Philisbourg qui étoit la clef de l'Allemagne, & lui dit: *Mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne occasion de faire connoître votre mérite. Allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le Roi est mort.* Ce Prince se montra digne en effet de sa confiance. Il prit Philisbourg en 1688, puis Heidelberg, Mantheim, Franckandal & tout le Palati-

le Roi à Fontainebleau; ils se sont écrits des lettres toute cette campagne qui vous auroient fait pleurer de tendresse. Monseigneur mandoit encore dans sa derniere au Roi : *quand il n'y aura plus rien à faire ici, je serai ravi de vous aller embrasser les genoux, & de vous dire que vous n'avez point de sujet aussi soumis que moi.* N'est-il pas vrai, Madame, que tous les gens de bien doivent regarder une telle union avec un grand plaisir. Dieu veuille nous bénir & nous donner la paix.... Je suis sensible à ce que vous me dites de Madame Fagon (Religieuse de Maubuisson, tante du Médecin) je deviens insatiable des prieres des Saints, vous voyez que mes desirs sont proportionnés à mes besoins.

A la même.

NOUS avons ici un Saint qui dit qu'à mesure que Dieu nous demande des sacrifices, nous nous appercevons combien nous étions attachés à des choses que nous comptions pour rien dans la spéculation.... Le Roi prend tout mon tems, je donne le reste à Saint-Cyr, à

---

nat. En 1670 il eut la satisfaction de voir appeller le Duc d'Anjou, son second fils, au trône de la Monarchie d'Espagne, & mourut de la petite vérole à Meudon, le 14 Avril 1711. *Montausier pouvoit se féliciter d'avoir cultivé avec fruit les vertus de son Eleve*, dit M. l'Abbé Millot dans ses Elémens de l'Histoire de France.

qui je voudrois le tout donner. Cette Maison est d'un si grand détail, qu'en y faisant ce que je puis je n'y fais pas la moitié de ce que je voudrois & de ce que je dois vouloir. Ma très-délicate santé me rend incapable d'agir, le soin de mon salut occupe le peu de loisir que je peux rassembler. Les mois deviennent des momens, & je vis d'une rapidité qui m'étouffe. Que je vous gronde! vous doutez de mes sentimens, parce que vous n'en voyez pas des marques; ne savez-vous pas que je ne suis pas légere, & qu'après bien des années & des discussions (1) vous m'avez retrouvé la même. C'est un miracle que ma lettre n'ait point été encore interrompue; M. Fagon crie miséricorde contre moi de ce que j'écris trop. J'ai été dans des épuisemens à mourir; chacun disoit, on la tue à force de l'importuner, & chacun vouloit être excepté. Je durerai tant que Dieu voudra, j'aimerai toujours votre commerce; je fais tous vos complimens au Roi, je desire la paix ardemment, n'est-ce pas là tout ce qu'il faut pour vous plaire?

---

(1) Cette Madame Brignon, cette Ursuline errante, à qui Madame de Maintenon avoit si généreusement donné une retraite, des habits & du pain, & qui dans la suite devoit lui causer tant de chagrins, lui en avoient déja fait éprouver plusieurs fois de légers à la vérité, mais qui justifioient les petites *discussions* dont on parle ici. Parvenue à un degré d'élévation pour laquelle elle n'étoit point faite, la tête lui tourna; elle méconnut son état, sa bienfaitrice & elle-même. On fut obligé d'ôter de ses mains les rênes du Gouvernement qu'on lui avoit confié.

A la même.

IL faudra donner une forme à Saint-Cyr dès que les Bulles seront arrivées. Travaillons de tout notre cœur, & mourons en disant *Lætatus sum*.... Je vous l'ai dit plusieurs fois, si vous me voyiez de près vous ne voudriez pas que je vous écrivisse. Dieu, le Roi, Saint-Cyr, & ce que la Cour m'arrache malgré moi, ne me laissent pas un instant; vous n'avez nul besoin de moi, notre commerce est sans utilité & ne sert qu'à notre plaisir; vous ne pouvez douter de mon estime & de mon amitié. Je connois votre cœur, je le retrouverois après cent ans comme je l'ai quitté.... Il ne faut pas finir ma lettre sans vous parler du Roi; il a la goutte dont il est bien fâché parce qu'il est obligé de garder la chambre. Nous avons peu gardé ici le Roi & la Reine d'Angleterre (1)

(1) Jacques II, chassé du trône d'Angleterre pour avoir refusé à ses Sujets la liberté de conscience, après la leur avoir promise, obtint de la générosité de Louis XIV une flotte & une armée pour aller conquérir son Royaume. *Monsieur*, lui dit le Roi, *je vous vois partir avec douleur; cependant je souhaite de ne jamais vous revoir: mais si vous y revenez, soyez persuadé que vous me trouverez tel que vous me laissez*. Le Roi lui avoit donné des armes pour dix mille hommes. Comme Sa Majesté Angloise lui faisoit des remercîmens; Elle finit par lui dire, en souriant, que des armes pour sa personne étoient la seule chose qu'on eût oubliée.

Dieu n'a pas voulu leur laisser ce petit soulagement, il les traite en ames fortes.

PARLONS du mariage de Madame la Duchesse du Maine; on la tue ici (à Versailles) par les contraintes, par les fatigues de la Cour; elle succombe sous l'or & sous les pierreries; sa coeffure pese plus que toute sa personne; on l'empêche de croître & d'avoir de la santé. Elle est plus jolie sans bonnet qu'avec toutes leurs parures; elle ne mange guere, elle ne dort peut être pas assez, & je meurs de peur qu'on ne l'ait trop tôt mariée; je voudrois la tenir à Saint-Cyr, vêtue comme *les vertes* & courant d'aussi bon cœur. Il n'y a point dans les Couvents d'austérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la Cour assujettit les Grands. Bon soir; si j'entamois la morale, vous seriez à plaindre.

A la même, en 1693. (1)

VOUS m'avez trompée sur Madame la Duchesse du Maine, dans l'article principal, qui

Louis lui présenta aussi-tôt les siennes. Nos Héros de Roman ne faisoient rien de plus galand. On ne présumoit point alors que ce Prince, qui avoit toujours montré du courage, abandonneroit le premier le champ de bataille à ses ennemis, à la journée de la Boine en 1690.

(1) C'est cette célebre Duchesse qui protégeoit les

eſt la piété ; elle n'a veine qui y tende ; elle veut faire en tout comme les autres. Je n'oſe rien dire à une jeune Princeſſe élevée par la vertu même ; je ne voudrois point la faire dévote de profeſſion ; mais j'avoue que je voudrois bien la voir réguliere & agréable à Dieu, au Roi & à M. le Duc du Maine, aſſez ſenſé pour vouloir que ſa femme ſoit plus ſage que bien d'autres. Je lui avois donné une Dame d'honneur qui eſt une ſainte, mais elle eſt peu autoriſée & ne fait que la ſuivre ; elle auroit plus beſoin d'une gouvernante que d'une Dame d'honneur. Du reſte elle eſt telle que vous me l'avez dépeinte, jolie, aimable, ſpirituelle, & par-deſſus tout cela, fort épriſe de ſon mari, qui de ſon côté l'aime paſſionnément, & qui la gâtera plutôt que de la gronder. Si celle-là m'échappe encore, je renonce aux Princeſſes, perſuadée qu'il n'eſt pas poſſible que le Roi en trouve une dans ſa famille qui *tourne au bien.* (1)

Artiſtes, aimoit les Arts, s'y connoiſſoit, pour qui M. de Saint-Aulaire à quatre-vingt ans fit le joli Madrigal que tout le monde ſçait par cœur, à qui M. de Voltaire dédia ſon Oreſte, & dont M. de la Motte fut ſi froidement, ſi ingénieuſement & ſi reſpectueuſement amoureux. Elle ſuivit la morale d'Epicure, entretint les reſtes de la galanterie expirante, adora ſon mari, & fut adorée de tout le monde.

Voyez les Mémoires de Madame de Staal, les Œuvres de Madame de Lambert, le onzieme volume des Œuvres de la Motte-Houdart, &c.

(1) Qu'on n'aille pas s'imaginer, d'après ces expreſſions, que toutes les Princeſſes de la Famille Royale ont

J'avoue

J'avoue que je voudrois aimer la Duchesse du Maine par-dessus tout, étant ce qu'elle est à un homme qui est la tendresse de mon cœur.

TOUTES nos victoires (1) me font d'autant plus de plaisir, qu'elles ne changent point le cœur du Roi, sur son amour pour la paix. Il connoît la misere de ses peuples, rien ne lui est caché là-dessus; on cherche tous les moyens de la soulager; il n'y a qu'à desirer que Dieu éclaire nos ennemis sur la folle assurance qu'ils ont d'abattre la France; on les battra par-tout. C'est un Roi malheureux que le Roi veut rétablir.

---

tournées à mal. Ce seroit une étrange méprise. Il faut se rappeller que, dans le systême de Madame de Maintenon, toute personne dont la dévotion n'alloit pas jusqu'à la plus rigoureuse sévérité, ne pouvoit jamais *tourner à bien.* Elle sembloit avoir pris pour principe de sa conduite, & pour regle de ses jugemens cet axiome Théologique. *Qui peccat in uno factus est omnium reus. Celui qui s'est rendu coupable d'une chose, l'est aussi de toutes les autres.*

(1) Celle de Steinkerke, celle de Nerwinde remportées par le Maréchal de Luxembourg en 1693, & de Marsaille remportée par le Maréchal de Catinat dans le cours de la même année. Le jour qu'il vainquit le Duc de Savoye, Palaprat soupoit dans la tente du Maréchal. On parloit des différentes qualités des Généraux. Palaprat faisant allusion à M. de Catinat, dit qu'il en connoissoit un si simple, que sortant de gagner une bataille, il joueroit tranquillement une partie de quilles. *Je ne l'en estimerois pas moins*, reprit froidement le Maréchal, *quand même il l'auroit perdue.* Préface des Œuvres de Palaprat.

J'ARRIVE d'Avon, j'y destinois une heure & j'y en ai passé trois..... Mathurin Roch, (Maître d'Ecole) ne peut s'accoutumer à mon ignorance, ni moi à son savoir; il lit tout depuis *Canisius* jusqu'à *Bellarmin*, & jette mes enfans dans une profonde Théologie. Ils m'assurent qu'on ne leur a jamais dit un mot de ce que je leur ai appris, & il me paroît pourtant qu'ils n'en savent pas davantage. Françoise veut se marier; elle ne peut ni gagner ses parens, ni perdre la moindre partie de sa passion. Elle ne voit pas, dit Susanne, son prétendu *à moitié son saoul.*

Oui, j'aurai de la peine à me passer des gens d'Avon; ils ne me donnent d'ennui que par leur misere. Je trouve chez eux de la droiture, du bon sens, de la vérité, de l'honneur; je vous en conterai de beaux traits, & peut-être assez pour vous ennuier. Ils ne parlent pas si bien que nous, mais nous ne faisons pas si bien qu'eux. Leurs vaches se portent mieux, ils n'osent encore en acheter. Je reçus hier une lettre où ils me disoient qu'ils craignoient pour la santé du Roi & pour la mienne *à cause de la mortalité des bêtes.* (1)

---

(1) Petit village où Madame de Maintenon faisoit souvent *des voyages de charité*, comme elle les appelloit. Elle y avoit fondé une Ecole où les enfans alloient apprendre *gratis* les premiers élémens des Sciences & les principes de la Religion.

JE ſuis fort aiſée à allarmer ſur la droiture des Religieuſes ; elles ſont quelquefois ſujettes à ne pas la connoître. Le Roi me conta, il y a deux jours, qu'il payoit la penſion de trois filles dans un Couvent ; il en eſt mort une il y a cinq ans, & ces bonnes filles reçoivent la penſion des trois ; cependant vous ſavez qu'elles communient trois fois la ſemaine.

J'AI reçu hier, Madame, (Mad. de la Vieux-Ville, Abbeſſe de Gomer-Fontaine) votre lettre du 13, elle contient bien des choſes dont je ne ſuis pas contente ; il y a deux pages de louanges, & il n'en falloit pas un mot. Vous ſouffrez que mes lettres courent dans le Couvent ; je ne ſuis pas fâchée que vous me donniez un grand ridicule, mais je le ſuis fort de ce que vous ne gardez pas pour vous ſeule ce que je n'écris que pour vous ſeule. Je ne ſaurois encore écrire de ma main ; mais vous ne vous plaindrez point de mon ſecrétaire. (1)

(1) Cette lettre eſt écrite de la main de Madame la Ducheſſe de Bourgogne qui, pour former ſon ſtyle, ſe prêtoit volontiers à cet exercice. Un jour Madame de Maintenon ayant préféré Mademoiſelle d'Aumale, la Princeſſe lui dit : *Adelaïde de Savoye n'eſt-elle pas aſſez bonne Demoiſelle pour vous ſervir ?* Note de Monſieur de la Beaumelle.

LE monde se moque des Abbesses : une d'elles vouloit imiter le Trône du Roi de Siam, (1) parce que tous ceux qu'on voit aux Rois & aux Evêques ne lui paroissoient pas assez élevés. Ce n'est point un conte ; on me l'a nommée.

---

(1) Dans la partie septentrionale de la ville de *Juthia*, Capitale du Royaume de Siam, est le Palais du Roi. L'or & le vernis brillent à la façade des appartemens qui sont ornés de différens morceaux de sculpture, & qui semblent d'un beau travail. La premiere piece qu'on rencontre dans la derniere cour & la seule où les étrangers soient admis, est la salle du Conseil. C'est-là que le Roi traite avec les Ambassadeurs, & qu'il leur donne audience. L'entrée en est basse & étroite. L'on y arrive par un escalier sans rampe, & qui n'a pas deux pieds de large. Il est vrai, comme le remarque *la Louberre*, que les Siamois, qui le montent, n'ont pas besoin d'appui ; ils s'y trainent sur les mains & sur les genoux, & si fort en *tapinois*, qu'on croiroit qu'ils veulent surprendre leur Roi. Le plafond de cette salle d'audience est à compartimens, enrichis de fleurons dorés, travaillés à jour & garnis de crystaux de la Chine. Un trône magnifique décoré d'or & de pierreries, s'éleve en dôme jusqu'au plafond. Son siege a quinze ou seize pieds de hauteur : il est environné de plusieurs gradins, sur lesquels se tiennent les Grands du Royaume, le visage prosterné contre terre, tant que le Roi est présent. Ce Prince ne monte pas par ces gradins ; il entre par une petite porte pratiquée derriere le trône. *Voyez* la Louberre, Voyage de Siam, & les Mêlanges de Surgi, tome IX.

JE ne croyois pas que les denrées fussent si cheres, (en 1709) on ne se plaint ici que du pain. Il y a beaucoup d'herbes, vous devez tirer un grand secours de vos vaches; la bouillie, le ris, le beurre sont une bonne nourriture. Je ne saurois vous plaindre de ne pas boire de vin, sur-tout avec tant de laitage qui ne feroit qu'aigrir; je vois tous les jours guérir des maux d'estomac en quittant le vin; je suis dans ma soixante & douzieme année, & je ne bois que de l'eau.

A Madame l'Abbesse de Gomer-Fontaine.

VOUS raisonnez sur un fondement faux, quand vous dites que Mademoiselle de Sery s'est dégagée volontairement; c'est M. le Duc d'Orléans (dont elle étoit la maîtresse) qui lui a donné son congé, & la pauvre fille ne l'a point pris à la premiere fois. Elle seroit donc arrivée chez vous désespérée, passionnée, fardée, magnifique, en un mot, toute mondaine, & même toute criminelle.... Vous êtes admirable quand vous dites que cette fille a de l'amitié pour vous, on appelle cela dans le monde, une confiance de Religieuse, qui croient tout ce qu'on leur dit. Eh! on est trompé tous les jours à des amitiés de vingt ans.

IMAGINEZ-VOUS qu'hier après avoir marché ſix heures dans un aſſez bon chemin, nous vîmes un château bâti ſur un roc qui ne nous parut pas fort logeable, quand même on nous y auroit guidé; nous en approchâmes ſans trouver de chemin pour y aborder; nous vîmes enfin au pied de ce château, dans un abîme & comme dans un puits fort profond, les toits d'un nombre de petites maiſons qui nous parurent des poupées, environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur; ils paroiſſent de fer & tout-à-fait eſcarpés. Il fallut entrer dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible; les carroſſes faiſoient des ſauts à rompre tous les reſſorts, & les Dames ſe prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attrapper; nous deſcendîmes après un quart d'heure d'effroi, & nous tombâmes dans une petite ville, (Dinant) compoſée d'une rue qui s'appelle la grande, quoique deux carroſſes n'y puiſſent paſſer de front. En plein midi on n'y voit goutte, les maiſons ſont effroyables, l'eau y eſt mauvaiſe & le vin rare. Les Boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, & de laiſſer mourir de faim tout le reſte. On porte tout au camp, il y pleut à verſe depuis que nous y ſommes; je n'ai encore vu que deux Egliſes; elles ſont au premier étage, & l'on n'y ſauroit entrer que par civilité; on nous dit un Salut avec une fort mauvaiſe muſique,

& un encens si parfumé, si abondant & si continuel, que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues, mais en vérité le Roi a grand tort de prendre de pareilles villes..... Un boulet rouge est tombé au quartier de M. de Bouffler & en a fait sauter sept milliers. Cette ville en fut ébranlée du bruit, car pour comble d'agrémens, nous entendons le canon du siege, (de Namur) & nous craignons que chaque coup n'emporte quelqu'un de nos amis; à cela près je suis contente.

A Mad. de Veillhants, Religieuse à l'Abbaye de Gomer-Fontaine.

SI l'on pouvoit en conscience souhaiter une Religieuse hors de son Couvent, je voudrois vous voir dans ces places de guerre où nous passons, (en 1692) & si l'on pouvoit changer les inclinations, je prendrois volontiers cette humeur martiale qui vous fait aimer la poudre & le canon. Vous seriez ravie, Madame de ne sentir que le tabac, de n'entendre que le tambour, de ne manger que du fromage, de ne voir que bastions, demi-lunes, contrescarpes, & de ne rien toucher dont la grossiereté ne soit fort opposée à cette sensualité, au dessus de laquelle vous étes si élevée par votre courage & votre caractere; pour moi qui malheureusement suis femme, & qui le suis plus qu'une

autre, je vous donnerois volontiers ma place, pour travailler en tapisserie avec nos cheres Dames.... Vous ne pensez qu'à la guerre, & vous ne me dites pas un mot de votre santé; Je suis trop bonne après cela de vous dire que le Roi se porte bien, malgré sa goutte, & que de son lit, où il est retenu depuis douze jours, il donne ses ordres pour prendre vîte Namur.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

De M. de Fénelon à Mad. de Maintenon.

.... AU reste, Madame, vous prenez soin d'une grande Communauté de filles, & vous avez intérêt d'avoir devant les yeux des modeles de perfection. En voici un, pour la discipline réguliere, que je vous propose: chaque Religieuse des Abbayes nobles de ce pays, (Cambrai) est fondée en coutume d'aller passer tous les ans un mois dans sa famille, & de visiter toute sa parenté; c'est une civilité réglée. Quand j'arrive dans un Couvent, la Supérieure vient au devant de moi pour me recevoir dans la rue. On reçoit tous les étrangers dans des parloirs extérieurs, sans grilles ni clôtures; pour moi, en arrivant on me mene à l'Eglise, au Chœur, au Cloître, au dortoir, enfin au refectoire avec toute ma compagnie; alors la Supérieure me présente un verre, nous buvons ensemble, elle & moi, à la santé l'un de l'au-

tre ; la Communauté m'attaque aussi, mon Grand-Vicaire & mon Clergé viennent à mon secours ; (1) tout cela se fait avec une simplicité qui vous réjouiroit. Malgré cette liberté grossiere, ces bonnes filles vivent dans la plus aimable innocence ; elles ne reçoivent presque jamais de visite que de leurs parens, les parloirs sont déserts, le monde parfaitement ignoré, & il y regne une rusticité très-édifiante. On ne rafine point ici en piété, non plus qu'en autre chose, la vertu est grossiere comme l'extérieur, mais le fond est excellent : dans la médiocrité Flamande, on est moins bon & moins mauvais qu'en France ; le vice & la vertu ne vont pas si loin ; mais le commun des hommes & des filles de Communauté est plus droit & plus innocent.

ON a défait dix-huit cents Camisards, je demanderai à notre Mere (la Supérieure de S. Cyr) une procession pour remercier Dieu, quelque affligeant qu'il soit de se réjouir de la mort de ces rebelles, qui pourtant sont Français.

---

(1) Je ne sais si beaucoup de gens sentent comme moi ; mais je ne saurois lire ces expressions de l'aimable simplicité d'un grand homme, sans éprouver je ne sais quelle émotion délicieuse. Fénélon dans le réfectoire des Religieuses de Cambrai, me rappelle Henri IV dans la cabane du Meûnier, & mon cœur tressaille.

A Mad. du Peron, Dame de Saint Cyr.

IL m'a toujours paru que vous desiriez que j'écrivisse sur ce qui peut être de quelque conséquence dans votre maison ; je mets dans ce rang les belles Tragédies que j'ai fait composer pour vous, & qui peuvent être imitées à l'avenir. Mon dessein fut d'éviter les mauvaises compositions des Religieuses telles que j'en avois vu à Noisy. Je crus qu'il falloit divertir les enfans, & je voulus, en amusant les miens, remplir leur esprit de belles choses, leur donner de grandes idées de Religion, élever leur cœur à l'amour de la vertu, orner & cultiver leur mémoire, les former à la prononciation, & les retirer des conversations qu'elles ont entr'elles, sur-tout les grandes, qui depuis 15 ans jusqu'à 20, s'ennuient un peu de la vie de Saint Cyr, parce qu'elles ne connoissent pas celle du monde. Voilà mes raisons pour continuer chez vous ces représentations ; mais renfermez-les dans votre maison, ne les faites point à la grille, sous quelque prétexte que ce soit, il sera toujours dangereux de montrer à des hommes des filles bien faites, & qui ajoutent aux agrémens de leur personne, le talent de se passionner dans leur rôle, & d'attendrir. N'y souffrez donc aucun homme, ni pauvre, ni riche, ni jeune, ni vieux, ni Prêtre, ni

Laïque, je dis, même un Saint, s'il en eſt ſur la terre. (1)

JE n'ai pu encore avoir les reliques du Roi, d'Angleterre, (Jacques II) quand on ouvrit le corps de ce Saint Roi, les gardes trempoient leurs mouchoirs dans ſon ſang, & faiſoient toucher leurs chapelets à ſon corps. J'admire la conduite de Dieu; il a permis que ce Prince ait été *mépriſé* pendant ſa vie, pour lui faire ſentir l'humiliation, & il le glorifie quand il ne peut plus abuſer de ſa gloire. Cette réflexion doit faire trembler ceux qui ſont honorés dans ce monde.

---

(1) Les Demoiſelles de Saint-Cyr avoient appris à déclamer; elles jouerent entr'elles les Tragédies de *Marianne*, de *Polieucte*, d'*Alexandre*, d'*Iphigénie*; elles jouerent enſuite *Andromaque*, la piece la plus paſſionnée de Racine. Madame de Maintenon écrivoit à l'Auteur . . . *Nos petites filles viennent de jouer votre Andromaque, & l'ont ſi bien jouée, qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune de vos pieces.* Elle le pria de lui faire dans un de ſes momens de loiſir un Poëme moral mis en dialogue. Racine fit plus: il donna *Eſther*, enſuite *Athalie*. Les jeunes Actrices apprirent leurs nouveaux rôles, & n'en devinrent que plus dangereuſes pour les ſpectateurs.

Hé! comment de jeunes vierges parées de leur innocence, de leur âge, de leurs attraits, & ſe livrant aux douces émotions de l'amour le plus attendriſſant, n'euſſent-elles point enflammé toute cette impétueuſe jeuneſſe à qui nos Laïs même font ſi ſouvent tourner la tête?

EN attendant le jugement de Rome où l'on avoit porté l'affaire (le quieſtiſme de Fénelon) je me trouvois ſouvent embarraſſée, entre le zele qui me portoit à parler contre cette doctrine, & l'amitié qui m'invitoit à parler pour M. de Cambray. Je conſultai M. Joli, général de Miſſion; il me répondit que non-ſeulement il falloit crier contre les Neſtoriens, mais encore contre Neſtorius, parce qu'il étoit difficile de faire haïr l'erreur, tandis qu'on feroit aimer l'hérétique. (1)

COMME j'ai la vocation de notre Inſtitut, (Saint Cyr) je me ſuis fait des écoles à Avon, où je vais ſouvent montrer ce que j'ai appris de vous. Je trouve des Maîtres d'école qui montrent le Cathéchiſme, & des enfans qui le ſavent à merveille; mais quand j'ai voulu ſavoir d'eux qui a fait le *Pater*, ils n'en ſavoient rien; qui a fait le *Credo*, encore moins. S'ils adorent la

(1) Mais cet Hérétique, s'il étoit aimable, eſtimable, reſpectable; ſi par ſon génie, ſa conduite & ſes vertus, il forçoit à l'aimer, comment faire pour le haïr? Ce Monſieur Joli & ceux qui lui reſſemblent ont-ils donc des ames à reſſort pour l'amour & pour la haine? Sont-ils des pendules à qui l'on fait ſonner l'heure qu'on juge à propos? . . .

Vierge ?... Oui : s'ils adorent les Saints ?... oui-dà : si on péche de manquer la Messe un jour ouvrier ? . . . oui certes. Et mille autres choses qui nous ont fait recrier contre le malheur de l'ignorance.... Les Curés n'en savent quelquefois pas plus que les peuples : ils ne songent qu'à parer les Eglises & à tirer de l'argent pour l'employer assez souvent en choses frivoles. Ceux qui sont plus éclairés, songent à *bien* prêcher, & au milieu de tout cela leurs brébis ignorent tout. (1)

A Mad. de Glapion, Supérieure de Saint Cyr, en 1716. (2)

J'AI bien dormi cette nuit, & me voilà en état de recevoir de nouvelles peines.....

---

(1) On remarquera que Madame de Maintenon ayant passé une grande partie de sa vie avec des Ecclésiastiques, devoit avoir l'art de les apprécier, & le talent de les peindre mieux qu'une autre. On ne contestera point la vérité des portraits, en reconnoissant la main qui les a tracés.

(2) Madame de Glapion des Routis née en 1674 morte en 172.... Elle étoit grande & bien faite, fort blanche & fort pâle ; les yeux bleus, pleins de feu & d'esprit ; le visage long, la bouche agréable, le nez un peu gros, les levres fort minces.... Dès l'enfance elle eut l'amitié de Madame de Maintenon, elle joua dans Ester le rôle de Mardochée à ravir. Ce fut Racine qui cultiva son talent pour la déclamation. *J'ai trouvé*, écrivoit-il à Madame de Maintenon, *un Mardochée dont la voix va droit au cœur.*

M. Beſſe, Médecin, forme un étrange projet; il veut renouveller mon ſang, & par une longue ſuite d'alimens doux & légers me faire une nouvelle créature; il ne lui ſera pas du moins difficile de me remettre à l'état d'enfance. Ce que je vois de réel dans tout celá, c'eſt que nous ſommes ſéparées, & que nous n'avons pas même la triſte conſolation de ſouffrir enſemble. On m'a voulu tromper ſur votre état, mais j'ai trop long tems vécu pour ne pas prendre le pire pour le certain. Je vous offre donc à Dieu de bonnes graces; (1) cependant Saint Cyr qui vous perdroit me tient bien au cœur. Si Dieu alloit accepter mon offrande! J'ai été ſi mal depuis que vous n'êtes pas bien, qu'il me ſemble que ma vie dépend de la vôtre.

La voyant ſur la ſcène avec Madame de Caylus, dont le viſage étoit fort beau.... *Ah!* s'écria-t-il, *quelle Actrice, ſi je pouvois mettre cette tête ſur ces épaules!* Elle a rempli en divers tems toutes les Charges de la maiſon. *Je l'aime*, diſoit la Reine de Pologne, *il n'y a qu'elle qui ſache aimer.* Sa mort cauſa à Saint Cyr autant de déſolation que celle de Madame de Maintenon même. *La gloire d'Iſraël eſt tombée*; répétoit-on douloureuſement, d'après une des Dames à qui cette expreſſion étoit échappée.

(1) S'il étoit permis d'allier le plaiſant au ſérieux, je rapporterois ici le mot d'un homme qu'un Confeſſeur exhortoit à la mort. Le Religieux ſe livrant à toute la chaleur de ſon zele, s'écrioit: Grand Dieu! je vous offre l'ame de votre ſerviteur, venez la prendre..... *Avec celle de cet homme de bien*, dit le mourant..... doucement, reprit le Confeſſeur, ne vous mêlez pas de mes affaires.

J'AI beau dire que j'ai beaucoup d'appétit & point de mal.

Fagon en des maux plus pressans
M'abandonnoit à ma sagesse :
Et pour un rien Saint Cyr, de concert avec Besse,
Me réfuse des alimens.
Et voilà ce que c'est d'avoir quatre-vingt ans.

Ordonnez donc, ma chere fille, (Madame de Glapion, alors malade dangereusement) qu'on m'envoie ce que je demande. Voulez-vous que la postérité dise :

Cette femme qui dans son tems
Fit un si brillant personnage,
Eut à Saint Cyr beaucoup d'enfans
Et mourut faute d'un potage.

Réponse de Mad. de Glapion.

Que Besse en veuille à Glapion,
Malgré la Faculté, vous serez obéie ;
Vous, mourir d'inanition !
Eh ! de tous vos enfans la grande passion
Seroit de vous donner leur vie.

A Mad. de Villette, sa cousine.

SI vous aviez été de même Religion que M. de Villette, (il étoit Huguenot) je vous aurois priée de m'envoyer votre fille.... mais j'ai craint qu'on ne vous soupçonnât d'avoir

été bien aise de me la donner, & d'être d'intelligence avec moi, sur la Religion; j'ai mieux aimé m'exposer à tout ce qu'un *enlevement a d'odieux*, que de vous commettre. Voilà, ma chere cousine, ce qui m'a obligée de vous tromper, & pourvu que M. de Villette ne soit pas mécontent (1) de vous, je me démêlerai bien du reste. J'espere qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de Mademoiselle de Murcai, & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de dire sa volonté.... Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines, (les enfans de M. de Villette à qui Madame de Maintenon vouloit absolument faire changer de Religion) par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié.

---

(1) Mécontent!... hé comment étoit-il possible qu'il ne le fût pas d'un *enlevement odieux*! L'Historien de Madame de Maintenon n'a pas osé tenter de la justifier sur cette pieuse manie d'enlever des enfans, pour les convertir presque malgré eux. Elle reprochoit à son frere d'employer la force à la conversion des Huguenots, & elle employe toutes les subtilités de l'adresse. Je ne vois dans ses deux procédés que la différence des sexes. On souffre de voir à Madame de Maintenon qu'on estime & qu'on voudroit aimer, on souffre de lui voir les maximes & la conduite d'une femme intolérante. Il faut convenir cependant, que malgré ses principes, elle n'a pas fait tout le mal que sa place lui permettoit de faire. La bonté de son cœur l'a rendue inconséquente.

A M. de Villette.

JE viens de recevoir deux de vos lettres ; & je vois avec douleur que la moins douce eſt la derniere ; je ne m'en plains point ; avec tout autre que vous j'eſſuierois plus d'aigreurs... Je connois votre tendreſſe & je connois votre raiſon ; l'une vous intéreſſe pour vos enfans, l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juſte pour douter du motif qui m'a fait agir. *La gloire de Dieu* eſt ſans doute le premier. (1) C'eſt mon amitié pour vous qui m'a fait deſirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous, dans ce que vous avez de plus cher. Mais, je me ſuis ſervi de votre abſence : & n'étoit-ce pas le ſeul tems où je pouvois réuſſir ? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai affligé Madame votre femme, pour qu'elle ne fût jamais ſoupçonnée par vous, comme elle l'auroit été ſi je m'étois ſervi de tout autre moyen pour lui demander ma niece. Voilà, mon cher couſin, mes intentions, elles ſont pures & droites. Le moyen eſt violent, mais le motif eſt plein de bonté. (2) Vous ne ſau-

(1) Ce motif étoit pur dans le cœur de Madame de Maintenon. Il ne l'a pas toujours été dans celui de ceux qui dans la ſuite ſe ſont le plus vanté de l'avoir.

(2) Lorſque l'exécuteur de l'infortuné Dom Carlos, Infant d'Eſpagne, voyoit ce jeune Prince crier & vouloir

riez désapprouver cet acte d'autorité non plus que je ne désapprouve votre affliction.... Réconciliez-vous avec Madame de Foulmort, (qui s'étoit chargée d'arracher la petite de Murcai de la maison paternelle) pardonnez-lui pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de vos enfans, une chose qu'il étoit difficile qu'elle refusât à la Religion qu'elle venoit d'embrasser, à notre amitié, & si vous voulez, à mon crédit.... Je ne vous réponds point sur ce que vous me redemandez votre fille. Jugez vous-même si *je dois* vous la rendre après avoir fait une *violence* pour vous l'ôter; (1) donnez-moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi, il n'y aura pas un Huguenot dans vingt ans.... Je ne vous ai point rendu de mauvais service auprès du Roi; & plût à Dieu que vous n'eussiez pas pour le servir une exclusion insurmontable. (C'est-à-dire sa Religion.)

---

se débattre, dit Brantome.... *Paix, Monseigneur*, lui disoit-il, *tout ce qu'on en fait n'est que pour le bien de votre ame*. En d'autres termes il eût dit: *le moyen est violent, mais le motif est plein de bonté. Silicet in parvis exemplis grandibus uti.* Avec ce principe, on peut justifier toutes les horreurs du fanatisme, que la Religion a toujours abhorré.

(1) Madame de Maintenon a voulu dire., jugez si *je suis disposée à vous la rendre*; car si on ne *devoit pas rendre* ce qu'on a enlevé, sous prétexte qu'on a employé la violence pour s'en rendre maître, tous les voleurs seroient justifiés.

Au même, en 1683.

CE regne-ci n'eſt pas le regne des Huguenots; tout ce que vous montrez d'eſprit, de bravoure, de prudence, augmente mon chagrin de vous voir, & capable de tout, & exclu de tout. Le bien que je fais à vos enfans ne me conſole pas de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes, ſans eſpérance de jouir jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au votre qui eſt à peu près de même date que le mien, & dont il me ſeroit ſi doux de jouir! Songez à cette grande affaire. Humiliez-vous devant Dieu; demandez-lui d'être éclairé. Pouvez-vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur, & être inacceſſibe aux doutes ſur ce que vous appellez *vérité*. Convertiſſez-vous comme tant d'autres; convertiſſez-vous avec Dieu ſeul, (1) convertiſſez-vous ſur mer où vous ne ſerez ſoupçonné ni de foibleſſe, ni de complaiſance; convertiſſez-vous comme il vous plaira, mais enfin convertiſſez-vous. Je ne puis me conſoler de votre état, & ma triſteſſe m'apprend combien je vous aime.

---

(1) *Avec Dieu ſeul!*... Quoi, devenir hypocrite pour être Catholique? Eſt-ce à un honnête homme qu'on oſe donner ce conſeil? Eſt-ce Madame de Maintenon qui le donne? Laquelle de ces deux choſes eſt-elle la plus étonnante? Le lecteur en décidera.

Au même, en 1683.

J'AI reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre passion pour le Roi? Il ne vous est pas aussi aisé de lui plaire que de le bien servir. Il connoît votre zele; je connois tout votre mérite; plût à Dieu qu'il n'y eût pas en vous un côté de désavantageux qui empêche qu'on ne fasse valoir l'autre. Dieu qui vous a donné tant de bonnes qualités, vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre. (1).... Adieu, mon cher cousin, je suis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux; le plus grand obstacle vient par vous.... Il est bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre respect pour le Roi, (2) ni votre amitié pour moi, ni les raisonnemens de tant d'habiles Théolo-

---

(1) *Inutiles!*... Hélas! dans ce tems de vertige, le vertueux Militaire, qui, après s'être exposé à perdre la vie pour la gloire de son Roi, revenoit du combat couvert de sang & de laurier, étoit négligé de la Cour, si son nom ne se trouvoit point sur la liste des nouveaux convertis que *Pelisson* présentoit au Roi. Les Confesseurs étoient les juges des récompenses que méritoient les Héros de la Patrie.

(2) A-t-on jamais changé de Religion *par respect* pour quelqu'un? Quel étrange langage! Madame de Maintenon écoutoit plus la voix de son zele que les conseils de sa raison.

giens, ni les conseils de votre ambition ne vous ébranlent point ? Doutez du moins, examinez, instruisez-vous, croyez.

Au même, en 1684.

JE viens de recevoir votre lettre; j'ai ouvert celle que vous écrivez à votre fille (celle qu'on avoit enlevée pour essayer de la convertir) je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas; c'est une paresse inouïe & que rien ne peut animer; elle vous aime & ne peut vous écrire, elle a le toucher admirable pour le clavecin, & ne peut jouer; elle a très-bonne grace pour la danse & ne peut se remuer; elle a la prononciation excellente pour l'Espagnol, & elle ne le parle jamais; c'est un prodige que son esprit, sa vivacité, son insensibilité & son indolence. Vos enfans ne vous ressemblent point; ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire; du reste ils sont comme vous, sans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi, je l'accable de présens, de plaisirs, de réprimandes & de caresses; j'essaie de tout, elle n'écrit pas plus à sa mere qu'à vous; cela me fait trembler pour son cœur; qu'attendre si elle ne vous aime pas? Son frere aîné a le cœur fait comme le vôtre, il iroit loin s'il avoit autant d'esprit que de courage..... J'ai remis votre lettre au Roi, il vous estime autant qu'il peut estimer un hérétique; vous pourriez bien le servir si

vous le vouliez. Vous manquez à Dieu, au Roi, à moi, à vous, à vos enfans par votre malheureuse fermeté. (1)

A Mad. de Villette, en 1684.

JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de Villette a fait; j'en reçus la premiere nouvelle par le Roi qui me fit l'honneur de me dire : *votre cousin s'est fort signalé.* Je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac essuyant le feu de quatre mille coups de canon, & criant au Major, qui nous l'a dit : *voilà les*

(1) Quand M. de Villette, à force de prieres, de menaces & d'importunités, eut enfin abjuré le protestantisme, *vous êtes converti*, lui écrivoit Madame de Maintenon, *ne vous mêlez plus de convertir les autres.* Pourquoi cela? Si les motifs du zele de Madame de Maintenon étoient raisonnables & purs, pourquoi son cousin, devenu Catholique, ne les auroit-il pas eu? & s'il ne l'étoient pas, pourquoi les avoit-elle? Le Roi ayant fait l'honneur à M. de Villette de lui parler avec bonté, sur sa conversion. Mon pere, dit Madame de Caylus, répondit avec trop de sécheresse que c'*étoit la seule occasion de sa vie où il n'avoit point eu pour objet de plaire à Sa Majesté.* Souvenir de Caylus, pag. 20. C'étoit aussi la seule où le Courtisan, même le plus dévoué, n'auroit pas dû l'avoir. Encore une fois, on ne change point de religion pour plaire à personne : ce seroit

Trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfere & le Dieu que l'on quitte.

Alzire.

coquins qui fuient. Je ne doute point que ce récit ne vous coûte quelques larmes. (1)

MADAME de Gouthere est ici (à Versailles) errante dans tous les chemins, perchée sur tous les degrés, rempante au long de toutes les murailles. J'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la passion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi, mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim.... Je ne veux pas abandonner à cette extrêmité *ma pauvre Chrétienne*, c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même.... Rendez-moi toujours de bons offices auprès de M. d'Argenson qui est fort bien avec moi malgré ce que vous savez (2)

---

(1) L'aîné des enfans de M. de Villette s'étoit trouvé à neuf ans au combat de Messine, où le fameux *Ruyter* fut tué. Cet enfant fut blessé & fait Enseigne de Vaisseau. Au plus fort de l'action, il avoit l'esprit si présent, que voyant couler son sang, il dit . . . *Si ma Bonne voyoit cela, que diroit-elle!* La singularité du fait & le courage que cet enfant avoit témoigné, le firent faire nommer Enseigne après le combat. *Souv. de Mad. de Caylus, page* 15.

(2) Les Dévots accusoient M. d'Argenson de corrompre par son exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par sa charge, & d'avoir bâti une maison au Faubourg Saint-Antoine, pour être plus à portée de la Supérieure de la Madeleine de Trainel dont il étoit amoureux. Cette accusation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'estime de Madame de Maintenon. On voit que les Dévots n'entendoient pas mieux alors leurs intérêts qu'à présent, en

VOUS avez raiſon d'envier l'agonie des Carmelites, mais pour mourir comme elles il faut vivre de même. Feu M. de la Feuillade leur écrivit en mourant qu'il voudroit bien avoir été Carmelite. (1)

JE ne puis mieux, ce me ſemble, vous porter à embraſſer généreuſement pour le reſte de vos jours la pratique d'une vie vraiment chrétienne, qu'en vous propoſant l'exemple de M. le Dauphin, (fils de Louis XIV) c'eſt un Prince à peu près de votre âge. Depuis ſa premiere Communion, nous avons vu peu à peu diſparoître tous les défauts qui dans ſon en-

---

accuſant d'une intrigue amoureuſe une Supérieure de Communauté.

(1) George d'Aubuſſon, ſeconds fils de François d'Aubuſſon, Comte de la Feuillade, fut nommé à l'Archevêché d'Embrun. Ce fut lui qui fit réſoudre le Roi d'Eſpagne (Philippe IV) à envoyer en France le Comte de Fuentes, (& non pas le Marquis, comme le dit M. Lavocat dans ſon *Dictionnaire Hiſtorique*) pour réparer publiquement l'offenſe commiſe le 10 Octobre 1661 envers le Comte d'*Eſtrades*, Ambaſſadeur de France en Angleterre, par le Baron de Vatteville, (& non pas Batteville, comme le dit encore M. Lavocat), Ambaſſadeur d'Eſpagne en cette Cour. Ce qu'il exécuta au Louvre le 14 Mai 1662. On peut voir dans le *Siecle de Louis XIV*, tome 1, page 100, le détail intéreſſant de l'outrage & de la réparation.

ſance nous donnoient de grandes inquiétudes pour l'avenir. Ses progrès dans la vertu étoient ſenſibles d'une année à l'autre; d'abord raillé de toute la Cour il eſt enfin devenu l'admiration des plus libertins. Après dîné il s'enferme ſeul dans ſon cabinet & y paſſe une ou deux heures; il continue à ſe faire violence pour détruire entierement ſes défauts; ſa piété l'a tellement métamorphoſé, que d'emporté qu'il étoit, il eſt devenu doux, modéré, complaiſant; on diroit que c'eſt-là ſon caractere, & que la vertu lui eſt devenue naturelle. Quand il commença à s'occuper uniquement de ſes devoirs, il commença par renoncer au jeu qu'il aimoit paſſionnément; je lui demandai confidemment pourquoi il s'étoit interdit ce plaiſir, le plus innocent de tous les plaiſirs de la Cour? Il me répondit qu'il avoit reconnu que le deſir du gain lui faiſoit aimer le jeu, qu'à la vérité il ne ſe ſoucioit pas beaucoup de perdre, mais qu'il ſentoit une grande joie de gagner; que ſa paſſion naiſſoit donc d'un fond d'avarice & qu'il étoit impoſſible que ce qui étoit vicieux dans ſon principe, fût innocent dans ſon effet. Madame ſa femme (1) qui connoît combien ſa

(1) Madame la Dauphine étoit auſſi paſſionée pour le jeu. Un jour, dit M. de la Beaumelle, un jour que la Princeſſe étoit fort inquiete & fort triſte, elle avoua à Madame de Maintenon qu'elle devoit une groſſe ſomme qu'on lui redemandoit avec inſtance. On ne pouvoit pas en parler au Roi; car outre que Madame la Dauphine avoit donné un état infidele de ſes dettes, l'argent étoit ſi rare, le Roi en étoit ſi œconome, qu'il n'entreroit

piété est simple, malgré l'étendue de son esprit, abuse quelquefois de cette délicatesse de conscience; il suffit qu'elle lui dise, même en riant, *si vous faites telle chose vous serez cause d'un mal, car je me mettrai en colere.* Il est vrai que l'ombre de tromperie lui fait horreur. M'ayant un jour fait une réponse peu sincere, le lendemain il vint me dire: *Madame, j'eus hier la foiblesse de vous en imposer, je n'ai pu dormir de toute la nuit, ayant ce détour à me reprocher; je viens vous dire ma faute & la vérité.* Quelques-uns le croient avare; mais les aumônes secrettes & abondantes qu'il fait le justifient assez. Quelques autres croient que son gouvernement sera austere, cependant il aime la joie & le plaisir; il s'y livre même quelquefois pour condescendre au goût de Madame la Dauphine. Bien loin que sa vertu le rende insensible aux amusemens de la vie, elle les lui rend plus agréables; au lieu que ceux qui en font leur unique occupation n'en trouvent aucun qui les satisfassent. Ils vont de la promenade à la chasse, de la chasse à la Comédie, de la Comédie au jeu; je voudrois que vous les en vissiez revenir. Leur

---

point dans ce nouveau besoin, sans accompagner son bienfait de quelques réprimandes. Madame de Maintenon, touchée de la situation de la Princesse, emprunte quinze cens pistoles sur sa terre, & prend le reste sur ses épargnes. Le lendemain Madame la Dauphine trouve dans son cabinet 25000 liv. avec ce billet. « Voilà, Madame, de quoi acquitter vos dettes & soulager votre » ame. L'unique reconnoissance que je vous demande, » c'est de ne pas m'en remercier. »

ennui eſt le meilleur Sermon. Vous les verriez avec un viſage triſte & un ton chagrin ſe plaindre que rien n'a réuſſi : la Comédie a été mal jouée, l'Opéra déteſtable ; on mouroit de chaud à la promenade. Les chiens ont mal chaſſé. Parmi tous ces voluptueux ennuyés, le jeune Prince eſt le ſeul gai & content, parce qu'il a employé ſa journée à remplir les devoirs qu'il connoît, & à s'inſtruire de ceux qu'il ne connoît pas. (1)

A Mad. la Comteſſe de S. Gerant, en 1681.

LE Roi eſt plein de bons ſentimens. Il lit quelquefois l'Ecriture-Sainte & il trouve que c'eſt le plus beau de tous les livres. Il avoue ſes foibleſſes, il avoue ſes fautes ; il faut attendre que la grace agiſſe. Il penſe ſérieuſement à la converſion des Hérétiques, & dans peu il n'y aura plus qu'une Réligion dans le Royaume. C'eſt le ſentiment de M. de Louvois, & je le crois là-deſſus plus volontiers que M. Colbert qui ne penſe qu'à ſes finances & preſque jamais à la Religion. La petite fille a beaucoup pleuré, (Mademoiſelle de Murcai enlevée à ſes parens pour la convertir) c'eſt une choſe

(1) Cette lettre ne ſe trouve point dans le recueil de celles de Madame de Maintenon. Les raiſons qui ont engagé M. de la Beaumelle à la rapporter en note, nous ont engagé à la placer ici.

inconcevable que les chimeres que ces gens-là (les Huguenots) mettent dans l'esprit des enfans; mais elle a trouvé la Messe du Roi si belle, qu'elle m'a promis de se faire Catholique, pourvu que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la Messe du Roi. Cette naïveté m'a fort réjoui; (1) mais je gémis de ce que les autres conversions ne sont pas si faciles. M. de Villette a résisté à cette éloquence de M. Bossuet à laquelle personne ne résiste. (2)

ON est ici dans la plus grande joie; le Roi a fait un fort beau présent à Madame la Dauphine; il a eu un moment entre ses bras le petit Prince; (le Duc de Bourgogne, né le 6 Août 1682, pere de Louis XV) il a félicité Monseigneur comme un ami, il en a donné les premieres nouvelles à la Reine. Enfin tout le monde dit qu'il est adorable. Mad. de Montespan seche de notre joie, elle meurt de jalousie; tout lui déplaît, tout l'importune, elle

(1) *Cette naïveté* auroit dû persuader Madame de Maintenon que *la petite fille* étant plus disposée à se laisser séduire par *la Musique du Roi*, qu'à se rendre aux raisonnemens de Bossuet, dont la force & la profondeur étoient au-dessus de son âge; elle étoit par conséquent incapable alors de se déterminer dans le choix d'une Religion; ce qui n'est pas l'ouvrage *d'une petite fille*.

(2) M. de Villette, s'étant embarqué, fit sur mer des réflexions qu'il n'avoit pas encore faites à Paris. L'Evangile de l'wraie & du bon grain lui parut une démonstration claire du schisme, il se convertit.

prétend que les couches des autres lui sont aussi funestes que les siennes ; elle en veut sur-tout au Pere de la Chaise qui ne fait que son devoir, mais qui le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une sincere amitié. Les uns disent que je veux me mettre à sa place, & ne connoissent ni mon éloignement pour ces sortes de commerce, ni l'éloignement que je voudrois en inspirer au Roi. La plupart s'imaginent que je conspire avec elle ; quelques autres croient que je veux la ramener à Dieu. Je le souhairerois bien, mais je ne l'espere pas. Il y a un cœur mieux fait sur lequel j'aurois de plus grandes espérances. Adieu, Madame, ne dites rien de tout ceci, on en devine assez, & on en dit toujours trop. (1)

LA Famille Royale vit dans une union tout-à-fait édifiante ; le Roi s'entretient des heures entieres avec la Reine : le don qu'elle m'a fait de son portrait est tout ce qu'il y a de plus agréable pour moi depuis que je suis à la Cour ; c'est dans mon esprit une distinction infinie.

(1) Madame de Maintenon commençoit alors à former le pieux projet de convertir le Roi. Employa-t-elle l'amour pour faire triompher la dévotion : se servit-elle de la dévotion pour satisfaire l'amour. Ce problème, qui tourmentoit alors la malignité des Courtisans, cesse d'en être un de nos jours. L'Histoire de cette Dame illustre ; ses Lettres Originales ont fait oublier les misérables Romans que l'envie, la haine & la faim oserent publier contr'elle.

Madame de Montefpan n'a jamais rien eu de femblable. Je paffera encore quinze jours ici, (à Maintenon) cette folitude me délaffe des fatigues de la Cour ; je n'y vois perfonne & je jouis feule de mon petit empire. On me déchire de tous côtés ? vous ne m'apprenez rien de nouveau ; le tems éclaircira toutes chofes ; je vous prie de ne point me défendre, cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. Madame de Miramion a un zele indifcret ; on fert mieux fes amis de fang froid. Je mene une vie tiffue d'infirmités & de chagrins ; on me croit dans la plus belle place du monde, & je n'ai pas plus de plaifir que de m'en éloigner & de vivre dans la folitude ; j'envie bien le fort de mon Fermier. Dites à d'Aubignée (fon frere) qu'il ne fe laiffe pas aller à fon indolence ; avec trois cens mille livres de rente, il ne feroit pas plus heureux, fon malheur eft dans fon fang.

LE Roi fe porte bien.... La mort de M. Colbert l'a affligé, (1) & bien de gens fe font

(1) Mort à Paris le 6 Septembre 1683, à foixante-quatre ans. Ce grand homme mourut prefque fubitement confumé par les chagrins que lui donnoit Louvois, en le forçant à ruiner par des vexations le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce. Seul Martyr qu'ait eu le bien public, feul Miniftre des Finances qui foit mort dans fon emploi. Sa femme, lui parlant d'affaires jufqu'au dernier moment, il dit : *On ne me laiffera donc pas le tems de mourir !* Le Roi lui écrivit une lettre, telle que mé-

réjouis de son affliction. C'est un sot discours que les desseins pernicieux qu'il avoit, & le Roi lui a pardonné de très-bon cœur d'avoir voulu mourir sans lire sa lettre pour mieux penser à Dieu. M. de Seignelay a voulu envahir tous ses emplois & n'en a obtenu aucun. Il a de l'esprit, mais peu de conduite; ses plaisirs passent toujours devant ses devoirs; il a si fort exagéré les services & les qualités de son pere, qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'est ni digne ni capable de le remplacer. (1)

MONSIEUR le Tellier est à l'extrêmité, depuis qu'il avoit scellé l'Edit (la révocation

---

ritoient ses longs services. Le Mourant, insensible à tout ce qui pouvoit flatter la vanité, la prit, la mit sous son chevet & ne l'ouvrit pas.

(1) On verra peut-être avec plaisir le portrait de M. de Seignelai peint par M. de Voltaire, à côté de celui qu'on vient de voir par Madame de Maintenon. Le voici copié dans *le Siecle de Louis XIV*, tom. 1, pag. 200.

« Seignelai, nouveau Secrétaire de la Marine, & à qui » le fameux Colbert, son pere, avoit déja fait exercer » cet emploi avant sa mort, étoit lui-même sur la flotte » (celle destinée au bombardement de Gênes la superbe). » Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'es» prit, d'activité, vouloit être à la fois guerrier & Mi» nistre. Avide de toute espece de gloire, ardent à tout » ce qu'il entreprenoit, & mêlant les plaisirs aux affai» res, sans qu'elles en souffrissent. »

C'est au Lecteur maintenant à tenir la balance. Le suffrage de M. de Voltaire est d'un grand poids doit-il l'emporter sur celui de Madame de Maintenon?

de l'Edit de Nantes) il se portoit mieux ; la fievre l'a repris avec beaucoup de violence ; on n'en espere plus rien. Le Roi est fort content d'avoir mis la derniere main à l'ouvrage de la réunion des Hérétiques à l'Eglise. Le Pere la Chaise a promis qu'il n'en coûteroit pas une goutte de sang, & M. de Louvois dit la même chose. (1) Je suis bien aise que ceux

---

(1) Et cependant ce Louvois, qui dans le Conseil du Roi vouloit qu'on n'employât que la douceur, écrivoit au Duc de Noailles, en Languedoc, que Sa Majesté entendoit qu'*on fasse essuyer les dernieres rigueurs à ceux qui ne voudroient pas se faire de sa Religion.* Des Prêtres, des Dragons; les uns le crucifix, les autres le sabre à la main, se répandirent dans les Provinces, & bientôt le sang ruissela sur les échaffauds. Voyez l'effroyable tableau que fait M. de la Beaumelle de la scene de carnage qu'occasionna le fameux Edit qui, selon le Pere de la Chaise, ne devoit pas *coûter une goutte de sang.*

« Cependant les Provinces étoient pleines de désolâ-
» tion ; les enfans arrachés du sein de leurs meres ; les
» Livres Sacrés brûlés par la main du Bourreau ; des
» Gentilshommes mis au nombre des Forçats ; des fem-
» mes ignominieusement rasées pour avoir chanté les
» Hymnes de David en François ; des Pasteurs condam-
» nés à expirer sur la roue pour n'avoir pas abandonné
» leur troupeau aux loups dévorans ; les vieillards traî-
» nés à l'Autel par un Soldat qui, en blasphémant, leur
» ordonnoit de recevoir son Dieu ; les relaps jettés dans
» les plus affreux cachots ; les convertis environnés d'es-
» pions qui comptoient leurs soupirs ; les peres jugés sur
» les délations de leurs enfans, les mourans persécutés
» jusque dans les derniers momens de la vie, cherchant
» la lumiere, ne trouvant qu'un Prêtre odieux, & ren-
» dant à la fois l'ame & l'Hostie ; les cadavres des opi-
» niâtres exhumés, foulés aux pieds, jettés à la voierie;

de

de Paris aient entendu raiſon ; Claude étoit un furieux qui les confirmoit dans leurs erreurs. Depuis qu'ils ne l'ont plus, ils ſont plus dociles. Je crois bien que toutes ces converſions ne ſont pas également ſinceres; mais Dieu ſe ſert de toutes ſortes de voies pour ramener les Hérétiques. Leurs enfans ſeront du moins Catholiques ; ſi les peres ſont hypocrites, leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité ; ils en ont les ſignes de commun avec les fideles.

PARIS doit être bien content de ſon maître ; le Roi n'a jamais été de ſi belle humeur que depuis qu'il a été témoin de l'amour de ſa Capitale.... Le P. de la Chaiſe eſt mieux que jamais dans l'eſprit du Roi ; il agira déſormais ſans M. l'Archevêque de Paris, & Madame de Leſdiguieres ne verra plus le Clergé de France à ſes genoux ; c'étoit un grand ſcandale ; il fera ſon rapport, & le Roi nommera. Vous croyez bien que cette grande faveur va mettre tout le monde aux pieds de la ſociété ; je lui ai fait déja

» un peuple entier fatigué d'une oppreſſion lente, jaloux » du ſort de ſes peres qui du moins avoient été maſſacrés » dans une même nuit; & pour comble d'horreur, des » vierges violées dans les bras de leurs meres ; d'autres » livrés à des Tyrans qui portoient des flambeaux.... Ma » plume ſe refuſe à ces énormités ; mais qu'on imagine » tout ce que peut inventer de plus cruel un Moine écu- » mant de luxure, de zele & de rage. » *Mém. de Madame de Maintenon, tom. 2, pag. 189.*

ma cour pour M. . . . & l'ai faite de belle grace. On peut bien dissimuler un peu pour rendre service à ses amis.

LES ouvrages de Maintenon sont fort avancés ; la présence du Roi n'y gâte rien. C'est un beau spectacle que de voir une armée entiere travailler à l'embellissement d'une Terre. Les deux montagnes se joindront par quarante-sept arcades solidement bâties ; c'est, de l'aveu de tout le monde, un ouvrage digne des Romains & du Roi ; tout cela me ramene souvent à cette réflexion : les hommes sont bien fous de se donner tant de soins pour embellir une demeure où ils n'ont que deux jours à loger.

TOUS vos nouvellistes grossissent à plaisir les objets. Ce n'est que par occasion & en attendant que j'occupe l'appartement de la Reine ; aussi n'y ai-je mis que des meubles très-modestes ; Le Roi y entra hier, & ayant vu mon grand Crucifix d'Italie, me dit : *Voilà un ornement bien sérieux, je vous conseille de le faire ôter.* Je lui demandai s'il craignoit de voir celui qui est toute son espérance. (1) Le Roi me dit,

(1) Ce tableau étoit bien différent de celui dont Madame de Montespan, dans le temps de sa gloire & de ses foiblesses, avoit orné un cabinet qui ne s'ouvroit qu'aux

en souriant, que je prêchois à merveille, & le Crucifix est resté. M. de Louvois paroît désolé de ce que son crédit commence à tomber; il m'envie ma faveur, il m'attribue les dégoûts du Roi; enfin il veut se rendre nécessaire par quelque guerre nouvelle. (1)

QUAND j'avois de la voix, j'aurois fort bien chanté cette chanson. (2) Elle ne me dit rien de nouveau; ne sais-je pas que je suis vieille? Si je pouvois l'oublier, le changement de mon humeur me le diroit assez. Cherchez l'Auteur, je vous en prie; si le Roi le connoissoit il me vengeroit, & si je le connois je me vengerai autrement que lui.

LE Roi d'Angleterre arriva avant-hier à Saint-Germain avec le Duc de Berwick. Ce fut une chose bien touchante que sa premiere conver-

élus. On y voyoit le Roi à la tête de son armée, tournant le visage, & regardant d'un œil attentif & d'un air riant un lointain où étoit une femme avec tous les traits de Madame de Montespan & toute la nudité des graces, nonchalamment couchée sur un lit de fleurs, soupirant ces tendres paroles: *Quand Mars me rendra-t-il l'Amour?*

(1) Quel homme, Bon Dieu! que celui qui prend froidement le parti de faire massacrer plusieurs milliers de ses semblables, pour satisfaire son ambition!

(2) Des Couplets satyriques.

sation (1) avec la Reine. Ce Prince la consoloit, & faisoit les plus tendres caresses au Prince de Galles; on ne peut pas avoir plus de fermeté; cette insensibilité à la perte de tant de grandeurs, est l'ouvrage de la grace, il est beau de voir un Roi confesseur. La Cour de Saint-Germain ne le cédera qu'à la Cour de Versailles en magnificence. Le Roi ne quittera les armes qu'après avoir chassé d'Angleterre le Prince d'Orange; on dit que c'est un second Cromwel. J'ai toujours dans l'idée que si M. Colbert avoit vécu, tout cela ne seroit point arrivé; on n'a point empêché la descente des Hollandois; on en étoit averti depuis long-tems, mais on ne pouvoit ou on ne vouloit pas la croire.

---

(1) Le Roi, dit la Marquise de Sévigné dans ses Lettres, alla au devant de la Reine d'Angleterre, avec toute sa maison & cent carrosses à six chevaux..... Il la salua, lui parla quelque tems, & la mit à sa droite dans son carrosse, & la mena à Saint-Germain où elle se trouva toute servie comme la Reine, de toutes sortes de hardes, parmi lesquelles étoit une très-riche cassette avec six mille louis d'or. Le lendemain il fut question de l'arrivée du Roi d'Angleterre, à Saint-Germain, où le Roi l'attendoit. *Voici votre maison*, lui dit-il, *quand j'y viendrai, vous m'en ferez les honneurs, & je vous les ferai quand vous viendrez à Versailles.* Le lendemain il lui envoya dix mille louis d'or.

Louis XIV faisant un jour beaucoup de caresses au petit Prince de Galles, la Reine d'Angleterre lui dit: *Je bénissois le sort de mon fils qui ne sent point ses malheurs, mais à présent je le plains de ne pas sentir vos bontés.*

MONSIEUR de Noailles m'a promis une campagne brillante ; il m'écrit qu'il vaincra les ennemis du Roi & les siens. Comme il m'a tenu parole jusqu'ici, je compte fort sur ces deux victoires. M. de Luxembourg ne sait pas fuir, (1) il gagne des batailles par habitude, & prend des villes en badinant.... Ce n'est pas moi qui empêche le Roi d'aller en Flandre, je l'y suivrai avec plaisir. Une réflexion de Madame du Lude, où je ne suis pas entrée, a rompu ce projet, & je vous avoue que je n'en suis pas fâchée, qu'elle gloire acquerroit-il à battre le Prince d'Orange si accoutumé à être battu ?

J'AI eu pendant deux mois une copie de *l'explication du Cantique des Cantiques.* (2) Il y a

(1) Le Maréchal de Luxembourg remporta, sur le Prince d'Orange, les batailles de Fleurus, de Luze, de Steinckerque, de Nerwinde. Ce Prince, fulminant contre l'ascendant que le Maréchal avoit sur lui, s'avisa de dire un jour : *Est-il donc impossible de battre ce bossu-là.?* ... M. de Luxembourg en ayant été informé répondit : *Bossu ? Eh, comment sait-il cela ? m'a-t-il jamais vu par derriere ?*

(2) Livre mystique de Madame Guyon, qui dans le tems fit beaucoup d'honneur, de plaisir & de peine à son Auteur. M. de Voltaire a aussi donné une traduction du *Cantique des Cantiques*, avec des *explications.* On se doute bien que cette traduction ne ressemble en rien à celle de Madame Guyon.

des endroits obſcurs, il y en a d'édifians, il y en a que je n'approuve en aucune maniere. L'Abbé de Fénelon m'avoit dit que *le Moyen Cour* (autre ouvrage de Madame Guyon) contenoit les Myſteres les plus ſublimes ; j'en lus un morceau au Roi, qui me dit que c'étoient des rêveries. il n'eſt pas encore aſſez avancé dans la piété pour goûter cette perfection.

TOUT le monde eſt malade ; le Roi a la fievre tierce, le Pere de la Chaiſe un gros rhume, le Duc de Bourgogne la migraine, Madame de Lude & moi des vapeurs, enfin le Château eſt un hôpital.... Je ne ſuis point ſurpriſe des différens jugemens qu'on porte de l'*inſtruction* de M. de Paris ; (1) ce premier pas étoit difficile, & toute les perſonnes intéreſſées conviennent qu'il s'en eſt démêlé en homme très-prudent ; certainement le Roi en ſera ſa-

(1) Louis-Antoine de Noailles, s'étoit élevé aux dignités par ſon propre mérite, & ſans la protection des Jéſuites de qui elles dépendoient alors. Après lui avoir donné l'Archevêché de Paris, le Roi ſe retourna vers les Courtiſans, & leur dit : *Si j'avois connu un homme plus digne de cette place, l'Evêque de Châlons ne l'auroit pas eu.* Lors de la querelle excitée par le fameux Livre des Maximes, on crut quelque tems que M. de Noailles approuvoit la doctrine de M. de Fenelon : voici les mots de la célebre *Inſtruction*, qui parut autoriſer cette méprise. *Ne blâmons point les excès*, diſoit M. de Noailles, *où l'amour porte les ames. La meſure de l'amour de Dieu, c'eſt de l'aimer ſans meſure.*

tisfait. Les Jésuites ne lui pardonneront pas de s'être élevé au siege de Paris sans leur participation. S'ils le fâchent on priera le Pape de le faire Cardinal.... Le Roi s'est consulté, il a consulté les gens de bien, il a consulté Dieu, & rien n'est plus vrai que s'il eût connu en France un plus honnête homme il l'auroit donné à sa Capitale.

On se trompe, & vous pouvez le dire hardiment. Le goût des plaisirs est éteint chez le Roi; l'âge & la dévotion lui ont fait faire de sérieuses réflexions sur la vanité & le néant de ce qu'il aimoit autrefois.... Il n'assiste aux spectacles & aux fêtes qu'avec répugnance, il se plaint avec moi de la contrainte que lui impose son rang, de prendre part à des plaisirs qui n'en sont plus pour lui. La Princesse (Adélaïde de Savoie) est tous les jours plus charmante, le Duc de Bourgogne en est épris; il a été réglé qu'il ne la verroit que sur le pied de sa maîtresse, elle en a pleuré & a dit: *Hé! ne suis-je pas sa femme?* Ensuite elle en a ri, & m'a promis de lui être toujours cruelle *jusqu'à ce que le Roi ordonnât de ne l'être plus.* (1)

(1) L'aimable enfant!... Cependant le tems fixé pour la célébration du mariage approchoit; on fit la Maison de Madame la Dauphine, M. Bossuet fut premier Aumônier. Quand ce Prélat se mit aux genoux de la Princesse pour prêter le serment accoutumé.... *Ha!*

J'ÉTABLIS ma niece, (Mlle d'Aubigné) la chose est faite, ainsi dépêchez-vous, il me faut vîte un compliment; il en coûte à mon frere cent mille francs, à moi ma Terre, au Roi huit cent mille livres; vous voyez que la gradation est assez bien observée. M. le Duc de Noailles donne à son fils vingt-mille livres de rente & lui en assure le double après sa mort.... voilà une belle alliance, le Maréchal en mourra de joie, son fils est sage, il aime le Roi & en est aimé, il craint Dieu & en sera béni, il a un beau Régiment & on y joindra des pensions, il aime son métier, & il s'y distinguera. Quand Mademoiselle d'Aubigné nâquit, je ne prévis pas tant de bonheur.... Adieu, vous voyez bien que je n'ai pas le tems d'écrire de longues lettres ou du moins qu'il ne me convient pas que je paroisse l'avoir.

A L'heure qu'il est on délibere sur le sort de la France & de l'Espagne, sur le sort de toute l'Europe. (1) Monseigneur a remontré que le Roi étoit trop juste pour l'éloigner d'une suc-

---

lui dit-elle, *je suis bien honteuse de voir à mes pieds une si bonne tête.*

Répétons : l'aimable enfant !

(1) On agitoit dans le Conseil du Roi l'affaire de la succession d'Espagne qui a fait répandre tant de sang.

cession que toute les loix lui donnoient, qu'il y renonçoit en faveur du Duc d'Anjou, & qu'il se bornoit à dire toute sa vie : *le Roi mon pere, & le Roi mon fils*. Le Duc de Bourgogne est revenu à ce sentiment, & a dit qu'il ne l'avoit combattu que pour éclaircir la matiere, & qu'il cédoit volontiers tous ses droits à son frere.... Le Duc d'Anjou ne sera traité comme Roi, qu'après l'audience de l'Ambassadeur d'Espagne. (1)

LA mort du Prince d'Orange n'apportera aucun changement dans les affaires. La Princesse Anne a été reconnu Reine d'Angleterre ; c'est un terrible coup pour notre Saint Roi (Jacques II.)... Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe, & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la

(1) Le Roi ayant fait entrer dans son cabinet l'Ambassadeur d'Espagne, lui dit : *L'heure est venue de faire un Roi*. Ensuite il appella le Duc d'Anjou, & lui dit : *Mon fils, c'est Dieu qui vous a fait Roi, songez à le faire régner dans tous les lieux où vous allez commander, & vous, M. l'Ambassadeur, saluez votre Roi*. Le Duc de Bourgogne & de Berry, s'avancerent & se jetterent au col de leur frere, exprimant par leur larmes, la joie qu'ils avoient de son élévation. Ce fut alors que le Duc d'Anjou dit au Duc de Bourgogne : *Je suis Roi d'Espagne, vous serez Roi de France, il n'y a que ce pauvre Berry qui ne sera rien. Moi !* répondit-il vivement, *je serai Prince d'Orange, & je vous ferai enrager tous deux.*

guerre vigoureusement; il y avoit d'abord de la répugnance, mais c'est une nécessité, il faut céder. Que vous dirai-je de M. de Catinat? Il fait son métier, mais il ne connoît pas Dieu; le Roi n'aime pas à confier ses affaires à des gens qui n'ont pas de dévotion : M. de Catinat croit que son orgueilleuse Philosophie suffit à tout; c'est bien dommage qu'il n'aime pas Dieu. (1)

---

(1) Comment, l'un des hommes de bien le plus respectable de son siecle, auroit-il pu croire qu'une *orgueilleuse* philosophie suffisoit *à tout?* Je crains bien que Madame de Maintenon, en se laissant séduite par l'excès de sa piété, n'ait pas rendu justice à ce grand homme. Voici le portrait qu'en fait M. de Voltaire dans son *Essai sur l'hist. gén.* « Catinat avoit dans l'esprit une application qui le rendoit capable de tout, sans qu'il se » piquât jamais de rien; il eût été bon Ministre, bon » Chancelier comme bon Général. Il avoit commencé » par être Avocat, & avoit quitté cette profession à » vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause qui étoit » juste. En 1667, il fit, aux yeux du Roi, à l'attaque » de la contrescarpe de Lille, une action qui demandoit » de la tête & du courage. Le Roi le remarqua, & ce » fut le commencement de sa fortune; il s'éleva par » degrés sans aucune brigue. Philosophe au milieu de la » grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils; » libre de tous préjugés, & n'ayant point l'affectation » de paroître trop les mépriser. La galanterie & le métier de Courtisan furent ignorés de lui; il en cultiva » plus l'amitié & en fut plus honnête homme. Il vécut » aussi ennemi de l'intérêt que du faste; Philosophe en » tout, à sa mort comme dans sa vie. »

LETTRE

De Madame la Comteſſe de Saint-Geran à Madame de Maintenon.

VOUS vous paſſeriez bien, Madame, de lire mes lettres, mais je ne puis me paſſer de vous les écrire. L'autre jour vous ne parlâtes point de moi à Madame de Vantadour, ce qui me déplut beaucoup; je vous prie de vous remettre en regle, vous ſavez combien il vous eſt eſſentiel de me plaire. L'éloignement de Fontainebleau eſt inſupportable à qui veut à tout moment être inſtruite de votre ſanté & de celle du Roi. La mienne qui eſt un petit néant auprès des vôtres, eſt toujours fort déplorable & fort peu déplorée. Quelquefois de la mélancolie, enſuite de l'affliction, & puis des réflexions qui m'obligent à me ſoumettre à la volonté de Dieu. Vous amuſez-vous bien, Madame, dans le lieu où vous êtes? Ou, y faites-vous ſans plaiſir le plaiſir des autres? C'eſt votre perſonnage; il eſt plus héroïque qu'agréable; vous avez du moins diſſipé les oiſeaux (les Courtiſans) de votre voliere, ce qui rend votre appartement un peu plus ſilencieux; mais Saint-Cyr vous manque, vous aimez fort cette voliere-là, & il a fallu encore y renoncer! mais vous ſavez mettre tout à profit. Madame de Coulanges, qui protege & aſſiſte autant qu'elle peut les filles de la Magdeleine, m'a chargée d'en faire la

cour en vous présentant, de leur part, ce petit Jesus, le plus joli enfant du monde, en vérité. &c.

LETTRE

De la même à Madame de Maintenon.

A Mon réveil, Madame, j'apprends la prise de Bonchain; avant que d'être saignée je commence à vous en faire mon compliment; avec la fievre & un gros rhume, on n'est point en état de se présenter sur le chemin du Roi. Ayez la bonté, Madame, de me secourir en cette occasion, vous qui ne m'avez abandonnée dans aucune; dites-lui, s'il vous plaît, tout ce que j'aurois pu lui dire. Je vais tâcher de me bien porter, puisque la paix qu'on nous promet nous annonce de beaux jours.

A M. de Noailles, Archevêque de Paris.

JE dînai il y a quelques jours chez M. de Pontchartrain, il fit beaucoup de railleries assez aigres sur le *Monseigneur* que les Evêques se donnent, & dit que S. Ambroise & S. Augustin ne s'en étoient jamais donné. Voyez si dans tous les tems les Peres de l'Eglise ne sont pas bons à suivre.

Au même.

DÉFIEZ-VOUS, Monseigneur, de tout le monde, & particulierement de M. le premier Président, ( ) c'est un ravaudeur, il est venu parler au Roi sur vous, sur la conduite que vous devez tenir en tout & particulierement sur les funérailles de feu M. l'Archevêque, (M. de Harlai) comptez (1) que presque tous les hommes noyent leurs parens & leurs amis, pour dire un mot de plus au Roi, & pour lui montrer qu'ils lui sacrifient tout. Ce pays-ci est effroyable, il n'y a pas de

(1) Nul Orateur ne vouloit se charger de l'Oraison Funebre de cet Archevêque, dont la vie licencieuse avoit scandalisé tout Paris. On sait qu'il mourut d'apoplexie à sa maison de Conflans, dans les bras de Madame la Duchesse de L * * *. Le Pere Gaillard, Prédicateur du Roi, fut moins scrupuleux que ses confreres; il osa entreprendre le Panégyrique de l'Archevêque. Un homme de beaucoup d'esprit l'ayant entendu, dit que ce discours se réduisoit à deux propositions. *Mon héros est damné, Messieurs, c'est bien dommage.* C'est bien dommage, en effet, lui qui veilla avec une sévérité si édifiante pour faire respecter la discipline de l'Eglise, témoin l'ordonnance qu'il fit pour défendre à ceux qui étoient obligés de faire gras en carême, d'user de ragouts. Madame la Duchesse de Bourgogne ayant fait une sausse avec du vinaigre & du sucre sur du bœuf bouilli; le Roi lui dit: « Madame la Duchesse de Bour» gogne n'est pas *scrupuleuse*, elle fait fort bien des » sausses. » Journal de Louis XIV, pag. 157. Louis le Grand commençoit à vieillir un peu.

tête qui n'y tourne. Je ne vous raconte point ce que le premier Président a dit, parce que cela ne change rien à votre projet, & qu'il convient que vous n'officiez point au service de feu M. l'Archevêque, il a fort recommandé au Roi de ne pas dire un mot de tout ce qu'il lui disoit. Le Roi a répondu : *Pourquoi ce silence, si vous ne faites que votre devoir?* Mais de son côté il m'a imposé un entier secret que je confie à mon Evêque, parce que je le crois nécessaire.... J'ai vu M. l'Archevêque de Cambrai.... Nous parlâmes de Mad. Guyon ; il ne change pas là-dessus, je crois qu'il souffriroit plutôt le martyre que de convenir qu'elle a tort ; encore une fois, Monseigneur, défiez-vous de tout ce que vous estimez le plus. (1) Je suis à la

(1) Madame de Maintenon auroit volontiers adopté ce principe d'un Ancien : *vivez avec vos amis, comme s'ils devoient un jour devenir vos ennemis.* Ce principe affligeant pour l'humanité, qu'un cœur jeune, tendre & vertueux réprouve avec horreur, ce principe que les mœurs du siecle justifient, est excellent à suivre, du moins à la Cour. *On est toujours trompés à des amitiés de trente ans*, disoit en gémissant Madame de Maintenon.

Deux cocqs vivoient en paix, une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

« En faut-il davantage, dit M. Gaillard par la bou-
» che d'un misantrope, pour que les plus intimes amis
» deviennent bientôt ennemis, d'autant plus mortels
» qu'ils sont plus dangereux, & que par leurs confi-
» dences mutuelles ils se sont fournis l'un à l'autre des ar-
» mes dont ils ne se font alors nul scrupule de se servir ? »

Qu'elle est triste cette philosophie qui nous découvre ces dures vérités ! Ah ! pourquoi ne pas nous laisser

ſource, je vois trahiſon ſur trahiſon, mon naturel ne me porte point à la défiance, j'aurois vécu long-tems ſans croire les hommes auſſi méchans qu'ils le ſont; mais la Cour change les meilleurs.

Au même, en 1695.

LE Roi m'ordonne, Monſeigneur, de vous dire que Mad. Guyon eſt arrêtée. Que voulez-vous qu'on faſſe de cette femme, de ſes amis, (Fenelon étoit le premier) de ſes papiers? Le Roi ſera encore ici demain, (à Verſailles) écrivez-lui directement; j'ai oublié de vous dire qu'on dit que vous voulez ôter la Foire Saint-Germain pendant le carême. Le Roi a répondu: *cela regarde le Magiſtrat.*

---

des erreurs dont la douce illuſion fait le charme de la vie? ... Mais ſi ces erreurs ſont dangereuſes. ... Si un jour elles peuvent nous faire répandre des larmes amères.... Si elles peuvent empoiſonner tout notre bonheur!... n'importe.

Non, périſſe à jamais ce mot affreux d'un ſage,
Ce mot, l'effroi du cœur & la mort de l'amour:
Songez que votre ami peut vous trahir un jour.
Qu'il me trahiſſe, hélas! ſans que mon cœur l'offenſe;
Sans qu'une douloureuſe & coupable prudence,
Dans le ſombre avenir cherche un crime douteux,
S'il ceſſe un jour d'aimer.... qu'il ſera malheureux.

M. Gaillard. La néceſſité d'aimer, Poëme.

Au même.

NE tâcherez-vous point, Monſeigneur, de guérir le P. de la Chaiſe, ou du moins de le faire rougir de cette maxime *que les dévots ne ſont bons à rien?* Il eſt trop vrai qu'il y a des dévots qui ne ſont point propres à gouverner, mais c'eſt la faute de leur eſprit & non de leur dévotion; la maxime du P. de la Chaiſe eſt générale, elle tombe ſur tous les dévots, & ſemble dire, que la pratique de l'Evangile rend imbécille & ſot. Elle eſt publique; vous pourrez lui en parler librement. (1)

Au même.

IL n'eſt que trop vrai que les Miniſtres n'aiment pas que le Roi ſoit averti par d'autres que par eux-mêmes. Je crois pourtant les y accoutumer un peu. Ma réputation ſe répare, on me regarde comme la protectrice des malheureux & des opprimés; il n'eſt ſorte d'avis qu'on ne

(1) Cela dépend des idées que le Pere de la Chaiſe attachoit au mot *dévot*. S'il parloit des perſonnes *pieuſes*, il avoit tort. Eh! comment auroit-il pu condamner la piété ſans ſe faire ſon procès à lui-même? Voyez le beau ſermon du Pere de la Rue, intitulé: *l'Apologie de la Dévotion.*

m'adreſſe

m'adresse, & souvent contre eux, & je les donne tous, & quelquefois devant eux.

Au même.

DEMANDEZ à Dieu, Monseigneur, la force de me faire supporter les plaisirs de la Cour ; il y a huit jours que j'y suis sans relâche, il y a presqu'autant que je succombe à la tristesse de n'entendre rien dire de raisonnable : le chapitre des pois dure toujours ; l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé & la joie d'en manger encore, sont les trois points que nos Princes traitent depuis quatre jours. Il y a des Dames, qui, après avoir soupé avec le Roi, & bien soupé, trouvent des pois chez elles pour manger avant de se coucher, au risque d'une indigestion, c'est une mode, une fureur, & l'une suit l'autre.

Au même.

LE Roi réfuse les bonnes œuvres plus que jamais ; voici son raisonnement : « Mes aumônes, di-til, ne sont que de nouvelles charges pour mes peuples ; plus je donnerai, plus je prendrai sur eux. D'ailleurs, mes aumônes sont sans mérite, puisque je ne les prends pas sur moi ; je n'en ai ni plus ni moins le nécessaire & l'agréable ; un Roi fait l'aumône

» en dépensant beaucoup & à propos. Je lui » répondis : cela est vrai ; mais tant de gens » que vos guerres, vos bâtimens & vos maî- » traisses ont réduit à la mendicité par la né- » cessité des impôts, il faut bien les soulager au- » jourd'hui. Nommez cela pension ou aumône, » mais il est bien juste que ces malheureux vi- » vent par vous, puisqu'ils ont été ruinés pour » vous ; si ce n'est pas une aumône c'est donc » une restitution. » (1)

FRAGMEMT D'UNE LETTRE

De M. de Fénélon (2) à Mad. de Maintenon, en 1696.

POUR le fond de mes sentimens sur les choses qui vous ont fait de la peine, je me suis

(1) Je doute que Louis XIV eût pu répondre quelque chose de juste à un raisonnement si simple, si vrai, & sur-tout si touchant. Ah ! si le Trône des Rois n'étoit jamais environné que de gens qui osent leur parler avec le ton que donne la vérité, quand c'est elle qui nous inspire, tous les peuples se disputeroient le bonheur de les avoir pour maîtres ! Il est triste qu'une vérité devenue triviale à force d'avoir été répétée, n'ait guère produit plus d'effet que si elle étoit encore à découvrir. Une chose qui semble devoir décourager le Philosophe qui veille pour trouver la vérité, c'est qu'il y a cent à parier qu'elle sera inutile, si même elle ne devient point dangereuse à celui qui l'a trouvée.

(2) Fénélon étoit intimement persuadé de l'othodoxie de ses sentimens, malgré le déchaînement de la Cour,

encore expliqué à fond à M. Tronson ; je le ferai aussi sans réserve, tout de nouveau, à M. l'Archeveque de Paris ; je ne ferai jamais rien que de concert avec lui ; mais je puis faire là-dessus des choses propres à réduire au silence les plus hardis critiques. Ce qu'on nomme des subtilités n'est que ce qui est enseigné dans les Livres des Sains & que toutes les écoles Catholiques ont enseigné. Si je vais plus loin il faut me déposer ; si je demeure dans ses bornes, & qu'après avoir éclairci les difficultés qui ne rouloient que sur les termes mal entendus, on trouve que je ne parle que comme les Saints

---

des Evêques, des Jésuites, & de tous ceux qui se réjouissoient qu'il leur eût innocemment fourni ce prétexte pour le persécuter. *Je ne veux point d'adoucissemens dans mon affaire*, écrivoit-il à Madame de Maintenon, *il faut que je me retracte, ou qu'on se taise.* Voici quelques traits que j'emprunte de M. de la Beaumelle, & qui peignent bien cet aimable & vertueux Prélat.

» Tout à la fois l'homme à la mode & le Saint de la » Cour, il étoit souhaité par-tout, & ne se montroit » qu'à quelques amis utiles & choisis. Il concilioit tout » l'enjouement, toute la complaisance que demande » le commerce des femmes, avec toute la modestie » qu'exigeoit son état. Simple avec le Duc de Bourgo- » gne, sublime avec Bossuet, brillant avec les Cour- » tisans. Des manieres pleines de graces, une imagi- » nation vive, une éloquence touchante, un style plein » de vérité & de goût, une Théologie affectueuse, une » extrême passion d'aimer Dieu pour l'amour de Dieu. » Le feu de ses yeux annonçoit les plus impérieuses pas- » sions & sa conduite la plus étonnante victoire ; voilà le » prosélite que Madame Guyon mit à la tête du Quiet- » tisme. Tom. 3, pag. 100.

dont la doctrine a été canonisée avec la personne, il faut faire taire les gens ombrageux, dont le zele sans expérience s'effarouche trop aisément; pour moi je ne veux que céder à tout le monde, qu'éclaircir avec déférence tous ceux qui seront scandalisés, & que changer de termes jusqu'à ce que *les bonnes* soient éclairées; car je ne tiens à aucun langage, & j'abandonne toutes les expressions qu'on voudra condamner, pourvu qu'on sauve le fond des choses & que les opérations de la grace ne soient pas flétries. Encore un coup, Madame, je ne crois pas devoir laisser les gens dans le doute, ni sur moi ni sur la vérité.

Mad. de Maintenon à M. de Fénélon, en 1667.

NE sieroit-il pas fort à M. l'Abbé de la Charte ou à quelqu'autre, d'aller passer trois mois dans les Cévenes? Nous voyons tant de listes de ceux qui voudroient être Evêques! je les voudrois Missionnaires auparavant. J'en ai parlé au Roi, qui a trouvé bon, Monseigneur, que je vous en écrivisse. *Mais je paie bien cher les Missionnaires*, dit-il, *& il en revient beaucoup de plaintes, & fort peu de conversions.*

Au même.

MONSIEUR de Pontchartrain proposa hier au Roi d'abattre tous les bâtimens de la Place

de Vendôme, & d'en rebâtir une autre dont Mansard donneroit le dessin. Le Roi répondit: « M. de Louvois l'a fait faire presque malgré » moi. Tous ces Messieurs les Ministres veu- » lent faire quelque chose qui leur fasse hon- » neur auprès de la postérité. Ils ont trouvé » le secret de me donner à l'Europe comme » aimant toutes ces vanités-là. Madame (Ma- » dame de Maintenon) est témoin des cha- » grins que M. de Louvois & la Feuillade » m'ont donnés là-dessus; je veux me les épar- » gner désormais, & je veux qu'on ne me » propose rien d'approchant. *Que mon peu- » ple soit bien nourri, je serai toujours assez » bien logé.* (1) »

A Mgr. l'Archevêque de Paris, en 1701.

PERMETTEZ-MOI, Monseigneur, de m'expliquer avec vous librement, quoique je ne dusse que vous écouter, vous obéir & prier pour vous; la droiture de mes intentions excusera tout. Vous savez, Monseigneur, si c'est vous qui avez desiré la place que vous occu-

(1) Manes de Henry IV, vous avez tressailli en entendant ces paroles si dignes de vous! N'est-il singulier que dans vingt Recueils on ait rassemblé les bons mots de Louis XIV & que ce trait adorable d'humanité ne s'y trouve point?

pez, (1) & si l'on a eu de la peine à vous la faire accepter, vous ne pouvez donc douter que ce ne soit Dieu qui vous y a mis. Quel compte auriez-vous à lui rendre si vous en sortiez de votre propre mouvement? Je ne crois pas que vous acheviez votre vie avec autant d'agrémens que vous en trouverez dans la retraite; mais est ce pour une vie commode & agréable que vous êtes fait? Dieu vous a-t-il donné de si grands talens pour vous seul? Le repos & le bonheur d'un Archevêque dépendent-ils d'un coup d'œil du Roi? Et parce que vous êtes entourré d'ennemis, faut-il décliner le combat? En avez-vous d'autres que les ennemis de l'Eglise? Vous devez donc rester dans votre place. Votre affliction est juste, quitter votre poste seroit pourtant une désertion; mais comment répondrez-vous aux desseins de la Providence? En vous mettant en état de travailler utilement. Que vous manque-t-il? Une bagatelle. Il n'y a contre vous qu'un soupçon;

(1) Le Roi ayant nommé M. de Noailles à l'Archevêché de Paris, lui dépêcha un courier. Le digne Prélat, alors Evêque de Châlons, représenta au Roi qu'il étoit tranquille dans son Diocese, qu'il y faisoit du bien, que probablement il n'en feroit pas à Paris où il seroit accablé de contradictions; qu'il auroit pour ennemis les Jésuites dont il n'épouseroit pas les passions, les Jansénistes dont il combattroit les sentimens, les Quiétistes contre lesquels il s'étoit déja déclaré, & toute la Cour qui souffriroit impatiemment que la corruption des mœurs fût réprimée par une discipline sévere. *Voilà bien des ennemis*, dit le Roi; *mais vous pouvez compter sur toute mon autorité.* M. de Noailles accepta.

eſt-il impoſſible de l'effacer? Tout ce qu'on dit contre vous ſe réduit à la protection ſecrette que vous accordez au parti Janſéniſte. Perſonne ne vous accuſe de l'être; voudriez-vous plus longtems être le chef & le martyr d'un corps dont vous rougiriez n'être membre? (1) Ne leverez-vous point cet obſtacle, le ſeul qui nuiſe au bien auquel vous paroiſſez deſtiné? ... J'avoue qu'alors vous eſſuierez le déchaînement des Janſéniſtes, comme vous eſſuyez aujourd'hui les fureurs de la cabale oppoſée, mais au moins vous ſerez en état d'édifier & de conduire à Dieu le Roi & moi, & tous ceux qui ne tiennent à aucun parti. Jamais les Jéſuites n'ont été plus foibles qu'ils le ſont, (2) le Pere de la Chaiſe

---

(1) C'eſt ainſi que dans la querelle des anciens & des modernes on accuſoit M. de Fontenelle d'être le Patriarche d'une Secte dont il n'étoit pas. *V. les Anecd. litt.* Indépendamment de ce bon mot, M. de Noailles, ni M. de Fontenelle n'ont jamais pu parvenir à paroître tout-à-fait irréprochables. L'œil de la malignité a percé le voile, & elle a vu où elle a cru voir des choſes qui juſtifioient ſes ſoupçons. Je ne crois pas qu'on fît aujourd'hui un reproche à ces grands hommes de ce qu'on leur faiſoit un crime alors.

(1) Le Pere le Tellier ne régnoit point encore. Les Jéſuites n'étoient point encore parvenus à cette rapide, brillante & funeſte élévation qui fit imaginer à un plaiſant une eſtampe qui courut tout Paris; on y voyoit un carroſſe rempli de Jéſuites, attelé à ſix chevaux fougueux, conduit par le P. le Tellier & le P. de la Rue à la portiere, criant, *Hé! mon Pere, vous nous verſez!* Dans des tems plus modernes on auroit pu peindre le P. de la Vallette troquant des Meſſes contre des lettres

n'ose parler; leurs meilleurs amis en ont pitié; ils n'ont de pouvoir que dans leurs Colleges; je vois la force que vous auriez si ce nuage de jansénisme pouvoit se dissiper. On est averti que vous avez des commerces directs & indirects à Rome avec des gens qui ont été les plus acharnés pour Jansénius & contre le Roi. Croyez, Monseigneur, que tout lui revient, & qu'il n'a aucun tort de vous soupçonner. Ce n'est point sur les discours de votre Pere de la Chaise, le bon homme, encore un coup, n'a nul crédit. &c. (1)

Au même.

MADAME de Beuvron (Religieuse de Saint-Cyr) paroît une bonne fille: peu d'esprit, peu de piété: fort occupée de sa per-

---

de change, & le jeune Jésuite qui la servoit, s'écriant: *Hé! mon Pere, vous nous ruinez!*

(1) C'est un spectacle qui fait sourire la raison, que celui d'une femme tançant un grave Archevêque par des reprimandes encore plus graves. On croit voir la crosse & la mitre déposées aux pieds de Madame de Maintenon, & l'humble Prélat écoutant avec modestie, avec recueillement les séveres leçons de son illustre *préceptrice*, qu'on me passe ce mot. On admirera la candeur respectable de M. de Noailles quand on saura qu'il nous a conservé lui-même le recueil des *instructions* que lui donnoit Madame de Maintenon dans les lettres qu'elle lui écrivit. Un pareil trait est bien digne de l'antique Philosophie. Qu'il faut être supérieur à ses fautes pour avoir le courage de les éterniser en les rendant publiques.

ſonne: exceſſivement propre : viſionnaire ſur ſa ſanté, ménagere, aſſez douce & ſage. Perſuadée qu'elle a un nom, un rang à ſoutenir : froide, ſeche, incapable de la patience qu'il faut avoir avec des filles : d'un abord pénible : point aimée en général : ſans éducation, ſans maxime, ſans droiture, ſans pitié ſolide ; en un mot, une vraie Religieuſe. (1)

Au même, en 1703.

JE vis hier un Mémoire de M. le Procureur général, (M. d'Agueſſeau) ſpécieux, éloquent, qui conclut à ſupprimer la plus grande partie des Communautés établies ſans Lettres Patentes, & à faire des réglemens pour celles qu'on voudra garder, leſquels établiront la viſite & l'autorité des Magiſtrats, ſur la conduite intérieure & extérieure de ſes Couvens..... Il me ſemble, Monſeigneur, que ces réformes ſeroient plus à propos dans un tems de paix. Je ſoumets mes vues aux vôtres. (2)

---

(1) Vous ſeriez-vous attendu à cette chûte ? Quoi, c'eſt-là le caractere *d'une vraie Religieuſe*, & c'eſt Madame de Maintenon qui le dit ? Elle diſoit dans une autre occaſion : *qu'il y avoit dans les Couvents, où les parloirs étoient ouverts, autant d'intrigues qu'à Verſailles.*

(2) Ce fragment prouve qu'il y a long-tems qu'on a découvert en France une des plaies qui alterent la ſanté du Royaume. Puiſſent, les Miniſtres habiles qui ont

Au même, en 1703.

JE ſuis obligée de vous dire que la nouvelle (on ignore quelle nouvelle) ne venoit pas des Jéſuites. N'allons pas leur chercher des crimes, nous leur en trouverons aſſez. Comme vous devez tout ſavoir, je vous dirai qu'elle vient de M. de Pontchartrain qui va ramaſſant tout ce qu'il peut pour allonger ſon audience. Je me hâte de juſtifier les Jéſuites de peur qu'en les regardant comme vos ennemis vous ne priiez trop pour eux. (1)

Au même.

SI je vous importune, Monſeigneur, conſidérez qu'il vaut autant que ce ſoit moi qu'un autre; car je ne crois pas que votre vie ſe paſſe dans des occupations fort agréables. Nous ſommes l'un & l'autre condamnés à mourir de

---

commencé à y apporter les premiers remedes, perfectionner un jour leur ouvrage. Les bénédictions de nos enfans les attendent.

(1) Quoi! Madame de Maintenon mécontente des Jéſuites dans ce monde-ci, vouloit-elle les perdre dans l'autre? Cette vengeance eſt bien Italienne. Au reſte, cette phraſe n'eſt qu'une plaiſanterie, mais je ſuis étonné que Madame de Maintenon qui plaiſante ſi rarement, ſe la ſoit permiſe.

bout. (1)... C'eſt vous, Monſeigneur, qui faites tout le bien que vous pouvez ; pourquoi faut-il qu'on ne puiſſe vous aimer à ſon aiſe ? Pardonnez la liberté de cette phraſe ; toute la gravité du ſacré College ne ſauroit, ce me ſemble, s'offenſer d'un ſentiment.

Au même.

TOUT ce que vous inſinuerez au Roi contre les lettres de cachet n'en diminuera pas le nombre ; on eſt perſuadé qu'elles ſont fort néceſſaires & qu'on a droit de les donner. Vous direz de bonnes raiſons ; mais quelle apparence que vous l'emportiez ſur trois Miniſtres, ſur tous ceux qui les ont précédés, dont ils citent l'exemple, & ſur l'habitude de gouverner ainſi ? (2)

---

(1) Alluſion au mot de Veſpaſien, *decet imperatorem ſtantem mori.* Suetonne dit que cet Empereur travailloit comme à l'ordinaire dans ſon lit de mort & donnoit même ſes audiences ; « mais, dit J. J. Rouſſeau, » peut-être en effet eût-il mieux valu ſe lever pour donner ſes audiences & ſe recoucher pour mourir. Je ſais » que Veſpaſien, ſans être un grand homme, étoit au » moins un grand Prince. N'importe quelque rôle qu'on » ait pu faire pendant ſa vie, on ne doit point jouer la » comédie à ſa mort. »

(2) *Et ſur l'habitude de gouverner ainſi !...* Il eſt impoſſible que ce peu de lignes ne faſſe naître des réflexions dans la tête de ceux à qui les premiers élemens de la politique ne ſont pas inconnus. Ces réflexions, l'Au-

Du Cardinal de Noailles, en 1711.

MON malheur eſt complet, Madame, je ſuis calomnié, outragé, diſgracié. Les Jéſuites m'avoient pouſſé de mille manieres, leur malice ſembloit épuiſée, ma patience ne l'étoit pas; aujourd'hui ils engagent deux Evêques à me diffamer auprès du Roi; ils affichent des Mandemens contre moi, aux murs de ma Cathedrale, à la porte de l'Archevêché, & l'on veut que je conſente, par un lâche ſilence, à mon propre déshonneur. Les trois Evêques ont répandu une mauvaiſe doctrine dans mon Diocèſe; c'eſt à moi à reprendre le mal; eſt-il juſte que tandis que les plus vifs de tous les Prélats font des Mandemens, un Archevêque de Paris n'ait pas le droit d'en faire? Je vous ſupplie, Madame, de le lire avec attention, & d'avouer qu'après tant de modération je n'avois pas lieu de m'attendre à la lettre que le Roi m'a fait écrire par M. de Pontchartrain.

Du même, à Mad. de Maintenon.

QUOIQUE vous ne m'ayez pas fait l'honneur de m'apprendre, Madame, l'impreſſion

teur de ces notes ne les fera pas; il imitera le ſilence de M. de Sainte-Foix lorſque dans ſes *Eſſais hiſtoriques* il a parlé de la baſtille. Tout le monde a approuvé le motif de ſa prudence.

qu'ont fait ſur vous les pieces découvertes (1) qui font aujourd'hui tant de bruit, je ne ſuis pas moins perſuadé, connoiſſant comme je fais la droiture de votre cœur, que vous en avez été très-bleſſée. Dans cette confiance j'ai recours à vous, pour tirer de cette découverte tout l'avantage qu'elle doit produire. Dieu ne l'a permiſe, ou pour mieux dire ordonnée, que pour faire connoître au Roi l'abus que le Pere le Tellier fait de ſa confiance, & combien il eſt néceſſaire, pour le ſalut de S. M., qu'elle la mette en de meilleures mains. Je crois devoir en conſcience faire tous mes efforts pour l'y porter. Ainſi, quelque difficile que ſoit l'entrepriſe, je prends la liberté d'écrire au Roi & de vous ſup-

(1) Le P. le Tellier qui fit regretter à pluſieurs Jéſuites de porter la même robe que lui, travailloit ſourdement à perdre M. de Noailles. On découvrit qu'il avoit fait plus de cinquante libelles en forme de lettres, & qu'il les avoit envoyé ſigner à preſque tous les Evêques de France. Ces libelles qui accuſoient la doctrine de M. de Noailles devoient être préſentés au Roi, comme les plaintes unanimes de tous les Evêques de ſon Royaume, contre les principes de la doctrine de M. l'Archevêque de Paris. Un paquet de ces lettres étant tombé entre les mains du Prélat qu'elles devoient flétrir aux yeux du Roi, il les dépoſa aux Greffes de l'Officialité, & en envoya des copies à la Cour. M. le Dauphin & Madame de Maintenon furent indignés; le Roi diſſimula, le P. le Tellier fut tourmenté quelques jours par de cruelles inquiétudes; mais il ſut trouver le moyen de ſe juſtifier, en trouvant une de ces créatures (l'Abbé Brochart de Saron) qui fut aſſez vile pour ſe charger ſeule du crime d'avoir calomnié un homme reſpectable par ſon rang, ſes lumieres & ſes vertus.

plier, Madame, de rendre ma lettre à S. M. Je n'y cherche que ſon ſalut; je ne prétends point me faire honneur dans le monde, du ſuccès, s'il y en a. Je garderai religieuſement le ſecret de la propoſition que j'oſe faire; ſi elle réuſſit comme je le demande à Dieu avec inſtance, la gloire en ſera toute pour le Roi. Hé! que de graces n'en reviendra-t-il pas à S. M.! Elle croira peut-être que le reſſentiment a part à mes remontrances. Les faiſant dans un tems où je ſuis offenſé perſonnellement, j'ai fait d'abord ce que j'ai dû pour vuider mon cœur de tout reſſentiment, je le tiens à deux mains, ſelon les maximes de Saint François de Sales, afin qu'il ne m'échappe pas & que l'amour-propre ne le ſéduiſe pas; avec cette précaution je crois devoir agir pour le bien de l'Egliſe & le ſalut du Roi. Comment peut-on l'eſpérer tant qu'il ſera dans les mains d'un Confeſſeur, qui, loin de le porter à la vertu, par ſon exemple, manque au premier principe de la probité & de la ſincérité, s'étant offert d'affirmer avec ſerment qu'il n'a aucune part à ce qui s'eſt paſſé, quoiqu'il en ſoit le principal Auteur, comme le prouvent les pieces qui ont été découvertes par un coup de providence ſi ſurprenant? (1) Quel tort ne fera point à

(1) Après ce trait, qu'on juge de l'ame de cet homme, lui, chargé par état, de ſanctifier celle du Roi. Cette lettre n'eſt point un libelle, tous les faits qu'elle contient, ſont vrais, ſont prouvés, ſont évidens par les pieces juſtificatives. Si l'on étoit étonné que

l'Eglise un Confesseur de ce crédit, qui ne fait pas difficulté de l'exposer à un schisme, pour satisfaire son acharnement contre moi, qui corrompt les Evêques par des espérances de fortune, qui les divise, les dégrade, au lieu de se soumettre à leurs décisions, les oblige de recevoir les siennes & de les publier sous leurs noms, non-seulement dans leurs Diocèses, mais dans le mien, mais dans toute l'Eglise de France? De quelles extrêmités n'est pas capable un esprit de ce caractere? Vous savez, Madame, comment des gens de bien, que vous estimez, en parlent, je puis vous assurer que c'est un sentiment bien commun, & que quand il n'y auroit que le décri où est tombé le P. le Tellier, ce seroit une raison assez forte pour l'ôter de sa place; car il ne convient pas que la conscience du Roi soit entre les mains d'un homme de si mauvaise réputation. Mais il n'est pas question ici seulement de l'opinion du monde; peut-on croire que ce Pere soit plus agréable à Dieu qu'aux hommes? S'il y a beaucoup à craindre pour le salut du Roi, s'il demeure sous sa conduite, il n'y a pas

---

Louis conservât à sa Cour un pareil sujet, qu'on songe que le Roi haïssoit le Jansénisme, que le P. le Tellier le découvroit par-tout où il étoit, & quelquefois où il n'étoit pas; & que ce Jésuite étoit connu par sa haine pour cette Secte si justement méprisée depuis. On pourroit le comparer à ces animaux féroces qu'on réserve pour les combats quand on veut s'en donner le divertissement; mais qu'on doit souvent tenir enchaînés.

moins à craindre pour le mien, si je demeure dans le silence ; ainsi je le romps, pour délivrer mon ame ; mais je voudrois bien aussi délivrer celle du Roi ; je m'y intéresse non-seulement par le devoir de ma charge, mais par un attachement personnel qui me rend plus sensible que je ne puis dire à ce qui regarde S. M. & à son salut plus qu'à tout le reste, puisque c'est ce qu'il y a de plus important pour elle. Je sais combien vous le souhaitez aussi, Madame, ainsi je ne vous exciterai point à y contribuer autant que vous pourrez.... Je prierai Dieu avec toute l'ardeur dont je suis capable, de vous donner des paroles efficaces & de bénir tout ce que votre zele vous fera entreprendre pour le succès de cette grande affaire. (1)

De Mad. de Maintenon.

MONSIEUR le Cardinal de Noailles & moi, nous nous brouillons tous les jours de plus en plus, il veut me rendre garant des dégoûts que d'autres gens lui attirent ; il fait des injustices à un de mes amis (2) qui me révol-

(1) Et, quelle étoit cette *grande affaire?* Dans le fond ce n'étoit que la brouillerie d'un Jésuite avec son Archevêque, qu'il soupçonnoit d'être favorable à une Secte qui, comme les Médecins, depuis Moliere, n'est plus susceptible de ridicules, à force d'en avoir épuisé tous les traits.

(2) Le plus cher de ces amis étoit M. Desmarets, Evêque de Chartres, contre lequel M. de Noailles teroient

teroient s'il les faisoit à mon laquais. Ma destinée est de mourir par les Evêques ; vous savez ce que M. de Cambrai m'a fait souffrir ; c'est bien pis d'être mal avec son Archevêque, il sera défait en peu de tems de l'Evêque qui a le malheur de lui déplaire. J'ai toujours le cœur serré ; Dieu le veut ou le permet, c'est à nous à nous y soumettre.

De la même.

VOILA donc *Athalie* encore tombée ! le malheur poursuit tout ce que je protége & tout ce que j'aime. Madame la Duchesse de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussiroit point, que c'étoit une Piece froide, que Racine s'en étoit repenti, (1) que j'étois la seule qui l'estimoit, & mille

avoit deux motifs d'aversion. La confiance entiere de Mad. de Maintenon en cet Evêque, qui depuis l'Abbé Gobelin étoit son directeur en titre, & le zele de ce même Evêque contre le Jansénisme. Peut-être aussi qu'il étoit saintement jaloux du beau droit qu'avoit M. Desmarets de conduire Mad. de Maintenon dans le Ciel ; il auroit gémi sans doute de l'y voir entrer si d'autres mains que les siennes lui en eussent ouvert les portes.

(1) Dès qu'*Athalie* fut imprimée on s'empressa plus à la condamner qu'à la lire. On crut qu'une piece où un enfant faisoit le principal personnage ne pouvoit amuser que des enfans. Racine lui même fut persuadé qu'il avoit manqué son sujet. Madame de Maintenon seule soutint qu'il n'avoit rien fait de plus beau ; mais le vrai goût s'étoit perdu avec le génie. Campistron régnoit sur la

autres choses qui m'ont fait pénétrer, par la connoissance que j'ai de cette Cour-là, que son personnage lui déplaît, elle veut jouer Josabeth.... Je lui ai répondu que ce n'étoit pas à elle à se contraindre dans un divertissement que je n'avois imaginée que pour elle; elle est ravie, & trouve *Athalie* merveilleuse.... En vérité il n'est pas agréable de se mêler des plaisirs des Grands.

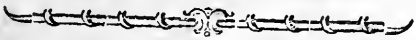
A M. le Duc de Noailles.

Vos bouts rimés sont venus fort à propos; nous commencions à nous lasser de l'uniformité

---

scene. Hé, comment un peuple qui admiroit *Campistron* eût-il admiré *Racine?* « Dès que la Régence, dit M. de » la Beaumelle, eut rendu à l'esprit national la liberté » que la dévotion lui avoit ôtée, *Athalie* reparut & fut » reçue avec des applaudissemens infinis..... L'année » passée (1755.) Les Magistrats d'Amsterdam furent » plus séveres ou plus sages; ils défendirent aux Co- » médiens Français la représentation d'*Athalie*, comme » une parodie des Livres Saints. Ils regarderent *Phedre* » comme une leçon de morale, & *Athalie* comme un » attentat à la majesté de la Religion. » Remarquez d'un autre côté que la plupart de nos Théologiens les plus rigides permettroient les représentations théatrales auxquelles ils assisteroient eux-mêmes, si tous les sujets étoient aussi édifians que celui d'*Athalie*. Remarquez encore que M. de Voltaire, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, a regardé cette Piece comme devant être défendue par la Police, par le mauvais exemple qu'elle offre aux fanatiques, en leur représentant un Prêtre qui massacre sa Reine qu'il eût dû respecter. Faites de tout cela un chapitre du *Traité des contradictions humaines* que M. de Voltaire a déja lui-même ébauché.

de nos soirées, passées à dessiner ou à jouer au brelan. Le Roi d'Espagne, (le Duc d'Anjou) a quelque goût pour les jeux d'esprit, nos autres Princes l'auroient aussi sans ces malheureuses cartes, qui, sans donner de grands plaisirs, dégoûtent de tous les autres.... M. de Noailles (*le pere*) rend de très-bons offices à la jeunesse, car il ne perd pas une occasion de dire aux Princes la vérité.... Je crains que ce voyage ne vous donne pas les agrémens sur lesquels vous aviez compté, mais si vous vous y ennuyez un autre y mourroit d'ennui.... Il est ici grand bruit des belles, bonnes & tendres lettres de M. le Duc de Bourgogne. J'en ai reçu une de notre Cardinal, qui de Rome a le courage de nous gronder sur le carnaval que Madame de Bourgogne passa il y a un an; il n'oublie pas nos péchés..... J'ai un assez grand rhume dont j'ai un assez grand soin, de peur qu'il ne m'empêche d'aller à Saint-Cyr.



VOUS vous éloignez, Monsieur, & la rareté de vos lettres nous le dit assez. Un esprit & un cœur délicats trouveroient bien à discourir là-dessus; mais ces belles choses arriveroient trop tard; mon expérience à la Cour m'a appris que rien n'y étoit plus rare que l'à propos.... Les bouts rimés (*qu'avoit envoyé M. de Noailles*) sont jolis, & d'un joli différent, l'un malgré le sublime, & l'autre en dépit du burlesque; vous savez que je me connois en ce

dernier genre.... (1) Notre commerce est moins agréable que je ne l'avois espérée, l'absence est plus difficile à supporter que je ne l'aurois crue, & voilà ces mécomptes que le cœur fait toujours. De qui me demandez-vous des nouvelles? C'est sans doute des Dames du Palais. C'est votre foible, il faut y compatir. Madame de Dangeau deviendra aussi merveilleuse au trictrac qu'elle l'est dans tout le reste. Madame de Roucy nous menace d'un enfant; Madame de Nogaret est enfin grosse; Madame d'O garde le lit depuis l'absence de son mari, pour regarder la place où il étoit, & pour s'écrier: *Helas! il n'est plus*! A ce soupir, on étouffe, on brûle des aîles de perdrix, on appelle *Gervais*, on est tantôt comme une colombe, tantôt comme un bacchante. Que vous dirai-je de la grossesse de Madame du Châtelet, de la maigreur de l'indolente Levy, du teint incarnat de Madame de Montgon, des rires éclatans de la Comtesse d'Etrées, du fausset de

(1) Madame de Maintenon n'a sûrement écrit cette ligne qu'en souriant.... Elle parloit souvent de son mari, mais elle ne le nommoit jamais, elle disoit: *Quand je servois ce pauvre estropié*. Boileau, déclamant un jour contre la Poésie burlesque, *heureusement*, dit-il *que ce mauvais goût est passé: on ne lit plus Scarron, même en Province*. Racine détourna promptement la conversation, & lui dit, quand ils furent seuls: *Je ne puis plus paroître avec vous à la Cour; hier c'étoit Dom Japhet, aujourd'hui le Virgile travesti, ignorez-vous l'intérêt qu'elle y prend? Hélas! non*, répondit Boileau, *mais quand je la vois c'est toujours la premiere chose que j'oublie*.

M. d'Ayen, de la goutte de la Dame d'Honneur & de l'adresse de la Dame d'Atour à tourner le fuseau? Voilà, mon cher, notre petite cour qui s'assemble le jour dans mon cabinet, autour d'une jeune Princesse qui croît en taille à vue d'œil, en mérite imperceptiblement. (1)

MONSIEUR de Barbezieux mourut à la fleur de son âge, dans une très grande fortune & à la veille d'une fortune encore plus grande. (2) Il n'a eu qu'un moment pour se préparer à

(1) je ne sais si je me trompe, mais il *semble* que la fin de cette lettre ait été écrite sur le bureau de Madame de Sévigné. Convenons cependant qu'on y trouve point ce charme inconcevable qu'on ne cherche point à définir, parce que depuis long-tems on a désespéré de pouvoir le faire avec succès. La sévere Madame de Maintenon, changeoit de plume quand elle écrivoit à M. l'Archevêque de Paris, comme on l'a pu voir. Elle imitoit le Peintre adroit, qui, connoissant le caractere de ceux qui venoient visiter son attelier, ne présentoit à leurs yeux que des tableaux qui pouvoient flatter leurs goûts particuliers.

» (1) M. de Barbezieux, dit M. de la Beaumelle, » mourut presque subitement. L'Archevêque de Reims, » son oncle, reçut son dernier soupir, lui parla beau- » coup de testament & peu de sa conscience. Le voyant » expiré, il entra dans son cabinet, remplit ses poches » de bijoux, parcourut tous les papiers, en prit un, & » rentrant dans la chambre où son neveu venoit de mou- » rir, *parbleu*, dit-il, *voilà une plaisante chose écrite de* » *la main de Barbezieux.... J'aurai à ma trente-troi-* » *sieme année une grande maladie de laquelle je ne réchap-* » *perai pas*. Ce Ministre, héritier de la crédulité de son

paroître devant Dieu. Concevez bien ce que c'eſt que ce moment pour un Miniſtre ! & ce moment, l'habitude de penſer plutôt au frivole qu'à l'eſſentiel, le fait partager avec une ſcandaleuſe inégalité, entre le teſtament & la confeſſion.... Si vous penſez à moi d'où vous êtes, vous voyez à peu près ce que je fais. Je vous écris dans des momens de repos qu'il faut prendre à la volée. Madame de Dangeau va dîner avec moi, & peut-être Madame d'Heudicourt qui nous demandera raiſon de tout ce que nous ne mangerons pas ; je m'en impatienterai, & Madame d'Heudicourt rougira de mon impatience, & j'en rougirai par imitation & par orgueil. Les Princeſſes qui ne ſont point à la chaſſe arriveront avec leur cabale & attendront chez moi le retour du Roi pour dîner. Les Chaſſeurs reviendront en foule & feront tous à la fois l'hiſtoire de leur chaſſe, ſans nous faire grace d'une circonſtance. On ira dîner, Madame de Dangeau demandera, en baillant, un trictrac.... &c.... Voilà comme on vit à la Cour ; mais nous n'avons point à tout cela ce charmant Comte d'Ayen (*à qui cette Lettre eſt écrite*)

» pere pour l'Aſtrologie, conſultoit ſouvent le Pere » Alexis Cordelier, qui, d'après la connoiſſance de » ſes débauches, avoient haſardé cette prédiction. Sa » place fut donnée par Chamillard, qui, fachant par » expérience que le choix du Prince ne donnoit pas les » talens, les refuſa avec toute la modeſtie d'un homme » qui en eût été digne. Le Roi lui dit : *Je ſerai votre* » *ſecond.* »

qui fait avec tant d'esprit, tant d'efforts inutiles pour nous en donner. La Comtesse d'Etrées devient une très-jolie femme ; elle avoit promis peu d'esprit, & de tems en tems elle en fait voler jusqu'à nous des étincelles qui nous préparent à tout. Plût à Dieu que ma niece lui ressemblât ! Il seroit si aisé à cette (1) paresseuse d'être quelque chose de plus.

---

(1) Cette *paresseuse* c'est Madame de Caylus. On sait si *elle fut quelque chose de plus*. Tous les gens de Lettres ont dévoré *ses Souvenirs* qu'on a publiés cette année. C'est pour cette femme charmante que le Marquis de la Fare fit ce joli Madrigal.

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance & même sans desirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchantoit ma jeunesse.
Sont-ils perdus, disois-je, sans retour ?
Et n'es-tu pas cruel, Amour !
Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
A l'ennuyeuse Indifférence ?
Alors j'apperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit en souriant : Tircis, ne te plains plus ;
Je vais mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Caylus.

On verra peut-être ici avec plaisir la méthode qu'a suivi Madame de Maintenon dans l'éducation qu'elle donna à Madame de Caylus.

» Pour moi, dit-elle, on m'élevoit avec un soin dont » on ne sauroit trop louer Madame de Maintenon. Il ne » se passoit rien à la Cour sur quoi elle-même ne me fit » faire des réflexions, selon la portée de mon esprit, m'ap- » prouvant quand je pensois bien, me redressant quand

Vous serez bientôt en Espagne & nous aurons rarement de vos nouvelles.... Tout ce que fait le Roi d'Espagne intéresse fort celui de France.... Nous voulons des détails : comment le Roi est-il vêtu ? à quelle heure mange-t-il ? se couche-t il ? se leve-t-il ? à qui parle-t il le plus souvent ? à qui le plus volontiers ? quel tems donne t-il aux affaires ? quel, à ses plaisirs ? est-il gai ? s'ennuie-t-il comme il convient à un Espagnol & à un Roi ?... Je ne me souviens guere de ce que je vous ai écrit sur l'amitié que vous avez pour moi ; je vous assure que

---

» je pensois mal. Ma journée étoit remplie par des maî-
» tres, la lecture & des amusemens honnêtes & réglés,
» on cultivoit ma mémoire par des Vers qu'on me faisoit
» apprendre par cœur, & la nécessité de rendre compte
» de ma lecture ou d'un sermon, me forçoit à y donner
» attention. Il falloit encore que j'écrivisse tous les jours
» une lettre à quelqu'un de ma famille ou tel autre que
» je voulois choisir, & que je la portasse les soirs à
» Madame de Maintenon, qui l'approuvoit ou la corri-
» geoit selon qu'elle étoit bien ou mal, en un mot, elle
» n'oublioit rien de ce qui pouvoit former ma raison,
» & cultiver mon esprit. » *Souvenir de Caylus*, *p. 19.* On peut voir par les lettres de Mademoiselle de Murcai, depuis Mad. de Caylus, des progrès que Mad. de Maintenon fit faire à sa jeune éleve. Au reste, les lettres de toutes les femmes bien élevées ont un charme qui fera toujours le désespoir de ceux qui voudroient écrire comme elles. Il semble que la tendre flexibilité de leurs organes, la douce harmonie de leur voix, & l'aimable désordre de leur parure du matin passent dans leur style.

j'en ai pour vous beaucoup plus que je ne dis. J'en ai dit davantage à Madame la Princesse de Conty, & vous auriez été content des louanges sérieuses que nous chantâmes *en duo*.... J'écris sur le dos de M. de Pontchartrain qui parle fort haut & fort vîte, & qui, quoiqu'il ne dise pas grand chose, me cause bien des distractions.

IL y aura demain quinze jours que je suis enrhumée, & en spectacle aux Courtisans, aux Médecins, aux Princes, caressée, ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, considérée, accablée, dorlottée, contrariée, tiraillée. Vous appliquerez à votre loisir chacun de ces termes, & vous avez assez de connoissances de mon état pour trouver leur place..... Nous allons demain à Marly; Madame la Duchesse de Bourgogne y dansera, & j'y prendrai Médecine; cependant je ne l'envierai point.

N'AVEZ-VOUS point sous votre protection quelque bel esprit qui eût un appétit égal à son mérite, & qui n'eût point un revenu égal à son appétit? De mon tems cela n'étoit pas sans exemple. Hé bien, je voudrois qu'il voulût me faire de petites histoires bien choisies, qui, en divertissant de jeunes personnes, ne leur laissassent dans l'esprit que des choses vraies & raisonnables, qui leur montrassent le vice puni

tôt ou tard, & la vertu récompensée ; je ne voudrois pas qu'il y eût du *merveilleux*, car je connois le danger qu'il y a de ne pas accoutumer l'esprit à des méts simples. Je voudrois que vous fussiez le maître du choix des sujets ; je voudrois que vous payassiez ces histoires à tant la piece à mesure qu'on les feroit. (1) Je sens bien qu'avec de l'argent on n'a pas du parfait & que l'esprit ne se vend pas ; mais vous traiteriez cela de maniere à n'avoir pas à payer un travail mercenaire, & vous envelopperiez de toutes vos politesses les vues grossieres que je vous propose.

Je me flatte que Madame la Duchesse de Noailles se tirera bien de ses couches, & qu'elle sera assez raisonnable pour préférer les conseils des Médecins aux impressions de ses fantaisies. . . . je ne cesse de demander la paix, quoique je comprenne fort bien que quand nous n'aurons plus la guerre d'épée, nous aurons une guerre de plume, & qu'il est plus aisé de désarmer des soldats que d'accorder des Docteurs.

---

(1) Il y avoit cent à parier que le *bel esprit* qui se chargeroit de faire *à tant la piece* ces *belles histoires* où il ne devoit y avoir rien de *merveilleux*, les feroit mal. Le public a décidé la gageure. Il est triste de penser qu'on paie le talent à tant la page, comme on paie son marchand de drap à tant l'aulne.

ON m'a dit que la veuve de Duché (1) est une femme d'Opéra ; on craint qu'elle n'éleve sa fille pour le théatre ; si cela étoit vrai je ne lui donnerois pas une pension, non que je croie qu'il faut laisser le vice mourir de faim, mais parce qu'il est juste de ne le nourrir qu'après avoir engraissé la vertu. Vous remédierez à la fille en la mettant dans un Couvent.... Nous avons taxé tous les Seigneurs, & nous avons fait violence à l'avarice (2) de quelques-uns qui feignoient d'avoir oublié que Duché les avoit souvent divertis. Sans vous consulter je vous ai mis sur la liste ; vous donnerez 200 liv. par quartiers : envoyez-moi celui de Janvier 1705.

IL n'étoit question hier au soir, à la Cour, que de Mesdemoiselles de Noailles ; l'aînée

(1) Joseph François Duché de Vaucy, cultiva fort jeune la Poésie. La douceur de son caractere, & les charmes de son esprit le firent connoître à la Cour, où il fut valet-de-chambre de Louis XIV. Il fit comme Racine, des Tragédies saintes pour Saint-Cyr, on y chantoit ses Cantiques sacrés. Il fut reçu à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & mourut à Paris le 14 Décembre 1704. Il fut toute sa vie l'ami particulier du célebre & malheureux Rousseau qui fit sur sa mort un très beau Sonnet.

(2) Qu'elle est respectable cette Madame de Maintenon quand elle force le vice à devenir tributaire de l'innocence indigente ! De pareils traits font adorer sa mémoire.

avoit été dîner chez Madame la Duchesse de Bourgogne. M. le Dauphin ne pouvoit tarir sur ses louanges. Mademoiselle d'Ayen (la cadette) se contenta d'aller voir M. le Duc de Bretagne; il lui prit son évantail & le déchira d'un bout à l'autre; Mademoiselle d'Ayen lui en donna un coup de toute sa force, & le Prince le lui rendit par un coup de pied dans le ventre; Madame de Vantadour les sépara & rendit un évantail à Mademoiselle d'Ayen. Ainsi finit le combat.

(1) 1709. QUAND on a su que le Roi refusoit les indignes propositions de paix que les ennemis ont faites à M. de Torcy, tout le monde a applaudi & demandé la guerre; mais ce mouvement n'a pas duré, & l'on est bien vîte retombé dans cet abattement que vous avez vu & qui vous indignoit. Combien de fois avez-vous entendu dire: *Pourquoi nous laisse-t-on de la vaisselle d'argent? Le Roi nous feroit plaisir de tout prendre.* Depuis que les zélés en ont

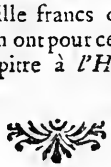
(1) La France étoit épuisée par la guerre & désolée par la famine; le Roi réduit à s'humilier, envoya le Marquis de Torcy à la Haye. Il offroit à ces fiers Républicains d'abandonner son petit fils (le Duc d'Anjou, Roi d'Espagne) ils eurent l'insolence d'exiger qu'il le détrônât. Cette indigne proposition fit frémir tout ce qui a une goutte de sang Français dans les veines. Dès-lors la gloire du Monarque insulté devint la gloire de la Nation; les esprits abattus par la disgrace furent rélevés par le désespoir.

donné l'exemple tout eſt conſterné ; on murmure, on trouve que c'eſt au Roi à commencer à ſe retrancher ; on lui plaint toutes ſes dépenſes. Les voyages de Marly ſont la cauſe de la ruine de l'Etat ; on voudroit lui ôter ſes chevaux, ſes chiens, ſes valets ; on attaque ſes meubles, en un mot, on le veut dépouiller le premier. Où ſe font ces murmures ? A ſa porte. Et par qui ? Par des gens à qui il a tout donné. Pour moi, on veut me lapider, parce qu'on ſuppoſe que je ne lui dis rien, comme s'il n'ouvroit pas lui-même toutes les lettres & ne donnoit pas lui-même ſes ordres.

Cependant le Roi a diminué ſa table de Marly ; il a envoyé ſa vaiſelle d'or à la monnoie ; il met ſes pierreries entre les mains de M. Deſmaretz, pour les engager ſi on peut ; mais on ne veut compter que ce qu'il ne fait pas. J'ai été des premieres à envoyer ma vaiſſelle, vous y perdez plus que moi, & vous ne vous y feriez pas oppoſé. Il y en a pour treize ou quatorze mille francs. (1) S'il n'y avoit qu'à manger ſur de la fayence, nous en ſerions quittes à bon marché.

---

(1) En 1709 Madame de Maintenon n'avoit que pour treize ou quatorze mille francs de vaiſſelle, & de nos jours des particuliers en ont pour cent mille écus. Ce trait pourra fournir un chapitre à *l'Hiſtoire des progrès du luxe en France.*



De la maniere dont on compte le détail de la bataille de Malplaquet entre Mons & Bavay, (en 1709) nous l'aurions gagnée sans la blessure de M. le Maréchal de Villars.... Il s'est battu comme s'il avoit une réputation à commencer; il s'est acquis une gloire dont assurément il n'avoit pas besoin: point de Régiment à la tête duquel il n'ait donné; il alloit à la charge avec la férocité d'un lion, & donnoit ses ordres avec le sang froid d'un Philosophe en robe de chambre.... (1) Adieu, mon cher Duc, (le Duc de Noailles) rien ne pourroit me faire plus de plaisir que de vous voir revenir (de l'armée qu'il commandoit) avec de grands services rendus à vos maîtres, dussiez-vous aller labourer vos terres, n'en sortir jamais, n'éprouver que l'ingratitude des Rois, & n'avoir d'autres récompenses que la gloire sans honneurs.

Je ne sais comment vous recevrez la derniere réponse de nos ennemis (au sujet des conditions

(1) Le champ de bataille coûta aux Alliés trente mille hommes, tués ou blessés. *Encore une victoire comme celle-ci*, disoit un Hollandais, *& nous sommes perdus*. La blessure que reçut M. de Villars fut assez considérable pour qu'on voulut lui administrer les Sacremens. On lui proposa de faire cette cérémonie en secret. *Non*, dit le Maréchal, *puisque l'armée n'a pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en Chrétien*. Ce grand homme destiné à sauver la France par de nouvelles victoires, survécut à sa blessure.

de la paix) le Roi l'a entendue, non avec l'indignation d'un homme qui se souvient de ses anciennes victoires, mais avec le sang froid d'un homme maître de la guerre & de la paix. Nos Princes, nos grands Seigneurs n'ont pu se modérer ainsi; je ne les ai jamais vus moins courtisans & plus citoyens. Notre Princesse (Mad. la Duchesse de Bourgogne) tâche de s'étourdir, elle court à pied, à cheval, en carosse, & ses inquiétudes avec elle. (1) Vous seriez bien charmé de lui voir la dignité de la premiere femme de l'Etat, les sentimens d'une Romaine pour Rome, & ces agitations d'une ame qui veut le bien avec une ardeur qui n'est pas de son âge. On rompt, on efface les fleurs de lys & les armes que le Cardinal de Bouillon a fait mettre à Saint-Denis, pour confondre quelque jour le nom de Bourbon avec le sien. On laisse seulement les armes de M. de Turenne sur son tombeau. Plus on approfondit tout ce qui a rapport à Pantalon Suisse, plus on trouve des preuves de son incroyable vanité.

A FORCE de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, la foiblesse des Philosophes,

(1) On se souvient ici du Vers d'horace si bien imité par Despréaux.

Post equitem sedet atra cura.

En vain monte à cheval pour tromper son ennui;
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

les bêtiſes des politiques, la fauſſeté des dévots, je ſuis parvenue à ne les pas plus eſtimer que les femmes qui ſont pourtant de jour en jour plus mépriſables. (1)

NE ferez-vous point une nouvelle tentative, mon cher Duc, (Duc de Noailles) pour engager M. le Cardinal à recevoir la ſatisfaction des Jéſuites, qui entraînera celle de tous les autres? De bonne foi, peut-il ſe mettre dans l'eſprit que le public trouvera étrange qu'il ait cette complaiſance pour le Roi? Il y va, dit-il, de ſa conſcience; c'eſt un reſſentiment plutôt qu'une punition, mais quand c'en ſeroit une, c'eſt la longueur de cette punition qu'il devroit, ce me ſemble, ſacrifier à ſon maître, à ſon bienfaiteur, à un Prince qui ſoutient ſeul la Religion. Il ne faut point ſe flatter; nous allons voir une trés-violente rupture, ſi nous ne voyons pas un accommodement; je connois le Roi, ſa colere augmente par le tems. . . , Il hait les diviſions, il deſire ardemment que celle-ci finiſſe, il ne tient qu'à ce cher oncle de la terminer avec avantage; il aura fait voir aux Jéſuites le mal qu'il peut leur faire, & au Roi ce qu'il eſt capable de lui ſacrifier. La réconci-

(1) Quel trait d'humeur contre ce pauvre genre-humain! Ce coup de pinceau auroit peut-être embelli le portrait de l'homme vertueuſement ridicule qu'a ſi bien peint le premier Auteur comique de la Nation.

liation

liation que je vous propose est le plus grand malheur qui puisse arriver aux Jésuites, s'ils sont tels qu'on le dit, car on exigera d'eux une conduite plus sage, & l'on saura réprimer leur emportement. (1) On s'adoucira pour le Cardinal, & tout ira bien. N'oubliez rien, Monsieur, pour faire entendre raison à celui qui nous gouverne tous, mais qui certainement est excité par ses ennemis qui veulent du bruit & le mettre à leur tête. Non, je ne m'accoutume point à voir le nom de Noailles à la veille d'une disgrace, & je crois vous avoir porté malheur. (2)

De M. le Duc de Mazarin à Madame de Maintenon.

MADAME, je m'attendois à recevoir du secours de votre grandissime crédit, vu la grandissime foiblesse du mien, & l'ordre de Dieu

(1) Le Cardinal n'ignoroit point cet emportement; il dit à quelqu'un qui prétendoit que les Jésuites étoient capables de tout... *Hé, non, car je vis encore.*

(2) Madame de Maintenon ayant engagé M. le Duc de Noailles à faire connoître au Roi combien il désaprouvoit la conduite du Cardinal, trouva le Roi aigri contre son oncle, mais sans mécontentement à son égard. Le Roi ne put cependant s'empêcher de lui dire que le nom de Noailles excitoit quelquefois dans son esprit des idées fâcheuses. Le Duc répondit: *Je changerai de nom, si Votre Majesté me l'ordonne; j'ai appris de mes peres à n'avoir d'autre volonté que celle de mes maîtres.*

voulant, comme vous le ſavez, mieux que moi que le fort ſupplée au foible. (1) Mon fils enflé de la tracaſſerie qu'il avoit eu deſſein de faire, s'oppoſe à la paix que le Roi veut rétablir dans ma famille, puiſqu'il me fait une guerre ſans quartier, me traitant avec tant de mépris qu'il ne daigne pas répondre à mes lettres, qu'il reçoit de beaux préſens de moi ſans m'en remercier, qu'il croit que tout lui eſt dû, parce qu'il s'imagine, & très-fauſſement, que je lui dois des groſſes ſommes, qu'il prétend toujours compenſer, bien que je n'ai point touché une piſtole de ce qu'il me demande; mais l'on ne peut, Madame, porter la chimere plus loin, quand il ſe perſuade qu'il a le droit de poſſéder de mon titre & de ma fonction d'héritier puîné & légataire univerſel de feu ſon Eminence de Mazarin dont il a plu au Roi de me revêtir, ſur les inſtantes ſuppliques de ce favori au ſuperlatif. A quoi j'oſe répondre qu'il faudroit que j'euſſe autant d'aveuglement que ce mauvais fils a de préſomption, ſi je prenois le parti de répondre à une longue ſuite de diſſention. Je m'adreſſe donc à la Cour de Rome qui interviendra ſans doute auprès du Roi, pour que dans celle de France, l'on ne faſſe pas un tel préjudice à la mémoire de Monſeigneur le Cardinal, & à tous les droits dont je jouis ou ai droit de jouir; il faut que ce fils reçoive ſa part

(1) La ſingularité du ſtyle & des détails de cette lettre eſt le motif qui a engagé à la mettre ici toute entiere.

de moi, selon l'ordre de Dieu & le droit naturel, au lieu de vouloir me la donner, car, Madame, il est plein de défauts & dénué de talens, & je ne me persuaderai jamais un avilissement pareil au sien, à moins que vous ne fassiez pencher la balance de son côté : ce que je redoute au dernier point. Mais observez qu'il est assez disgracieux d'avoir été déshonoré par sa femme, (1) sans être encore déshonoré par

(1) Hortence de Mancini, Duchesse de Mazarin, célebre par l'éclat de sa beauté & les charmes de son esprit; sans accuser la pureté de ses mœurs, on condamna l'irrégularité de sa conduite. *Le préjugé fut contre elle*, dit un Historien, *& devint l'origine de tous les malheurs de sa vie.* Voyez les *Mém. de Saint-Réal.* J'ai peine à me refuser au plaisir de placer ici le portrait que cet Ecrivain fait de cette femme à qui il n'a manqué qu'un mari moins sottement superstitieux, & moins brutalement jaloux, pour jouir de tout le bonheur qu'elle méritoit.

« C'est une de ces beautés Romaines qui ne ressem-
» blent point à des poupées comme la plus grande par-
» tie des nôtres de France, & dans qui la nature toute
» pure triomphe avec majesté de tout l'artifice des co-
» quettes. La couleur de ses yeux n'a point de nom, ce
» n'est ni bleu ni gris, ni tout-à-fait noir, mais un mê-
» lange de tous les trois qui n'a que ce que chacun a de
» plus beau : la douceur des bleus, la gaieté des gris,
» & sur-tout le feu des noirs, mais ce qu'ils ont de plus
» merveilleux c'est qu'il n'y en a point au monde de
» plus doux & de plus enjoués pour l'ordinaire, enfin
» de si propres à donner de l'amour, il n'y en a point
» de si sérieux, de si séveres & de si sensés quand elle
» est dans quelque application d'esprit; ils sont si vifs
» & si rians, que quand elle s'attache à regarder fixe-
» ment, ce qui ne lui arrive gueres, on croit en être
» éclairé jusqu'au fond de l'ame, & on désespere de pou-

son fils. Comment peut-on vouloir que je paie des dettes contractées dans une terre étrangere,

---

» voir rien lui cacher. Ils sont grands, bien fendus & à » fleur de tête, pleins de feu & d'esprit, mais avec toutes » ces beautés ils n'ont rien de languissant ni de passionné, » comme si elle étoit née pour être aimée & non pour » aimer. Lorsque Madame de Sévigné vouloit donner » une idée de deux beaux yeux, elle disoit : *Ce sont les » yeux de Madame de Mazarin.* Sa bouche n'est ni » grande, ni de la derniere petitesse, mais tous les mou- » vemens en sont pleins de charmes, & les grimaces » les plus étranges, ont une grace inexprimable quand » elle contrefait ceux qui les font. Son rire attendriroit » les plus durs & charmeroit les plus cuisans soucis. Il » lui change presqu'entierement l'air du visage qu'elle a » naturellement assez froid & fier, & il y répand une » teinture de douceur & de beauté qui rassure les ames » que sa beauté avoit d'abord allarmées, & leur inspire » cette joie inquiete qui est la plus prochaine disposition » à la tendresse. .... Elle a le son de la voix si touchant » qu'on ne sauroit l'entendre parler sans émotion. Son » teint a un éclat, si naturel, si vif & si doux, que je ne » pense pas que personne se soit jamais avisé en la re- » gardant, de trouver à redire qu'il ne soit pas de la der- » niere blancheur. Ses cheveux sont d'un noir luisant, » qui n'a rien de rude ; à voir le beau tour qu'ils pren- » nent naturellement, & comme ils se tiennent d'eux- » mêmes, quand elle les a tout-à-fait abattus, pour peu » qu'on eût l'ame poétique, on diroit qu'ils se jouent à » plaisir tout enflés & glorieux de couvrir une si belle » tête. C'est le plus beau tour de visage que la peinture » ait jamais imaginé. A force de se négliger, sa taille, » quoique la mieux prise & la mieux formée qu'on puisse » voir, n'est plus fine en comparaison de ce qu'elle a » a été, mais d'autres seroient déliées de ce qu'elle est » grosse..... On la voit quinze jours de suite coeffée » d'autant de différentes manieres, sans pouvoir dire » laquelle lui va le mieux. Celles qui défont toutes les

par une fugitive, & malgré le divorce? O! grand Dieu! le terrible exemple pour les mauvais ménages!

Vous n'êtes pas encore au bout. Je suis poursuivi par les Minimes qui veulent que je leur donne les corps de mes beau-freres, que les Jésuites de Pontoise ne veulent pas me rendre, sous prétexte de dire des Messes pour leurs ames, mais réellement pour avoir huit mille trois cens

---

» autres femmes la parent, & celles qui ne conviennent » jamais à une même tête font également bien sur la » sienne. Il en est de ses habillemens comme de sa coëf- » fure. Il faut la voir enveloppée dans une robe de cham- » bre pour en juger, & c'est en cette seule personne » qu'on peut dire que l'art le plus délicat, le mieux » entendu & le mieux caché, ne sauroit égaler la na- » ture. Une grande marque que la propreté qui coûte » tant aux femmes, lui est naturelle, c'est qu'elle ne » porte jamais d'odeur, quoiqu'elle les aime beaucoup. » J'avois oublié de vous parler de sa gorge, de ses » bras & de ses mains, mais qu'il vous suffise que tout » cela paroît fait pour le visage, & si on peut juger de » ce qu'on ne voit pas, son mari est assurément le plus » malheureux des hommes après avoir été le plus heu- » reux. Il disoit à la Duchesse d'Aiguillon que pourvu » qu'il épousât Hortence il ne se soucioit pas de mourir » trois jours après. *Le succès a passé ses souhaits*, dit- » elle dans la suite, *il m'a épousé & n'est pas mort; dieu* » *merci.* » On peut voir encore dans Saint Evremond le portrait quil fait de cette aimable Duchesse qu'il regardoit comme une Divinité sur la terre. Il faut remarquer que le Duc de Mazarin qui avoit eu vingt millions de sa femme & qui lui refusoit les dépenses les plus indispensables pendant sa vie, employa après sa mort des sommes immenses pour transporter son corps d'Angleterre & l'inhumer en France.

livres que je leurs ai promis, pour une Messe par an, qu'assurément c'est trop payer; ils me poursuivent donc au Parlement où le beau nom que je porte me rend de si mauvais offices, que si quelqu'un vouloit me dépouiller de l'habit que j'ai sur le corps, il l'obtiendroit d'eux par Arrêt, & rien ne le prouve mieux que les injustices que m'ont fait ces Juges Parlementaires sur les dettes de mon épouse. Je voudrois une évocation au grand Conseil; je n'ai que le nécessaire, & ces Moines me l'ôtent pour en augmenter le supperflu d'un Monastere que mes prédécesseurs ont fondé : voilà ce que c'est que les gens d'Eglises : avis au lecteur, Madame. J'ai encore quelque chose à vous dire : un banquier a gaspillé tous mes revenus; il me reste un bois de cent arpens, & M. Desmaretz en fait exploiter la moitié par les Officiers de Sa Majesté. Je donne l'autre moitié au Roi, car de me laisser dépouiller par un fat qui feroit sa cour, c'est ce qui ne convient point à celui qui pendant quarante-trois ans a été auprès du Roi. Voilà bien des embarras pour un homme qui songe à se marier, & qui certainement ne cherche noise à personne.

NOUS sommes de retour de Trianon à peu près aussi hébêtées que nous y étions allées. Nos Dames paroissent toujours se haïr, & les hommes ne tarissent point en sots raisonnemens sur les affaires présentes. Madame de Rohan a

ſoupé à Trianon ſans y être conviée, au grand déplaiſir du Roi. Madame de Bouzolle a brillé par ſa groſſeur réelle & par ſa groſſeſſe imaginaire, mais ſur-tout par ſes parfums qui ont ſingulierement bleſſé mon foible cerveau. La Ducheſſe de la Ferté a montré avec plus de complaiſance que jamais, deux calebaſſes plus noires que la cheminée; (1) comment de ces ridicules images paſſer à notre Princeſſe, elle que les graces font inceſſamment marcher ſans deſſein & ſans plaiſir, qui voudroit toujours ce qu'elle n'a point, & qui néglige tout ce qu'elle a? Elle court ſans ceſſe, & ſans ceſſe ſe plaint de ne pas courir aſſez; elle eſt charmante, & ſes défauts mêmes ſont aimables: on le ſent.

UNE des principales affaires qui a mené Madame d'Hudicourt à Paris, c'eſt un dîner chez Madame de Bourdeilles, & quel dîner! Le potage étoit d'une ſervante; une tourte de pigeons, d'un Pâtiſſier; le fruit, de la vallée de Montmorency; la vaiſſelle d'emprunt; les convives, Madame de Mioſſens, Madame & Mademoiſelle de Sivrac, Madame de Caylus & ſes deux enfans, un vieux Gentilhomme ridicule,

(1) On eſt étonné que Madame de Maintenon ſe ſoit permis cette peinture dégoûtante; elle auroit bien du, s'il eſt permis d'employer le ſtyle précieux, elle auroit bien dû couvrir, par ſon ſilence, ce que Mad. de la Ferté laiſſoit à découvert.

Madame d'Aubigné toute onctueuse, Mademoiselle de Merode toute roide, Mademoiselle de la Barge toute endormie; Mademoiselle de Brenillac y manqua, parce qu'elle se confessoit & faisoit son testament; une fluxion subite lui avoit élargi le visage si monstrueusement, qu'on la crut à l'agonie. Toute l'honorable compagnie, après avoir bien ri, bien dansé, alla voir la malade qui étoit dans toute la négligence d'une agonisante surprise. N'avez-vous pas, Madame, quelque regret de n'avoir pas fait la quinzieme à cette table où l'on étoit assis que de côté?

J'AIME fort, Madame, ce que vous appellez indiscrétion, il y a long-tems qu'on ne m'avoit dit ni écrit que l'on m'aime de tout son cœur. On me respecte trop pour m'aimer, & votre grossiereté me fait goûter un plaisir sur lequel j'étois un peu gâtée autrefois, mais dont je ne tâte plus, je ne sais pas trop bien pourquoi, car enfin je ne suis point changée, & je trouve que tout ce qui est autour de moi l'est fort. Laissez, Madame, aux adorateurs de ce rien qu'on nomme faveur & crédit, le respect souvent si peu sincere, si peu aimable & si offençant pour moi, & ayez toujours la grossiereté de m'aimer.

JE ne ſais, Madame, ſi l'on vous rend compte de nos journées; on s'adonne, dans la ruelle de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, à faire de l'eſprit, il y a des converſations dont on eſt très-content, on y parle de Logique, de Rhétorique, de Phyſique, & l'on y approfondit tout ce dont il ſeroit à ſouhaiter que nous ne fuſſions pas même le nom. La Princeſſe apprenoit hier à faire des agrémens. On projette de faire une académie de femmes, elle ſera de quarante; il y en a déja vingt ſur la liſte. Oſerai-je vous le dire? vous n'en êtes pas, je n'en ſuis pas, mais deux de mes nieces y ſont pour moi & des premieres.

De Mad. de Dangeau (1) *à Mad. de Maintenon.*

J'AI été ſi fort déconcertée quand j'ai vu que vous m'abandonniez ſeule dans votre petite chambre que je ne ſavois plus ce que je di-

(1) Madame la Marquiſe Dangeau, amie conſtante de Madame de Maintenon qui avoit fait le bonheur de ſon mari, en lui accordant tout ce qu'un Courtiſan peut deſirer; des richeſſes, une charge, de la conſidération & des plaiſirs. Parmi toutes les femmes que Madame de Maintenon avoit honorées de ſes bienfaits, elle fut du très-petit nombre de celles qui ne l'abandonnerent point lors qu'après la mort du Roi, elle vécut retirée dans la ſolitude de Saint-Cyr.

ſois. Quoique je ne ſois plus un enfant j'ai beſoin d'être tenue par la liſiere. J'ai trouvé mon affaire toute bouleverſée dans ma tête; j'ai dit mille choſes & pas une de celles que je devois dire, c'eſt donc un miracle ſi le Roi m'a compris.... Je rapporterai de Paris un Mémoire qui ne bégueyera pas comme moi; je le donnerai au Roi. Jamais ma langue ne vaudra rien, & malheureuſement dans ce tems-ci on juge du cœur par elle, & j'y perds plus que perſonne; car comment exprimer tout ce que je ſens de tendre pour vous, & de reconnoiſſant pour d'autres. Votre table & votre commerce ont fait ſur moi le même effet; que n'ai-je aſſez d'eſprit pour retenir tant de belles choſes, & un eſtomac aſſez fort pour ne point crever de tant de bonnes!

A Mon arrivée à Paris, j'ai trouvé Madame d'Elbeuf toujours à l'agonie.... Elle répond à tous ceux qui lui parlent de Dieu, comme elle grondoit ſes laquais. En voici un trait: elle ſe comparoit à Job. Le Curé lui dit: *Il y a de la différence en ce que vous avez eu la conſolation de recevoir Notre-Seigneur.* Elle lui répondit: *Eh! pourquoi diable, le bon homme Job n'a-t il pas reçu l'Extrême-Onction? Je ne trouve pas cela bien.*

De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.

« D'UN ſimple œillet on eſtimoit l'hommage,
» Au bon vieux tems. Or, tel étoit l'uſage.
» Et pour certain, en tous lieux on tenoit
» Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
» C'étoit donner toute la terre ronde;
» Car ſeulement au cœur on ſe prenoit. »

Si vous vouliez, Madame, faire revivre en ma faveur ce bon tems, j'aurois lieu d'être contente & ſûre que mon préſent auroit tout le mérite qui vous le fait offrir; mais incertaine de mon ſort, je n'oſe me nommer.

» Or, devinez qui je puis être:
» Mon cœur étoit à vous dès ſa tendre ſaiſon,
» Par mes ſeuls ſentimens vous devez me connoître
» Le goût qui les reçut devança la raiſon.
» Elle s'en applaudit, & faiſant diſparoître
» Les vains, les frivoles deſirs,
» A vous plaire, à vous voir je bornai mes plaiſirs:
» Or, devinez qui je puis être. »

De Mad. de Maintenon à l'Abbé Gobelin, en 1673.

JE voudrois bien obéir à tout ce que vous me preſcrivez pour le Carême, mais je ne pourrai éviter d'en faire quelques tranſpoſitions, car je n'ai pas un moment le matin, & je ne puis qu'entendre la Meſſe. Ce que vous me mandez

sur mes habillemens n'est pas non plus trop possible ; je ne porte point de couleurs, (1) il faudroit que je me fisse faire des habits exprès. Mandez-moi si les trente sols que vous m'ordonnez doivent être distribués à Versailles, car le Curé prétend que mes obligations sont présentement à Maintenon. (2)

A Mad. de Maisonfort.

QUE ne puis-je vous donner mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui

(1) M. Gobelin vouloit que Madame de Maintenon ne fût qu'à Dieu ; elle s'habilloit fort simplement, cette simplicité étoit élégante, & M. Gobelin voyoit du luxe dans cette élégance. Mais, Monsieur, lui disoit-on, ce ne sont que des étoffes communes ; linge uni, étamine du Lude, point de dentelles, des rubans noirs. *Cela est vrai*, répondit-il, *mais je ne sais, quand vous vous mettez à genoux je vois tomber avec vous, ma très-honorée Dame, une grande quantité d'étoffe à mes pieds, qui a si bonne grace, que je trouve à cela quelque chose de trop bien.*

(2) Voici un fait qu'on peut ajouter à la liste nombreuse de ceux qui prouvent les jeux bizarres de cette fatalité qui semble régir les événemens de l'univers. *Maintenon*, belle & noble Terre qui appartient actuellement à la Maison de Noailles, appartenoit autrefois à la Maison d'Angennes. L'ancienne Marquise de Maintenon se trouvant dans l'impuissance de satisfaire ses créanciers, la vendit, partit pour la Martinique & alla mourir dans la même habitation d'où Madame de Maintenon étoit partie pour venir lui acheter sa Terre. *Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque.* Horat. de Art. Poet.

qui dévore les Grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer. J'ai été jeune & jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée par-tout dans un âge plus avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à la faveur, & je vous proteste que tous les états laissent un vuide affreux. (1)

A Mad. de Caylus, en 1716.

UN joli chapelet siera bien à Mademoiselle de Courcillon, car je ne la crois pas encore Janséniste. Je n'envoie rien à Madame de Barneval, parce que je n'ai point d'argent. Jus-

(1) On connoît la réponse plaisante que fit un jour M. d'Aubigné à Madame de Maintenon, qui après avoir épousé Louis XIV trouvoit encore *un vuide affreux dans tous les états*. Un de nos Poëtes a mis en Vers cette réponse. Il s'est permis quelques licences, non pas Poétiques, mais historiques. Quoiqu'il en soit voici les Vers.

« La M*** dit un jour à son frere :
» Le croirois-tu ? le trône, la grandeur
» Dont si long-tems j'ai brigué la chimere,
» Ne laisse plus que *vuide* dans mon cœur.
» La mort peut seule, en ma triste misere,
» Me rendre heureuse. Ah ! dit l'autre en fureur,
» Vous comptez donc épouser Dieu le pere ?

Parlons plus sérieusement, *si quelque chose pouvoit détromper de l'ambition, ce seroit assurément cette lettre*, dit M. de Voltaire, *Siecle de Louis XIV*.

qu'ici on m'a payé exactement, (sous la Régence) mais les aumônes que je fais étant presque toujours des pensions, je me défais fort vîte de ce que je reçois, je demeurai le mois passé assez long-tems avec six louis & demi pour tout trésor.... Ne soyez pourtant pas en peine de moi, Maintenon me suffit pour ne pas mourir de faim... Voilà trois pieces de vaisselle pour les pauvres, voilà le chapelet pour la petite belle, voilà huit cent francs pour Madame de Mailly, (sa niece) & voilà M. Manduil porteur de tout cela. Je ne vous dis rien de la beauté de vos lettres, je vous paroîtrois flatteuse, & à mon âge, il ne faut pas changer de caractere.

A la même.

VOILA donc Madame de Mailly à l'aumône! (1) j'en bénis Dieu de bon cœur comme les dévotes, mais non avec la même indifférence; si je paroissois instruite on espéreroit de plus grands secours, & il me passeroit souvent dans l'esprit que j'oterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à Madame de Mailly; vous ne me dites rien de ses enfans....

(1) J'ignore ce qui a pu renverser la fortune de la niece de Madame de Maintenon. Elle se contente de dire, dans une autre lettre que celle qu'on copie ici: *Je ne plains point Madame de Mailly de faire mauvaise chere. Punition de l'avoir faite trop bonne.*

Elle devroit renvoyer ses domestiques. Quand je vins ici (à Saint-Cyr après la mort du Roi) je n'avois pas dequoi donner le deuil aux miens; je les congédiai, & je leur ai envoyé de l'argent à mesure qu'il m'en est venu, ils m'auroient trop coûté à nourrir. (1) Continuez à l'assister, ma chere niece, avec le plus de *vraisemblance* qu'il se pourra. (2) Votre amitié fait honneur à Madame de Noailles, toute riche, toute grande Dame qu'elle est.

A le même, en 1683.

SI Mademoiselle de Noailles vit encore, & qu'elle soit assez malheureuse pour se soucier de mes complimens, dites-lui que je n'écris point sans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agonisans qui ont cette foiblesse, mais s'il en échappe quelqu'un, au nom de Dieu, qu'ils ne viennent pas m'en remercier.... La journée d'hier ne se passa pas bien agréablement entre Madame de Dangeau & moi; elle me fit le matin un long éclaircissement sur le jansénisme, dans lequel elle me montra tout

(1) On n'oubliera pas que c'est la veuve d'un Roi, la veuve de Louis XIV, qui, faute d'avoir le moyen de faire porter le deuil à ses gens, les renvoye. Ce trait est un de ceux qui peignent l'ame noble & désintéressée de Madame de Maintenon.

(2) Ce mot de vraisemblance indique la source des secours que recevoit Madame de Mailly.

ce que j'avois cru voir en elle. Il n'y a point de Jansénistes ; c'est un prétexte pour persécuter les plus honnêtes gens. Leurs mœurs sont respectables ; le contraste de M. le Cardinal de Noailles & de M. le Cardinal de Rohan ne fut pas oublié. Tout ce que nous appellons le bon parti, vouloit plaire au Roi par intérêt. Voilà ce qui fut fort amplement traité entre nous, & fort franchement de part & d'autre. Elle dit avec raison que les femmes ne devoient point se mêler de parler là-dessus, & qu'elle n'y vouloit point entrer. &c.

Fin du premier Tome.

MAINTENONIANA

OU

CHOIX DES LETTRES

DE MADAME DE MAINTENON.

A Mad. de Caylus.

N'ALLEZ pas croire que les disputes dont je vous ai rendu compte aient mis la moindre froideur entre Madame de Dangeau & moi ; (1)

(1) Voici comme elle se vengea un jour qu'elle en étoit mécontente. On sait que Mad. de Maintenon écartoit avec soin tout ce qui pouvoit altérer cette pureté de mœurs qui devoit distinguer la Maison dont elle étoit Fondatrice. Madame de Dangeau s'étant recriée sur la beauté d'une Dame de la Communauté, Madame de Maintenon ne la ramena de cinq ans à Saint-Cyr. Cette Dame étoit la seule qui fut belle ; le Marquis de Louvois les ayant vu rassemblées : *que d'argent dépensé*, dit-il, *encore si c'étoit pour de jolis minois !* Ses soins n'étoient pas moins vigilans sur tout ce qui pouvoit nuire à la Religion. Quelques-unes de ses Demoiselles étant mala-

je lui répondis, ce me ſemble, avec beaucoup de douceur ſur le janſéniſme, & les inſtances qu'elle me fit pour demeurer quelquefois ici (à Saint-Cyr) étoient accompagnées de tant de tendreſſe, qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touché. Je ne comprends pas qu'on puiſſe avoir tant de goût & d'amitié pour une perſonne qui ne peut plus être qu'un objet de pitié de dégoût & de triſteſſe. Dites-lui, je vous prie, que je viens de recevoir une lettre d'elle, datée du 25 d'Août, fort longue, ce qui ne lui arrive pas ſouvent, & remplie d'agrémens, ce qui lui arrive toujours; elle me propoſe, pour mon amuſement, de lire quelques hiſtoires divertiſſantes, & m'aſſure que tout me ſeroit permis dans l'état où je ſuis. Je le voudrois bien, & ne m'en ferois pas ſcrupule; voyez ce que vous pourriez me prêter ou acheter; conſultez vos lecteurs, car il me ſemble que vous avez des amis de toute eſpece. Vous êtes plus vive que moi ſur le janſéniſme; je vous le pardonne; il faut bien ſouffrir que chacun penſe à ſa mode.

---

des d'application, Dodart, bon Janſéniſte, quoique Médecin, propoſa pour remede les divertiſſans écrits de Port-Royal. *Ah! Monſieur*, répondit-elle avec vivacité, *j'aime mieux qu'elles meurent*. Elles ſeroient mortes d'ennui, dit nettement M. de la Beaumelle.

A la même.

UNE dévote *de la Providence* vint ici il y a quelques jours.... Elle raconta à nos Dames qu'elle alloit à Toulouſe pour y établir une Communauté.... Enſuite elle diſpenſa de grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à Saint-Cyr, & demanda avec inſtance qu'on lui en confiât les réglemens. La bonne Dame *de la Providence* ſait de quels moyens il faut ſe ſe ſervir pour réuſſir. Madame de.... *ouvrit le bec, laiſſa tomber ſon fromage*, & ſans me dire un mot, donna le livre de la Maiſon; elle vint triompher de ſon aventure à la récréation, & fut bien ſurpriſe de ce que je lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une ſotiſe. (1)

A la même.

CE que vous me mandez de l'humanité du Roi (Louis XV alors fort jeune) me fait grand plaiſir; il faut eſpérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raiſon de pleurer, nous qui l'avons ſi bien connu. Vous êtes en-

(1) *Nos filles ſont fort ſimples*, dit Madame de Maintenon, *elles crurent, ſans héſiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de donner nos regles* ſimples!.. Cela a bien changé.

core assez jeune pour voir tout cela. Pour moi je n'ai qu'à prier & mourir, & je n'en suis pas fâchée. (1)

A la même.

CET Archevêque de Rouen que vous croyez qui prend les choses sérieusement, me vint voir sur le bruit de ma fievre ; il me consola. Il m'echappa de dire, par rapport au jansénisme, que tout étoit perdu.... Il se leve là-dessus avec la vivacité d'un aigle, & me dit : « Tout n'est » pas perdu : il ne faut ni le dire ni le penser : » le Clergé de Paris est en grand désordre ;

(1) Madame de Caylus écrivoit à Madame de Maintenon : *le Roi se porte bien, mais d'une opiniâtreté épouvantable.* Madame de Maintenon répondoit : *l'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi. On n'est ni opiniâtre ni incorrigible dans cette Race-là. Il est vrai que c'est un grand malheur pour lui d'être Roi sans avoir été Sujet, mais M. de Fréjus & notre Maréchal y remédieront peut-être.*

Nous nous faisons un plaisir de rapporter ce trait de bienfaisance que tout le monde ne connoît pas & que M. de Pousol a mis en Vers.

Un Militaire en son art consommé
Dit à Louis, notre Roi bien aimé :
Devant Menin depuis deux jours nous sommes ;
Sire, il vous faut sacrifier mille hommes,
Brusquer l'attaque, ordonner un assaut,
La Place est prise au moins huit jours plutôt.
Huit jours plus tard que l'on prenne la Ville,
Lui répondit le pere des Français,
Car j'aime mieux, dans mon camp immobile,
Perdre cent jours qu'un seul de mes Sujets.

» mais il n'en eſt pas de même par-tout, j'ai
» ſeize ou dix-huit cens Curés, dont trente-
» deux ſeulement ont rejetté la Conſtitution.
» De ces trente-deux il y en a un ou deux qui
» veulent revenir. Le Parlement de Rouen me
» ſoutient fort bien; je tombe, en ſuivant les
» regles, ſur tous ceux qui font des fautes ré-
» préhenſibles. J'ai cinquante ou ſoixante mai-
» ſons de filles dont je ſuis content; il eſt vrai
» qu'il faut veiller continuellement, mais je
» ſuis Evêque pour cela. »

N'eſt-il pas vrai que ce diſcours eſt conſolant?

A la même. (1)

MADEMOISELLE de Gandri vient de me dire que le Czar traîne avec lui une fille,

(1) Cet Empereur Moſcovite, dit M. de la Beaumelle, qui cherchoit par-tout des hommes, & qui en étoit lui-même un grand, voulut voir la femme que Louis XIV avoit tant aimé. La Communauté, en habit de cérémonie, le reçut à la porte de la clôture, il alla droit à l'appartement de Madame de Maintenon, ſuivi de quelques Seigneurs Français & de ſa petite Cour. Il lui adreſſa la parole, l'interprête en dit moins que n'en diſoit le viſage du Prince. Il tira lui-même le rideau du lit & la conſidéra attentivement. Elle rougit, & les Dames de Saint-Cyr qui la virent en ce moment aſſurent qu'elle dût encore lui paroître belle. Le Czar dit quelques mots d'étonnement avec une action encore plus énergique. De-là il alla dans les claſſes, parut ſurpris de trouver ſi peu de beautés parmi tant de filles raſſemblées, s'amuſa de tous leurs jeux, & fit tirer le plan de la mai-

au grand ſcandale de Verſailles.... Je ne puis ajouter foi à ce diſcours..... En ce moment M. Gabriel entre & me dit que M. Bellegarde me mande qu'il veut venir ici cet après dîné, ſi je le trouve bon; c'eſt le Czar. Je n'ai oſé dire que non, & je vais l'attendre ſur mon lit; on ne me dit rien de plus. Je ne ſais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie, s'il veut voir la Maiſon, les Demoiſelles, s'il entrera au Chœur; Je laiſſe tout au haſard.

Le Czar eſt arrivé à ſept heures du ſoir, il s'eſt aſſis au chevet de mon lit, il m'a demandé ſi j'étois malade, j'ai répondu qu'oui; il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu : *Une grande vieilleſſe.* Il ne ſavoit que me dire, & ſon truchement ne paroiſſoit pas m'entendre; ſa viſite a été fort courte, il eſt encore dans la maiſon, mais je ne ſais où; il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir, vous croyez bien qu'il aura été ſatisfait.

A la même. 1717.

MONSIEUR Bonnet me diſoit, il y a deux jours, que l'Archevêque de Bourges lui

---

ſon. Quelques jours après on lui montra dans une aſſemblée Madame de Caylus. Ayant ſu qu'elle étoit niece de Madame de Maintenon, il fendit la foule, l'aborda, la prit par la main, la regarda beaucoup & l'honora de toutes les politeſſes Moſcovites. Cette note eſt tirée toute entiere des *Mém. de Mad. de Maintenon, tom. 4, p. 292 & ſuiv.*

avoit fort demandé de mes nouvelles, & qu'il lui avoit dit que j'étois droite comme un jonc & cela avec un sourire qui me fait croire qu'il me regarde comme un prodige; il aura sans doute ajouté que je raisonne tout aussi bien que lui, & me voilà une personne à montrer. Il faut avouer qu'il est bien glorieux de vivre long-tems. (1) On croit faire maintenant mon éloge quand on dit : elle raisonne encore juste, elle écrit encore d'une main ferme; me voilà bien louée! voilà de grands sujets d'amour-propre!

A la même.

Je dois vous dire que je m'ennuie plus depuis que je me porte bien. Les prieres, mon ajustement, l'éducation de Mademoiselle de la Tour, remplissent la matinée; quelques instructions aux jeunes professes, des récréations avec la Communauté, une heure de piquet ou de trictrac avec Mademoiselle d'Aumale, suffisent pour l'après dîné. J'ai été mal saine dans tous les âges de ma vie, mais ma caducité est vigoureuse. (2) Il y a plus de deux heures que

(1) Voici quelle étoit la recette que Madame de Maintenon donnoit à sa niece pour y réussir. *Faites-vous vieille de bonne heure afin de l'être long-tems.*

(2) Quoique parvenue à une extrême vieillesse, Madame de Maintenon écrivoit, parloit, pensoit avec toute la justesse & tout le feu de ses premieres années.

j'attends M. de Villeroi ; sa santé, celle du Roi m'empêchent de murmurer, mais il est ennuyeux d'attendre, & voilà comme les plaisirs les plus innocens ont leurs dégoûts. M. le Maréchal de Villeroi se préparoit à me dire bien des choses... Cependant il ne m'apprit rien de nouveau.... Il me tourmente un peu sur le séjour que vous voudriez faire ici de tems en tems, il se moqua de moi quand je lui dis que je ne m'ennuyois pas; il est très incapable de comprendre que je doive & encore moins que je puisse m'occuper de Saint-Cyr. Il rabattroit bien de l'estime qu'il a pour moi, s'il me voyoit montrer à lire à Mademoiselle de la Tour, examiner la vocation d'une postulante ou raccommoder mes chemises.

A la même.

QUE de choses j'ai vues! Madame la Duchesse de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des manieres & par une conduite qui auroient fait la disgrace de toute autre. Madame de Montespan (1) atteloit six souris à un

---

Un jour qu'elle faisoit une réprimande aux Demoiselles assemblées, une nouvelle servante qui l'entendoit l'interrompit en s'écriant : *Pardi voilà encore une maîtresse femme !*

(1) Athenais de Mortemar, Marquise de Montespan, dont on a déja tant parlé dans cet Ouvrage « parut à la » Cour & effaça tout ce qui y avoit paru avant elle,

petit carroſſe de filagrame, & s'en laiſſoit mordre ſes belles mains. Elle avoit des cochons & des chevres dans des lambris peints & dorés, le Roi la montroit aux Miniſtres comme un enfant, ſe récriant ſur les badinages des Mortemars ; mais elle ſavoit tous les ſecrets de l'état & donnoit de très-bons conſeils & de très-mauvais, ſelon ſes paſſions.

» dit l'Hiſtorien de Madame de Maintenon. Tous les » dons de la nature répandus avec profuſion, une né- » gligence naturelle qui donnoit des charmes à ſes paro- » les & à ſes moindres mouvemens, en faiſoient la » beauté la plus réguliere & la plus ſenſuelle. Les agré- » mens de la figure & de l'eſprit ſembloient héréditaires » dans la famille des Mortemars. De quelque côté qu'on » l'enviſageât, on ne trouvoit que beauté, eſprit, éru- » dition : paroles & regards, tout étoit graces dans Ma- » dame de Monteſpan. La Marquiſe de Thianges, ſa » ſœur ainée, avoit tous les talens & tous les attraits. » L'Abbeſſe de Fontevrault, ſa cadette, eût paru belle » ſi elle n'avoit eu des ſœurs. Elle écrivoit en Latin avec » facilité, en Français avec élégance. Poëte, Philoſo- » phe, Théologienne, elle avoit tous les goûts. L'Ho- » mere Grec la délaſſoit des lectures ſérieuſes ; ſes or- » donnances étoient des modeles pour le gouvernement » des maiſons Religieuſes ; en un mot elle étoit digne » de ſuccéder à ſix Princeſſes du Sang. Vivone, leur » frere, avoit tant d'eſprit dans le commerce qu'on le » ſoupçonnoit d'en faire dans le cabinet. La Marquiſe » de Caſtre, ſa fille, ne dégénéra point, leur tour » d'eſprit étoit le même, & leur étoit particulier. On » l'appelloit *l'eſprit des Mortemars.* »

A M. le Duc de Noailles. 1710.

VOUS ſavez combien on juge à notre cour d'après les évenemens; toutes les fautes de M. de Vendome ſont oubliées, & c'eſt un héros; il n'auroit aucun talent s'il étoit malheureux. Notre jalouſie ronge toujours le mérite & ne laiſſe pas même en paix le malheur.... On eſt très-occupé du rétabliſſement de l'armée de Flandre.... Les recrues arrivent, il n'y a que l'argent qui nous arrête. Je ſuis perſuadée que ſi vous étiez ici vous nous procureriez encore quelques millions, mais vous n'y êtes pas, & c'eſt ce qui me tue; vous faites du bien où vous êtes, & c'eſt ce qui me conſole. Adieu, Monſieur, notre amitié eſt trop véritable & trop ſolide pour nous faire des complimens, laiſſons-les aux traitres & aux déſœuvrés.

Au même, 1711.

J'AI beaucoup de joie, & je l'ai achetée par beaucoup de peines, non des ſots diſcours que j'entendois ſur la levée du ſiege, (de Gironne) mais par beaucoup de raiſons, comme le retardement que le déluge vous apportoit, la diminution de vos vivres, la difficulté d'en avoir, le peu d'habileté de vos Ingénieurs, la capacité de M. de *Staremberg*, (Gouverneur

de Gironne) la rage des peuples, vos inquiétudes, vos fatigues; tout cela, mon cher Duc, m'a fait passer de mauvaises nuits. Je me suis mis à votre place, & je la trouvois la plus mauvaise du monde. Enfin *Gironne* est pris, & tout ce qui en faisoit les difficultés fait aujourd'hui votre gloire. Madame, qui sort de ma chambre m'a assuré que vous étiez encore aimé & loué de bon cœur, & nous avons conclu que si vous continuez, vous pourrez bien être haï & blâmé de bon cœur aussi. On nous annonça M. Voisin, en même tems que le Capitaine des Gardes avertit pour la viande, (1) il étoit suivi d'un homme dont la taille étoit fort petite, & dont la barbe étoit un peu plus grande.... Il rendit compte de toutes les attaques, tenant un Plan à la main. Le Roi y prenoit un plaisir singulier.... « Sire, lui dit-il, j'ai servi sous tous » vos Généraux, vous n'en avez point qui ait » plus promis que celui-ci, il a la prudence & » la prévoyance de Turenne, (2) la valeur &

(1) Du tems de Louis XIV, on annonçoit les repas du Roi en ces termes: *Sire, la viande que Votre Majesté a commandée est prête.*

(2) C'est je crois, de tous les grands hommes que la France a produit dans tous les genres, celui qui est le plus universellement célebre. Combien de gens, même en France, pour qui Bossuet, Corneille, Paschal, Moliere, le Brun, de Thou, Descartes, &c. n'ont jamais existé? Le Prince, l'Artisan, l'homme de Lettres, le Soldat, le Laboureur, le Négociant réunissent leurs voix pour célébrer la mémoire de ce grand homme. Cela nous dispense de rien ajouter à cette note.

» la vigilence de Crequi, (1) l'intelligence
» pour l'artillerie, de la Freselliere, & le dé-
» tail de Jaquier. (2) »

Au même, en 1711.

JE n'ai point eu, cet ordinaire, de lettre de vous, mon cher Duc; je ne vous en fais point de reproche, ce que vous faites vaut mieux que de m'écrire. J'ai pourtant quelque impatience

(1) Charles de Crequi, que la France compte au nombre de ses grands Généraux, mourut, comme Turene, d'un coup de canon au siege de Breme, en 1638.

(2) Voici quelques détails du siege de Gironne qui fait tant d'honneur au Duc de Noailles, & que j'emprunte de M. de la Beaumelle dont j'aime tant à me parer.

« Cette Ville, que des évenemens fortuits avoient » délivrée de plusieurs sieges, crut être encore sauvée » cette fois par le secours du Ciel. Des pluies extraordi- » naires inonderent le camp des assiégeans; quarante- » sept escadrons & huit bataillons furent enfermés par » les eaux pendant quatre jours, sans pain ni fourrage. » Le Duc de Noailles lutta contre les Elemens; on le » conjura de lever le siege, il le continua; un boulet » de canon l'approcha de fort près au moment qu'il visi- » toit une batterie dressée contre la Tour Gironnelle » qui fatiguoit la tranchée; il dit à *Rigolo* qui comman- » doit l'Artillerie & qui étoit sourd, *entendez-vous cette* » *musique?* Je ne prends jamais garde, répondit *Rigolo*, » à ceux qui viennent, je ne fais attention qu'à ceux qui » vont. »

Trois jours après que les pluies furent cessées, la ville haute & basse capitula, se rendit & força le reste de l'Arragon à se soumettre.

de voir ce que vous pensez sur la mort de l'Empereur. Nos Courtisans ont crié victoire, dès qu'ils l'ont apprise. On devoit avoir la paix un mois après, une suspension d'armes étoit assurée, tous les Electeurs alloient se remuer, & nos cent mille hommes nous attirer du respect. Tout cela est évanoui; l'Archiduc sera Empereur, sans essuyer une contradiction. Il n'y a pas un Electeur qui ne voulût l'être. L'esprit de paresse a gagné toutes les Nations; tout veut vivre en repos, c'est que tout est épuisé; le Duc d'Hanovre ne veut ni l'Empire, ni ce me semble, la couronne d'Angleterre. Nous ne voyons que des Philosophes & bien peu de Héros, il n'y a que M. le Duc de Boufflers & vous, mon cher Duc, qui sachiez être sages & braves à la fois. Je vous embrasse, mon cher Duc, mes incommodités sont toujours les mêmes; trois jours de santé, trois jours de fievre, voilà le cercle de ma vie.

Au même.

VOUS avez perdu un bon ami, mon cher Duc, en perdant M. le Maréchal de Boufflers, (1) qui mourut hier ici, (le 22 Août 1711)

(1) Louis-François Duc de Boufflers, Pair & Maréchal de France, fut honoré par son Roi, adoré par ses soldats, & estimé par ses ennemis; lorsqu'après la capitulation du siege de Lille qu'il avoit défendu pendant quatre mois, le Prince Eugene vit ce Maréchal, il lui

il alloit se reposer à Boufflers, & j'avois peine à croire qu'il en revînt, car il étoit bien affoibli; son grand courage le soutenoit; en lui le cœur est mort le dernier.... Chacun se vante d'être affligé.... On lui donne mille louanges. Que l'on est faux en ce pays, même en disant la vérité!

LETTRES

De Monsieur de Valincourt. (1)

Il y a long-tems, Madame, que j'ai appris, par Madame de Caylus, l'honneur qu'il vous

---

dit: *je suis fort glorieux d'avoir pris Lille, mais j'aimerois encore mieux l'avoir défendu comme vous.* « Boufflers, dit le Marquis de Dangeau dans ses Mémoires, » fut revêtu de la dignité de Pair de France, après ce siege » qui lui fit tant d'honneurs. A sa réception, il fut accompagné au Parlement par une multitude d'Officiers » qui avoient défendu Lille avec lui. *Messieurs*, dit il en » se retournant vers eux, *toutes les graces que je reçois, » tous les honneurs qu'on me rend, c'est à vous que je les » dois, c'est à vous que je les renvoie, c'est vous qu'on » récompense, & je ne dois me louer que d'avoir été à la tête de tant de braves gens.* » Qu'il est beau de voir un Héros dont la modestie détache la couronne qu'il a reçue des mains de la Victoire, pour la partager avec ceux qui la lui ont fait obtenir! Un grand homme modeste, est bien plus qu'un grand homme, si j'ose me servir de cette expression.

(1) Jean-Baptiste du Trousset de Valincourt, de l'Académie Française, devint Secrétaire du Cabinet du Roi, de la Marine & des Commandemens de M. le Comte de Toulouse. Son mérite reconnu, sa probité

a plu me faire de penser à moi.... J'aurois déja eu celui de vous en faire mes très humbles remercimens; mais j'attendois que j'eusse quelque demande à vous faire, car avec les intelligences bienfaisantes, comme vous êtes, le meilleur moyen de remercier d'une grace reçue, est d'en demander une nouvelle. En voici une, Madame, qui se présente tout naturellement: ce n'est pas une petite entreprise, car le placet est horriblement long, & si le Roi avoit le choix ou de lire ce que je prends la liberté de lui écrire, ou de me donner ce que je prends la liberté de lui demander, je ne doute pas que le dernier ne lui parût plus commode. En cela,

---

éprouvée, son esprit, ses talens lui acquirent l'estime de tous ceux qui le connurent. Il fut l'ami de Boileau & de Racine auxquels il succéda en qualité d'Historiographe de France. Dans une lettre qu'il écrit à Madame de Maintenon qui lui avoit fait obtenir sa place, il dit: « Je » prends la liberté de vous envoyer un Mémoire où je » rends compte au Roi du peu de travail qui s'est fait » (par Racine & Boileau) & de ce qui seroit nécessaire » pour le faire avancer plus qu'on a fait jusqu'à pré- » sent. &c. »

Il ajoute à la fin de sa lettre: « J'ai l'honneur de vous » envoyer un essai de ce que vous m'avez fait l'honneur » de me proposer, je tâcherai de mieux faire; mais je » ne réussirai jamais, tant qu'on me croira Janséniste. » Je me souviens que Lully ayant un procès, fit dire au » Roi, qui le pressoit pour un Opéra, qu'il ne pourroit » faire une note que son procès ne fût jugé & gagné. »

M. de Valincourt avoit recueilli un grand nombre d'ouvrages très-précieux sur la Marine; mais le feu ayant consumé sa maison & sa bibliotheque, ses manuscrits sont perdus pour nous.

comme en beaucoup d'autres choses, il ne feroit que ressembler à César, qui, ayant menacé un homme de le faire tuer, ajouta: *Il m'est plus facile de le faire que de le dire.*

Du même, au Roi.

OSERAI-JE, Sire, supplier très-humblement Votre Majesté de m'accorder un brevet de retenue du prix de la Charge du sieur Dandrezelle ?... Diogene demanda un jour un écu à Alexandre, ce Prince répondit que c'étoit trop peu pour Alexandre. Diogene demanda cent mille écus, & Alexandre répondit que c'étoit trop pour Diogene. En comparant Votre Majesté à Alexandre, ma demande doit paroître modeste, mais en me comparant à Diogene, elle pourra paroître téméraire ; & en ce cas, je recevrai comme une grace le pardon que je vous supplie très-humblement d'accorder à ma témérité.

Du même à Mad. de Maintenon.

J'ESPERE que vous approuverez, Madame, le respect & la modestie qui m'empêche d'aller savoir tous les jours à votre porte des nouvelles de votre santé ; car je ne suis pas assez innocent pour ne pas savoir me faire honneur, de passer trois ou quatre fois par jour devant votre

votre antichambre avec un air fort empressé, & d'en sortir avec grand bruit, & avec un visage gai ou triste, selon que votre santé seroit plus ou moins bonne. Cela feroit son effet parmi les Courtisans & même jusques dans mon petit domestique; car je ne suis jamais bien servi de mes valets que le jour qu'ils m'ont vu entrer chez vous. Cela arrive rarement; mais outre que je suis ennemi de tout ce qui a le moindre air d'affectation, je craindrois qu'à la fin il ne m'arrivât la même chose qu'à une bonne femme dont je ne puis m'empêcher de vous faire le conte. C'étoit la femme d'un Artisan qui s'étoit prise d'affection pour Madame de Longueville: un jour elle trouva, dans l'antichambre de la Princesse malade, une grande femme avec un habit fort uni, des manches fort longues, une grande coëffe noire; la bonne femme s'approche & demande des nouvelles de la Princesse. La grande femme noire ne daigna pas lui faire la moindre réponse. L'autre croyant que tout étoit perdu se mit à faire de grands cris. La grande femme noire, importunée, dit à un valet-de-chambre: *Faites-moi sortir cette pleureuse; c'est bien à une bégueule comme cela à être en peine de la santé de Madame de Longueville.* (1)

(1) Cette Princesse est aussi connue par les délires de la jeunesse & de l'amour, que par les austérités de la pénitence qui les a expiée. Voici le portrait qu'en a fait *le Cardinal de Retz dans ses Mémoires.*

« Elle avoit une langueur dans ses manieres qui tou-
» choit plus que le brillant de celles mêmes qui étoient

De M. le Duc du Maine à Mad. de Maintenon; le 1 Janvier 1713.

IL auroit été trop commun, Madame, d'aller ce matin à votre porte pour vous faire, sur la nouvelle année, un compliment d'une sincérité peu commune: voyez tout ce que je vous dois, depuis le moment où je suis né, jusqu'au moment où je respire. Rappellez les connoissances du cœur que vous avez formé, & puis dites-vous à vous-même tout ce que je voudrois vous dire, qui est fort au dessous de tout ce que je sens. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer, mais, s'il vous plaît, n'ayez point mal à la tête. Plus je réfléchis sur les différentes marques que vous me donnez de la plus délicate, de la plus scrupuleuse, de la plus sincere & profonde amitié, & plus je vois combien j'ai de raisons de vous adorer. (1)

» plus belles; elle en avoit une, même dans l'esprit, qui » avoit ses charmes parce qu'elle avoit des réveils lumi- » neux & surprenans. Elle eût eu peu de défauts si la ga- » lanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa pas- » sion l'obligea de ne mettre sa politique qu'en second » dans sa conduite, héroïne d'un grand parti, elle en » devint l'avanturiere. La grace a rétabli ce que le » monde ne lui pouvoit rendre. »

(1) Cette lettre est citée dans trois ouvrages différens comme un petit chef-d'œuvre.

A M. le Cardinal de Noailles.

JE donnerois de mon ſang pour entendre dire: M. le Cardinal eſt bien déclaré contre les Janſéniſtes; je voudrois que vous puiſſiez voir l'uniformité des ſoupçons ſur vous, depuis les Prélats juſqu'aux plus petites Religieuſes. M. le Cardinal n'eſt point Janſéniſte, mais il les ménage; M. le Cardinal n'eſt point Janſéniſte, mais il eſt obſédé par eux; M. le Cardinal n'eſt point Janſéniſte dans le fond, mais ſon inclination eſt pour la cabale; M. le Cardinal n'eſt point Janſéniſte, mais ils ſe parent de lui, quoique dans le cœur ils en ſoient très-mécontens. Voilà, Monſeigneur, ce que j'entends dire tous les jours, & ce qui me perce le cœur. Ce qui me conſole, c'eſt que je n'ai pas encore trouvé une perſonne qui vous accuſe de janſeniſme, ni aucune qui ne vous blâme de n'être point hautement déclaré contr'eux.

Au même, en 1709.

J'AI donné, Monſeigneur, un de vos Mandemens au Roi; je l'ai lu avec un eſprit de critique parce que vous m'aviez dit qu'il pourroit bien déplaire, & je n'y ai pas trouvé un mot que je vouluſſe retrancher. Il eſt plein de piété & de vérité, il touche les endroits les plus néceſ-

faires dans les circonſtances ; il nous fait enviſager nos malheurs, ſans nous décourager ; en un mot, parfaitement bien. Mon approbation vous eſt aſſez inutile, mais le plaiſir de louer une ſi belle choſe m'eſt néceſſaire. (1)

Au même, en 1710.

LE Roi a diminué ſa table, à Marly ; il a envoyé ſa vaiſſelle d'or à la Monnoie ; il a donné ſes pierreries à M. Deſmarets, pour les mettre en gage, ſi on le peut. *Il ſera toujours prêt*, dit-il, *à ſe dépouiller pour des peuples qui ont tant fait pour lui.*

(1) Dans une autre lettre en date du 21 Fév. 1700, à ce vénérable Archevêque qui lui fit tant d'honneur, de plaiſirs & de chagrins, Madame de Maintenon diſoit, à propos d'un autre Mandement ſur lequel il lui avoit ordonné de lui dire ſon ſentiment :

» J'ai mis une croix au mot *débauché* qui eſt très-bien » placé, mais qu'on trouvera peut-être groſſier, car à » nous autres pêcheurs délicats, il faut nous annoncer » l'Evangile avec des paroles de miel. J'ai mis une autre » croix au mot *naturel*, ſur l'éloignement des Sacre- » mens, parce que je ne l'ai pas bien entendu ; mais » j'eſpere que vous n'y aurez nul égard, & que vous » me ſaurez gré de mon obéiſſance, ſans gâter par votre » complaiſance votre Mandement. »

Je ne crois pas qu'on puiſſe écrire plus poliment à quelqu'un qu'on accuſe d'avoir tort. N'oublions pas cependant que cette même Madame de Maintenon qui condamne avec toute la politeſſe poſſible le mot *débauché*, écrivoit à ſon frere, comme on l'a déja vu, *les Provinciaux patinent volontiers*. Il eſt vrai qu'on ſe permet dans une lettre ce qu'on s'interdit dans un Mandement.

M. le Cardinal de Noailles à Mad. de Maintenon. 1711.

MON malheur eſt complet, Madame, je ſuis calomnié, outragé, diſgracié. Les Jéſuites m'avoient pouſſé de mille manieres; leur malice ſembloit épuiſée, ma patience ne l'étoit pas. Aujourd'hui ils engagent deux Evêques à me diffamer auprès du Roi, ils affichent des Mandemens contre moi, aux murs de ma Cathédrale, à la porte de l'Archevêché, & l'on veut que je conſente, par un lâche ſilence, à mon propre déshonneur. Les trois Evêques ont répandu une mauvaiſe doctrine dans mon Diocèſe. C'eſt à moi à reprendre le mal; eſt-il juſte que tandis que les plus vifs de tous les Prélats font des Mandemens, un Archevêque de Paris n'ait pas le droit d'en faire? Je vous ſupplie, Madame, de le lire avec attention, & d'avouer qu'après tant de modération je n'avois pas lieu de m'attendre à la lettre que le Roi m'a fait écrire par M. de Pontchartrain. (1)

(1) Le Roi piqué de ce Mandement lui avoit fait écrire, que puiſqu'il s'étoit fait juſtice à lui-même, il pouvoit ſe diſpenſer de venir à Marly. « Le Cardinal de » Noailles, laſſé des plaintes qu'on portoit contre lui, » dit M. de la Beaumelle, avoit écrit au Pape pour ſa » juſtification. Le Pape répondit à ſa lettre, en donnant

Du même à la même, à Conflans. 1715.

C'EST pour moi un double sujet d'affliction d'apprendre, comme je fais dans ce moment, le danger où est M. le Duc de Berry, & de ne pouvoir pas faire, à son égard, mon devoir de Pasteur; être privé de cette consolation parce qu'il ne m'est plus permis de paroître devant le Roi, ni d'entrer dans les lieux où il est; quelle mortification pour moi! Qu'il me soit permis au moins de vous en marquer ma douleur, & de vous assurer de la part que je prends au chagrin de Sa Majesté, & des vœux ardens que je fais, pour que Dieu nous conserve un Prince si nécessaire; je ne me contenterai pas de le demander en particulier, j'emploierai, pour l'obtenir, de meilleures prieres que les mienues, & je ne cesserai jamais d'être attaché aussi fortement que je le dois au Roi & à toute la Famille Royale. Aucune disgrace ne changera mes sentimens de vénération pour celui qui appesantit sa main sur moi, ni pour celle qui eût pu parer le coup.

» au Courier qui la lui avoit apportée, un Bref contre le » livre du P. Quesnel, dont la condamnation n'avoit » été demandée ni par le Roi ni par les Evêques. Dix » ans auparavant, le Pape Innocent XII, avoit justifié » ce livre, par sa censure contre le dénonciateur. » *Voy. les Lett. de Mad. de Maintenon, tom. 3, pag. 250. En note.*

Réponse Le Roi m'ordonne de vous remercier de sa part. Je suis accablé de ce dernier coup : priez pour moi, par charité, par pitié.

En 1675.

J'AI fait un projet de conduite pour le tems où je serai libre & loin de la Cour. Le voici :

1°. Me lever entre sept & huit, & passer une heure en prieres.

2°. Sortir deux jours de la semaine pour des visites nécessaires ; me retirer à dix heures, & faire la priere avec mes domestiques.

3°. Destiner deux jours de la semaine à visiter les pauvres & les prisonniers, & à souper chez mes amis.

4°. Etre habillée très-modestement ; ne porter ni or ni argent ; donner le dixieme de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer, en attendant que mon zele m'en fît faire davantage. Dans l'espérance de ce tems de calme & de repos, que je me figure si délicieux, je ne fais rien qui vaille, & je m'abandonne à ma paresse, ce qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne vienne du même esprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.

EXTRAIT DES ENTRETIENS

De Mad. de Maintenon, en 1705. (1)

IL faut que je prenne pour mes prieres & pour la Messe, le tems où tout le monde dort encore; car quand on a commencé d'entrer chez moi, je n'ai plus un instant à moi. M. Maréchal (premier Chirurgien du Roi) arrive à sept heures & demie, puis M. Fagon qui est suivi de M. Blouin ou de quelqu'autre qui envoie savoir de mes nouvelles; ensuite de M. Chamillard ou quelqu'autre Ministre. M. l'Archevêque, un Maréchal de France qui va partir, un parent, une quantité d'autres qui viennent à la file, & qui ne sortent point qui ne soient relevés par quelqu'un au dessus d'eux. Le Roi vient enfin, il faut bien qu'ils s'en aillent tous; il demeure avec moi jusqu'à la Messe. Remarquez que je suis encore en coëffure de nuit; car si je m'étois habillée, je n'aurois pas eu le tems de faire ma priere. Le Roi revient après la Messe, en-

(1) On a cru faire plaisir au Lecteur en rapportant quelques extraits des entretiens qu'eut Madame de Maintenon avec plusieurs Demoiselles de Saint-Cyr qu'elle chérissoit particulierement. Ces entretiens contiennent une histoire abrégée des pensées de cette femme extraordinaire, & une idée de son systême de Religion. C'est-là qu'on voit, non pas le plan qu'elle s'étoit fait pour parvenir jusqu'au pied du trône, mais le caractere qu'elle s'étoit formé pour s'en rendre digne.

ſuite Madame la Ducheſſe de Bourgogne avec ſes Dames ; elles demeurent là pendant que je dîne ; je ne ſuis pas alors ſans inquiétude ; je ſuis en peine ſi Madame la Ducheſſe ne dit ou ne fait rien de déplacé ; il faut que je l'engage à adreſſer quelques mots obligeans aux uns & aux autres ; je regarde ſi elle en uſe bien avec ſon mari, quand il y eſt. Enſuite, comme je me ſuis chargée de l'élever, il me ſemble que je ſuis reſponſable, & de tout le mal qu'elle fait & de tout le bien qu'elle ne fait pas. Il faut ſoutenir la converſation qui ſe meurt à chaque inſtant, faire enſorte d'unir les eſprits & de rapprocher les cœurs les plus éloignés. S'il échappe quelqu'indiſcrétion, je la ſens vivement ; je partage la peine de ceux qu'elle bleſſe & je plains ceux qui, de gaieté de cœur, nuiſent à des gens qui leur ſont inférieurs, mais qui, au bout du compte, ſont des hommes comme eux. Enfin c'eſt une tenſion d'eſprit que rien n'égale. Tout ce cercle eſt autour de moi, & je ne peux demander à boire ; tous s'empreſſent à vouloir me ſervir & tous ſont fâchés de ſe voir refuſés ; je leur dis quelquefois en me détournant : *C'eſt bien de l'honneur, mais je voudrois bien un laquais.* Enfin ils vont tous dîner, & je ſerois libre pendant ce tems là, ſi Monſeigneur ne le prenoit ordinairement pour venir me voir ; car il dîne ſouvent plutôt, pour aller à la chaſſe. Il eſt fort difficile à entretenir, diſant très-peu de choſe, & s'ennuyant & ſe fuyant toujours ; il faut néceſſairement que je paie, comme on dit, de ma perſonne, & que je parle ſeule pour deux.

Auſſi-tôt après le dîné du Roi, il entre dans ma chambre avec toute la Famille Royale, Princes & Princeſſes, & il s'y amuſe une demi-heure, puis il ſort tout ſeul. Tout le reſte demeure, & il faut que je me prête encore à la converſation la plus gaie, la tête pleine de chagrins & d'inquiétudes ſur tout ce qui ſe paſſe à l'armée & où tant de gens, dont les uns ſont mes amis, les autres attachés à mes amis, & qui me ſont très-chers, parce qu'ils ſont ſujets du Roi, périſſent tantôt dans un ſiege & tantôt dans une bataille. Ajoutez quantité de méchantes nouvelles qui tous les jours me ſerrent le cœur & m'accablent d'un fardeau qui peſe infiniment à ma ſenſibilité. Il faut que mes yeux ſoient ſereins quand ils ſont près à ſe charger de pleurs; il faut un air riant au milieu de tant de nouvelles affligeantes. Quand cette aſſemblée ſe ſépare, quelques Dames ont toujours du particulier à me dire, & me prennent dans ma petite chambre pour me conter leurs chagrins; elles veulent que j'y prenne autant d'intérêt qu'aux malheurs de l'état. Ceux qui ne m'aiment pas me font leur confidente comme celles qui m'aiment; il faut que je les ſerve & que je parle d'affaires particulieres à un Prince preſqu'accablé du poids des affaires générales. Madame la Ducheſſe de Bourgogne veut auſſi très-ſouvent un tête-à-tête, de ſorte que *cette vieille* devient l'attention & la reſſource de toute la Cour.... Quand le Roi eſt revenu de la chaſſe, il vient chez moi; on ferme la porte, & perſonne n'entre plus; il faut alors partager ſes

peines ſecrettes qui ne ſont pas en petit nombre.... Arrive un Miniſtre qui, avec empreſſement, apporte de triſtes nouvelles. Le Roi l'écoute avec attention & ſe met à travailler, & ſi l'on ne veut point de moi dans ce conſeil, (ce qui m'arrive très-rarement) je me retire un peu plus loin & j'écris ou je prie. Je ſoupe pendant que le Roi travaille encore; je ſuis inquiete s'il eſt ſeul ou non. Je ſuis contrainte, comme vous voyez, depuis ſix heures du matin & bien laſſe; le Roi s'en apperçoit, & me dit: *Vous n'en pouvez plus, Madame, n'eſt-ce pas? Couchez-vous.* Mes femmes viennent, mais je ſens qu'elles gênent le Roi qui cauſeroit avec moi, & qui ne veut point cauſer devant elles; de ſorte que je me dépêche pour me déshabiller.... Enfin me voilà dans mon lit; je renvoie mes femmes; le Roi s'approche & demeure à mon chevet juſqu'à ce qu'il aille ſouper; mais un quart d'heure avant le ſouper, M. le Dauphin, M. le Duc & Mad. la Ducheſſe de Bourgogne entrent encore chez moi à dix heures; à dix heures & quart tout le monde ſort. Alors je ſuis ſeule & prends les ſoulagemens dont j'ai beſoin; mais ſouvent les fatigues de la journée m'empêchent de dormir. Or, dites-moi ſi le ſort de *Jeanne Brindellette d'Avon* n'eſt pas préférable au mien?

SUITE.

MADAME de Montespan & moi avons été les plus grandes amies du monde, elle me goûtoit fort; & moi, simple comme je l'étois, je donnois dans cette amitié. C'étoit une femme pleine d'esprit & de charmes, elle me parloit avec une grande confiance, elle me disoit tout ce qu'elle pensoit, nous comptions l'une & l'autre que notre amitié ne finiroit jamais; car quoique nous eussions quelquefois des querelles assez vives, elles n'altéroient point le goût que pourtant nous avions l'une pour l'autre. Nous voilà brouillées & brouillées irréconciliablement & sans que nous ayons eu dessein de rompre, & même sans avoir formellement rompu. Il n'y a pas eu assurément de ma faute, & si pourtant quelqu'un a sujet de se plaindre, c'est elle; car elle peut dire avec vérité: *C'est moi qui suis cause de son élévation; c'est moi qui l'ai fait connoître & goûter au Roi; elle devient la favorite, & je suis chassée.* Il étoit vrai aussi que j'ai bien des choses à lui répondre; car ai-je tort d'avoir accepté l'amitié du Roi, aux conditions que je l'ai fait? Ai-je tort de lui avoir donné de bons conseils? Madame de Montespan ne savoit-elle pas que je n'oubliois rien pour rompre ce commerce impur? Mais revenons à ce que j'ai voulu dire d'abord. Si, aimant Madame de Montespan comme je l'aimois, j'étois entrée d'une maniere mauvaise dans ses intrigues, si, au

lieu de la porter à briser ses liens, je lui avois enseigné les moyens de conserver l'amitié du Roi, n'auroit-elle pas à présent de quoi me perdre ? ne se vengeroit-elle pas ? ne diroit-elle pas elle-même au Roi : *Cette personne que vous estimez tant, m'a cependant dit telle & telle chose ; elle vous prêchoit la vertu, & à moi elle me conseilloit le vice.*

SUITE.

JE me trouve sans cesse dans l'embarras, & toute la prudence humaine ne sauroit m'en tirer. Cela m'arriva encore l'autre jour : le Roi venoit d'apprendre une méchante nouvelle, il me la dit le soir, une demi-heure avant de me quitter. Je n'eus pas le tems de m'en attrister ; car dans le même instant un homme vint me prier d'engager le Roi à faire une chose que le Roi ne doit pas faire du tout, & qu'il ne pouvoit refuser sans mettre cet homme au désespoir, & sans se faire une peine extrême à lui-même, parce que cet homme lui étoit très-utile. Je devois porter la parole au Roi ; je prévoyois son embarras, & cela ne diminuoit pas le mien ; je ne savois quel parti prendre ; un moment de lumiere vint, & j'en pris un très-heureux.... Dieu n'a pas voulu me donner l'éclat de la grandeur, de peur que je n'en eusse le vice. (1) Il

(1) Ce sont des phrases aussi singulieres que celle-ci, qui attirerent à Madame de Maintenon la réponse

a fait tous les états, & en particulier le mien; il veut que cet état me tienne lieu de toutes les pénitences & de toutes les austérités que je ne puis faire. Ceux qui me l'envient, ne savent pas que j'envie le leur, & ne réfléchissent pas combien il est triste d'avoir sans cesse dans l'esprit, l'Espagne presque perdue, la paix qui s'éloigne de plus en plus, le Royaume bientôt menacé, déja épuisé; mille malheureux qui souffrent sous mes yeux & que je ne puis soulager; une noblesse généreuse ruinée sans espérance, un peuple qui murmure toujours, & aujourd'hui avec raison. Ce luxe qui, au milieu du délabrement de toutes les fortunes, semble défier les rigueurs de la saison & les malheurs de la guerre; ces tables qui satisfont à peine les caprices de la gourmandise la plus raffinée; tous ces vices enfin que consacrent sous le nom de bel air, le goût d'un peuple qui devroit gémir aux pieds des Autels. Du côté de la religion, le danger visible où elle est; la difficulté de décider s'il faut porter le Roi à pousser les choses jusqu'à un certain point, ou s'il faut le modérer; les inconvéniens d'une conduite molle; les suites ef-

---

brusque de son frere: *Parbleu, Madame, il faut que vous ayez parole d'épouser Dieu le Pere.* Au reste par *l'éclat de la grandeur* elle entendoit probablement le titre de Reine qu'elle n'obtint point quoiqu'elle en occupât la place. C'est une chose assez singuliere que de deux maris qu'eut Madame de Maintenon, elle n'osât jamais parler du premier qu'en l'appellant *ce pauvre estropié*, pour n'avoir point à rougir; & du second *cet homme*, pour ne point divulguer son mariage.

frayantes d'une conduite précipitée; car qui ſait ſi trop de douceur ne nuira point à l'autorité royale? Si trop de ſévérité n'aigrira pas les eſprits, n'excitera pas une révolte, ne cauſera pas un ſchiſme? Qui ſait ſi Dieu s'accommode de cette prudence humaine, & ſi la politique ne doit pas ſe taire quand l'intérêt de la vérité parle? Tout cela m'agite à un point inconcevable. Qui m'aſſurera que le Roi ne répondra point de tout? Il me prend des frayeurs extrêmes ſur ſon ſalut, quand je penſe à tous ſes devoirs; car enfin il eſt obligé à faire tout le bien poſſible, il rendra compte à Dieu de tout le mal qu'il auroit pu empêcher. Comment jugera-t-il tout cela? En vérité, la tête eſt quelquefois prête à me tourner, & je crois que ſi on ouvroit mon corps après ma mort, on trouveroit mon cœur ſec & tort comme celui de M. de Louvois.

SUITE.

JE paſſe ma vie à les unir (le Roi & Monſeigneur) à éloigner tout ce qui peut mettre de la méſintelligence entr'eux, & je les vis prêt à ſe brouiller pour une bagatelle. Monſeigneur vouloit donner à Meudon un bal public, où tout le monde fût admis ſans diſtinction, & le vouloit abſolument, & avec cela, que Mad. la Ducheſſe de Bourgogne y fût. Le Roi, avec une douceur charmante, lui repréſenta qu'il ne convenoit point, dès qu'il y vouloit Mad.

la Ducheſſe de Bourgogne, que toutes ſortes d'hommes & de femmes s'y trouvaſſent; elle de ſon côté ne voyoit point l'indécence de ce mêlange. Je ne puis vous dire combien ce démêlé m'a fait ſouffrir, & quelle nuit j'ai paſſé. . . . . Mais à propos de cette douceur du Roi, vous ne ſauriez croire à quel point il la porte; j'ai plus de liberté avec lui qu'avec tous les autres, je l'avertis du mal qu'il fait ou qu'il permet, ou qu'il ne fait pas; la vérité ne l'offenſe point, & ma franchiſe ne lui paroît point une indiſcrétion. Il y a quelques jours, par exemple, qu'il s'en préſenta une occaſion importante; je lui dis ouvertement: *Sire, ce que vous avez fait eſt bien mal, & vous avez très-grand tort.* (1) Il me reçut à merveille le lendemain. Il falut de néceſſité parler de la même affaire; je voulus couler doucement en diſant: *Cela eſt fait, Sire, il n'y faut plus penſer.* Il répondit: *Ne m'excuſez pas, Madame, j'ai très-grand tort; j'ai fait une faute, il s'agit de la réparer.* N'ai-je pas raiſon de dire qu'il eſt humble? Tous ceux qui lui attribuent de l'orgueil ne le connoiſſent pas; il n'a nulle opinion de lui; il ne ſe croit point néceſſaire; il eſt perſuadé qu'un autre feroit tout auſſi bien que lui, & le ſurpaſſeroit même en bien des choſes. Il ſent les défauts de ſon Gouvernement, il n'attend que la paix pour y remédier. Il ne s'attribue aucune des merveilles de ſon regne. Hélas! il ne connoît pas tant

(1) Jean-Baptiſte ne diſoit pas avec plus d'intrépidité à Hérodias *non licet.*

d'orgueil

d'orgueil en un an, que j'en connois en un jour; & voilà comme les Rois mêmes sont si peu connus.

LETTRE

De Louis XIV à Mad. de Maintenon.

JE profite de l'occasion du départ de Montchevreuil, pour vous assurer d'une vérité qui me plaît trop pour me lasser de vous la dire. C'est que je vous chéris toujours, & que je vous considere à un point que je ne puis exprimer, & qu'enfin, quelque amitié que vous ayez pour moi, j'en ai encore plus pour vous; étant de tout mon cœur tout-à-fait à vous. *Signé*, LOUIS (1).

LETTRE

De Louis XIV à la Reine.

Nantes, 19 Septembre 1661.

MADAME ma Mere, j'ai déja écrit ce matin l'exécution des ordres que j'avois don-

(1) Cette Lettre est sans date. C'est le seul billet doux de Louis XIV à Mad. de Maintenon, qui brûla toutes les Lettres du Roi.

nés pour faire arrêter le Surintendant (1).... J'avois la plus grande impatience du monde que cela fut achevé. Enfin, le Surintendant étant venu travailler avec moi à l'accoutumée, je l'ai entretenu tantôt d'une matiere & tantôt d'une autre, & j'ai fait semblant de chercher du papier, jusqu'à ce que j'aie apperçu, par la fenêtre de mon cabinet, Artagnan dans la cour du Château. Alors j'ai laissé aller le Surintendant, qui, après avoir causé un peu, au bas de l'escalier, avec La Feuillade, a disparu ;.... de sorte que le pauvre d'Artagnan croyoit l'avoir manqué ;... mais il le rattrapa dans la place

(1) Nicolas Fouquet ; Maître des Requêtes à 20 ans, Procureur-général du Parlement de Paris à 35, & Surintendant des Finances en 1643. Les Historiens sont partagés sur le motif de sa disgrace. Il fut condamné par des Commissaires le 20 Décembre 1664, dit le Président Hainaut, à un bannissement perpétuel, qui, par des considérations d'Etat, fut changé en une prison pareillement perpétuelle, & il y mourut en 1680. M. d'Ormesson résista avec fermeté aux Ministres qui vouloient le faire périr. M. Fouquet, pere du Surintendant, s'étoit fait le même honneur dans de pareilles circonstances. Les déprédations de Fouquet, aussi prodigue, dit l'Abbé Millot, que Mazarin étoit avare aux dépens de l'Etat, avoient décidé le Roi à le perdre. Il le fit arrêter après l'avoir comblé de caresses. La crainte d'une révolte peu vraisemblable fut le motif de cette étrange dissimulation. Colbert, l'un des auteurs de la ruine du Surintendant, lui succéda sous le titre de Contrôleur-général des Finances.

de la grande Eglise, & l'a arrêté de ma part environ sur le midi.... J'ai commandé à Boucherat d'aller sceller chez le Surintendant, & à Pellot d'aller chez Pelisson (1), que j'ai aussi fait arrêter.... J'ai déclaré que je ne voulois plus de Surintendant, mais travailler moi-même aux finances avec des personnes fidelles, qui agiront sous moi; que c'étoit le vrai moyen de me mettre dans l'abondance, & de soutenir mon peuple. Vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y en a eu de bien peinant; mais je suis bien aise qu'ils voient que je ne suis pas si dupe qu'ils s'étoient imaginés, & que le meilleur

(1) M. Diderot a célébré dans l'Encyclopédie le trait qui fait tant d'honneur à cet Académicien, qui fut le seul qui n'abandonna point M. Fouquet dans sa disgrace. Voici ce trait héroïque. » Pelisson se » porte accusateur de son maître & de son bienfai- » teur. On le conduit à la Bastille. On le confronte » avec son accusé, qu'il charge de quelque malver- » sation chimérique. L'accusé lui en demande la » preuve. *La preuve!* lui répond Pelisson; *elle ne* » *peut se tirer que de vos papiers, & vous savez bien* » *qu'ils sont tous brûlés.* En effet, ils l'étoient. Pe- » lisson les avoit brûlés lui-même. Mais il falloit en » instruire le prisonnier. Il ne balança pas de recou- » rir à un expédient sûr, à la vérité, puisque tout » le monde y fut trompé, mais qui exposoit sa li- » berté, peut-être sa vie, & qui, s'il eut été ignoré, » comme il pouvoit l'être, attachoit à son nom » une infamie éternelle, dont la honte pouvoit jaillir » sur la République des Lettres, où Pelisson occu- » poit un rang distingué ». Voy. l'*Encycl.* au mot ENCYCLOPÉDIE.

parti eſt de s'attacher à moi.... Au reſte, j'ai déja goûté le plaiſir qu'il y a de travailler aux finances; ayant, dans le peu d'application que j'y ai donnée cet après-dîné, remarqué des choſes importantes dans leſquelles je ne voyois goutte. On ne doit pas douter que je ne continue, &c.

Du même au Duc de S. Aignan. 1666.

VOUS en avez uſez prudemment de ne rien précipiter ſur les avis qu'on vous a donnés touchant quelques habitans du Havre, de la Religion prétendue réformée. Ceux qui en font profeſſion ne m'étant pas moins fideles que mes autres ſujets (1), il ne faut pas les traiter avec moins d'égard & de bonté. Ainſi, la vigilance de votre part doit être égale envers tous. Et ſi vous trouviez quelque choſe, parmi ceux de la prétendue Religion réformée, qui ne fût pas à ſouffrir, vous devez bien vous garder d'en faire une affaire générale. Il faut

(1) Si la Philoſophie ne nous apprenoit pas l'étrange & prodigieuſe diſtance qu'il y a ſouvent entre nos actions & nos principes, on auroit peine à croire que la main qui écrivit, en 1666, cette lettre ſi digne de Henri IV, fut la même qui ſigna, en 1685, l'arrêt de mort d'une partie des habitans du Royaume, en révoquant celui de Nantes.

vous contenter de prendre, pour les particuliers ſeulement, les précautions néceſſaires.... Quant à ceux qui vous inſultent par des ſatyres, je ne crois pas qu'il convienne à un gentilhomme de répondre en aucune façon à un gazetier.

PORTRAITS

PAR MADAME DE MAINTENON (1).

LE Grand Condé ſe trouva mêlé dans les guerres civiles, ordinaires dans les minorités.... Il étoit bien fait de ſa perſonne, d'une taille médiocre. Il avoit le regard d'un aigle, & la phyſionomie haute. Il avoit beaucoup d'eſprit & de ſavoir; auſſi capable dans la guerre, que vaillant dans les combats. Il vécut fort retiré à Chantilly, qu'il embellit beaucoup. Il venoit de tems en tems voir le Roi, dont il fut toujours bien traité. Il aimoit la lecture, & la ſociété des beaux eſprits Il ſe convertit de bonne foi, & fut ſincérement regretté du Roi.

(1) Mad. de Maintenon, ayant lu les Mémoires du Cardinal de Retz, voulut, comme lui, faire le portrait des perſonnes diſtinguées avec leſquelles elle avoit vécu, & dicta ceci à Mlle d'Aumale ſon éleve, ſa confidente & ſon amie.

Madame de Longueville, ſœur de ce Prince, paſſa ſa jeuneſſe dans les intrigues. Elle étoit très-belle, & pleine d'eſprit. Elle fut touchée de Dieu, & par malheur elle tomba dans les mains d'un directeur imbu des nouveautés qui ont fait tant de mal à l'Egliſe. Elle protégea ce parti, & vécut dans des pratiques de piété fort auſteres. Quoique naturellement très-délicate, elle ſe tenoit toujours debout pour ſe mortifier. On prétend qu'elle mourut d'inanition (1).

---

(1) » Domptez vos paſſions, dit la Religion; » conſervez-vous, dit la Nature. Il eſt toujours » poſſible de ſatisfaire à l'une & à l'autre. Il ſeroit » bien ſingulier qu'il y eût des cas où l'on ſeroit » forcé de devenir homicide pour être vertueux. » C'eſt ce que les Piétiſtes outrés ne manqueroient » pas d'appercevoir, s'ils oſoient conſulter la rai- » ſon. Celui qui, fatigué de luter contre lui-même, » finiroit la querelle d'un coup de piſtolet, ſeroit- » il enragé, leur diroit-elle? mais celui qui, ré- » volté de ce procédé bruſque, prendroit, par » amour pour Dieu, & pour le bien de ſon ame, » chaque jour, une doſe légere de poiſon, qui le » conduiroit inſenſiblement au tombeau, ſeroit-il » moins fou? Non, ſans doute. Le crime eſt dans » le *juïcide*. Qu'importe qu'on ſe tue par des jeû- » nes & des veilles, de l'arſenic ou du ſublimé? » dans un inſtant, ou dans l'eſpace de dix années? » avec un cilice & des fouets, un piſtolet ou un » poignard? C'eſt diſputer ſur la forme du crime; » c'eſt s'excuſer ſur la couleur du poiſon ». Telle

Le Cardinal Mazarin vint en France dès le tems du Cardinal de Richelieu. Il fut le prétexte de toutes les guerres de la minorité. Il avoit de l'esprit, & des qualités propres au gouvernement des hommes. Mais il s'éleva & s'enrichit trop. Il fit venir d'Italie deux neveux, qui étoient de basse naissance, mais bien élevés, & sept nieces, dont deux étoient, dit-on, demoiselles.

M. Colbert rétablit les finances que les prodigalités de Fouquet, & l'avarice de Mazarin, avoient mises dans un grand désordre. Il étoit homme d'honneur, attaché au bien de l'Etat, & à la gloire du Roi, auquel il apprit les finances, avant lui fort embrouillées. Il protégea ceux qui se distinguerent par quelque talent (1). Il mit sur

---

étoit la pensée de *S. Augustin*, dit l'Homme de génie qui a traduit, éclaircit & embellit l'Ouvrage de M. S. sur *la Philosophie Morale réduite à ses principes.*

(1) » Et ce qui est à remarquer, dit le Prési-
» dent Hainaut, c'est que cette protection signalée
» qu'il leur accorda, n'étoit peut-être pas en lui
» l'effet seul du goût & des connoissances. Ce n'é-
» toit pas par sentiment qu'il aimoit les artistes &
» les savans. C'étoit comme homme d'Etat qu'il
» les protégeoit; parce qu'il avoit remarqué que
» les beaux arts sont seuls capables de former &

un bon pied le commerce. Il étoit haï, parce qu'il étoit froid & dur. On l'a loué après ſa mort ; mais le plus grand éloge qu'il a reçu, a été de la part de tous ſes ſucceſſeurs. Les chagrins que M. de Louvois lui cauſoit, en portant le Roi à toutes ſortes de dépenſes, contribuerent à ſa mort. Il éleva ſa famille ; mais il eſt vrai que ſa famille a bien ſervi.

M. de Louvois, Miniſtre de la Guerre, & fils de M. Le Tellier, Miniſtre de la Régence, & depuis Chancelier, avoit beaucoup d'eſprit, étoit fort laborieux, de grand détail, entrant dans tout, & voulant ſavoir juſqu'aux métiers les plus communs. Il étoit rude & dur, attaché au Roi & à l'Etat ; mais ſi préſomptueux & ſi contrariant, qu'il étoit devenu inſupportable à ſon maître. Il auroit eſſuyé une diſgrace ſans la guerre : Il s'en appercevoit, & mourut ſubitement. On trouva ſon cœur ſerré d'une façon extraordinaire ; ce qui fit croire que le chagrin l'avoit tué, d'autres diſent le poiſon.

» d'immortaliſer les grands empires. On a dit qu'il » étoit mort hors de faveurs ; grande inſtruction » pour les Miniſtres ! » J'apprends, dans le moment, la mort de l'Ecrivain célebre que je viens de citer. Je reſpecte trop ſa mémoire pour entreprendre ſon éloge. Il n'appartient pas à tout le monde de louer les grands hommes.

M. de Turenne, un des plus grands hommes de notre ſiecle, avoit les ſourcils joints, & la phyſionomie mauvaiſe ; cependant jamais perſonne ne montra plus de bonté, plus de douceur, plus d'humanité. Il ne connoiſſoit aucune ſorte d'intérêt, ni dans les grandes ni dans les petites choſes (1). Il ne ſavoit pas s'il manquoit d'argent, ou s'il en avoit. Il n'avoit de vanité que ſur ſa naiſſance ; & s'il n'avoit pas trop aimé ſes proches, on n'auroit pas eu la moindre faute à lui reprocher. Il en fit une en confiant ſon neveu au Cardillon de Bouillon ; ce qu'il ne devoit pas lui confier. On lui en reprochoit encore une autre. Il avoit confié un ſecret important à une jeune Dame peu capable de le garder. Mais pourquoi chercher des défauts là où il y a tant de vertus à admirer. Son eſprit avoit beaucoup d'étendue, & étoit enrichi de toutes ſortes de connoiſſances. Pendant les guerres civiles, il fut preſque toujours oppoſé à M. le Prince. On les comparoit ſouvent ; mais

(1) Une Ville fort conſidérable lui offrit cent mille écus, pour qu'il ne paſsât point ſur ſon territoire.... *Comme votre Ville*, dit-il aux Députés, *n'eſt point ſur la route où j'ai réſolu de faire marcher l'armée, je ne puis prendre l'argent que vous me préſentez.*

personne n'osoit décider entr'eux (1). M. le Prince paroissoit avoir une valeur plus bril-

(1) Je ne saurois résister à la tentation de placer ici l'éloquent parallele entre M. de Turenne & le grand Condé. C'est un des plus beaux traits d'une des plus belles Oraisons funebres de Bossuet.

» Ça été dans notre siecle un spectacle de voir, » dans le même tems & dans les mêmes campa- » gnes, ces deux hommes que la voix commune » de toute l'Europe égaloit au plus grand Capitaine » des siecles passés; tantôt à la tête des corps sé- » parés, tantôt unis, plus encore par le concours » des mêmes pensées, que par les ordres que l'in- » férieur recevoit de l'autre, tantôt opposés front » à front, & redoublant, l'un dans l'autre, l'acti- » vité & la vigilance, comme si Dieu, dont sou- » vent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans » l'univers, eût voulu nous la montrer dans toutes » les formes, & nous montrer ensemble tout ce » qu'il peut faire des hommes. Que de campe- » mens! que de belles marches! que de har- » diesse! que de précautions! que de périls! que » de ressources! Vit-on jamais en deux hommes, » les mêmes vertus, avec des caracteres si divers, » pour ne pas dire, si contraires? L'un paroît agir » par des réflexions profondes, & l'autre par de » soudaines illuminations. Celui-ci, par conséquent, » plus vif, mais sans que son feu ait rien de pré- » cipité; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais » rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à par- » ler, résolu & déterminé au-dedans, lors même » qu'il paroissoit embarrassé au-dehors. L'un, dès » qu'il paroît dans les armées, donne une haute » idée de sa valeur, & fait entendre quelque » chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance » par ordre, & vient, comme par degrés, aux

lante, & M. de Turenne une valeur plus ſage. Il ne connut aucun vice. Il fut capa-

---

» prodiges qui ont fini le cours de ſa vie. L'au-
» tre, comme un homme inſpiré dès ſa premiere
» bataille, s'égale aux maîtres les plus conſom-
» més. L'un, par de vifs & continuels efforts, em-
» porte l'admiration du genre humain, & fait taire
» l'envie. L'autre jette d'abord une ſi vive lumiere,
» qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin, par la pro-
» fondeur de ſon génie, & les incroyables reſſour-
» ces de ſon courage, s'éleve au-deſſus des plus
» grands périls, & ſait même profiter de toutes
» les infidélités de la fortune. L'autre, & par l'a-
» vantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces gran-
» des penſées que le Ciel envoie, & par une eſpece
» d'inſtinct admirable, dont les hommes ne con-
» noiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner
» la fortune dans ſes deſſeins, & forcer les deſti-
» nées, & afin que l'on vit toujours dans ces deux
» hommes de grands caracteres, mais divers. L'un,
» emporté d'un coup ſoudain, meurt pour ſon
» pays, comme un Judas le Maccabée. L'armée
» le pleure comme ſon pere, & la Cour & tout
» le peuple gémiſſent. Sa piété eſt louée, comme
» ſon courage; & ſa mémoire ne ſe flétrit point
» par le tems. L'autre, élevé par les armes au
» comble de la gloire, comme un David, comme
» lui meurt dans ſon lit, en publiant les louanges
» de Dieu, & inſtruiſant ſa famille, & laiſſe tous
» les cœurs remplis, tant de l'éclat de ſa vie, que
» de la douceur de ſa mort. Quel ſpectacle de
» voir & d'étudier ces deux hommes, & d'ap-
» prendre de chacun d'eux ce que méritoit l'autre! »

En admirant ce parallele, on s'appercevra que Boſſuet a quelquefois négligé le tour des phraſes, & le choix des mots; mais qu'importent les mots à celui qui dit tant de choſes?

ble d'amitié. Son courage étoit froid. Le Roi fit, pour le convertir, des efforts qui l'engagerent à écouter des disputes. Il fut convaincu long-tems avant que d'abjurer. Il craignit qu'on ne l'accusât de trop de complaisance pour le Roi. Il fut témoin du Miracle qui arriva au Louvre. Le feu ayant pris dans la Gallerie, & le vent menaçant de le porter par-tout, on apporta le S. Sacrement. Le feu & le vent cesserent. M. de Turenne ne put s'empêcher de dire : *Je l'ai vu, & je n'en puis douter.* Il fut pourtant encore quelque tems sans se déclarer. Le Roi apprit sous lui le métier de la guerre, & fit plusieurs campagnes, écoutant, exécutant, & ne décidant rien.

ENTRETIENS
DE MADAME DE MAINTENON,
Recueillis par une de ses Amies.

JE suis naturellement susceptible de tristesse. Je venois de voir mourir entre mes bras ma meilleure amie. J'étois plongée dans l'affliction, quoique sûre que mon amie étoit morte de la mort des Justes, après avoir vécu comme.

Madame vint me consoler, & me dit : » Je vais vous dire, ma chere fille, ce que » j'écrivois toute-à-l'heure à une Femme

» de la Cour.... Vous ſerez la plus mal-
» heureuſe perſonne du monde, ſi vous
» ne vous jettez toute entiere du côté de
» Dieu ». En effet, cette vie eſt remplie de miſeres. Tout ce qu'on y voit n'eſt que triſteſſe & ennui; j'en excepte pourtant la retraite. Car, en vérité, on y eſt bienheureux. En quittant le monde, on quitte une maiſon qui tombe en ruine, & qui accable de ſes débris ceux qui y logent. Ne croyez pas qu'on puiſſe être vertueux ſans ſouffrir. Il faut compter ſur des peines & des privations de toute eſpece. Elle ſont l'appanage de la vie humaine, & le gage de la vie éternelle. En quelqu'état qu'on ſoit, qu'on eſt à plaindre de ne pas ſouffrir! Mais il faut profiter des ſouffrances, pour aller à Dieu. Il eſt ſi bon, qu'il s'accommode de tout, & de ceux mêmes qui ſont réduits à lui par les malheurs les plus mérités. Cette femme dont je vous parle, eſt à la Cour: elle eſt veuve, & a peu de bien, fort conſidérée autrefois: elle eſt aujourd'hui peu recherchée. Ses parens la dédaignent, & courent après ceux qui peuvent leur être utiles. On lui diroit volontiers: Pourquoi vous tenez-vous là. Car, à la Cour, la conſidération tombe toujours avec le crédit. Si cette femme avoit de la piété, cette piété ſeroit un ſûr aſyle. Elle s'appliqueroit aux bonnes œuvres. Ce ſeroit d'abord un travail, & ce travail deviendroit un plaiſir. Ce qu'elle feroit d'abord par oiſiveté, elle

le feroit enſuite par goût ; c'eſt à quoi je viens de l'exhorter.

J'aime fort, ajoûta-t-elle, le vœu de ce Solitaire qui ſouhaitoit de n'être pas une heure ſans ſouffrir (1). Rien n'exerce plus l'ame, rien ne lui donne plus d'aptitude à goûter ces plaiſirs qui l'attendent dans un autre monde. Les ſaintes maximes de notre Religion, les bons exemples nous encouragent, nous autres foibles, à porter auſſi notre croix. J'ai été long-tems ſans comprendre cette néceſſité de la ſouffrance pour

---

(1) » Quelles voix ! quels cris ! quels gémiſſe-
» mens ! Qui a renfermé dans ces cachots tous ces
» cadavres plaintifs ? quels crimes ont commis tous
» ces malheureux ? Les uns ſe frappent la poitrine
» avec des cailloux, d'autres ſe déchirent le corps
» avec des ongles de fer. Tous ont les regrets,
» la douleur & la mort dans les yeux. Qui les con-
» damne & les tourmente ? . . . »

On n'a point aſſez remarqué que le principe qui oblige l'homme à ſe tourmenter pour plaire à la Divinité, conduit naturellement à l'intolérance que Dieu n'a jamais ordonnée. Pourquoi, en effet, celui qui croit l'honorer en s'immolant ſous ſes yeux pour l'expiation de ſes fautes, ne chercheroit-il pas à augmenter le nombre des victimes qu'il croit coupables comme lui, pour augmenter le prix du ſacrifice. C'eſt alors qu'on tourne contre ſes freres les fouets vengeurs dont on s'eſt ſervi pour ſoi-même ; c'eſt alors que la violence naît, que la haine s'allume, que le ſang coule, & que le genre humain ſe détruit. Au reſte, c'eſt moins ici une propoſition qu'on affirme, qu'un doute qu'on propoſe à éclaircir à ceux qui, par état, doivent nous inſtruire.

faire ſon ſalut. Ce n'eſt pas que j'ignoraſſe ſur quel fondement on l'appuyoit; j'en entendois ſouvent parler, & j'en étois fort inquiete; parce qu'un retour ſur moi-même m'avertiſſoit que je ne ſouffrois rien. Tout le tems de ma jeuneſſe a été fort agréable. Je n'avois nulle ambition, ni aucune de ces paſſions qui auroient pu troubler le penchant que j'avois à ce phantôme de bonheur. Car, quoique j'ai éprouvé de la pauvreté, & paſſé par des états bien différens de celui où vous me voyez, j'étois contente & heureuſe. Je ne connoiſſois ni le chagrin ni l'ennui; j'étois libre; j'allois à l'Hôtel d'Albret, ou à celui de Richelieu, sûre d'y être bien reçue, & d'y trouver mes amis aſſemblés, ou bien de les attirer chez moi, en les faiſant avertir que je ne ſortirois pas.

Je crois, Madame, lui dis-je, que vous aviez déja de la piété dès ce tems-là. Hélas! guere, par malheur, dit-elle. J'avois un grand fonds de religion qui m'empêchoit de faire aucun mal, qui m'éloignoit de toute foibleſſe, qui me faiſoit haïr tout ce qui me pouvoit attirer le mépris. Du reſte, je ne penſois guere à Dieu; &, en réfléchiſſant ſur ma vie, je remarque que les pas que j'ai faits vers la piété, ont toujours été à meſure que ma fortune eſt devenue meilleure. Enſuite, tous les degrés de proſpérité & de faveur ont été ſuivis de quelques progrès dans la vertu. On y eſt communément porté par les malheurs & les diſgraces;

j'y ai été porté par les avantages de la fortune. Plus ils se sont augmentés & affermis, plus je me suis donné à Dieu; & j'ai toujours reconnu, ce me semble, que tout ce qui m'est arrivé est son ouvrage, ne l'ayant pas cherché, m'y étant tout au plus prêté; on ne pourra jamais le croire (1). Cependant rien n'est si vrai. Mais comme le Ciel est admirable dans tout ce qu'il fait, il a trouvé le secret au milieu de toute cette pompe, & pour ainsi dire, de cette incompréhensible élévation, que les châteaux en Espagne ne sauroient porter plus haut; il a trouvé, dis-je, le secret de me laisser une sensibilité qui me fait entrer dans les peines des autres, comme si c'étoient mes peines, & qui me fait une affliction de toutes les afflictions générales & particulieres; ce qui, joint à une infinité d'autres désagrémens, me rend ma place insupportable. *Sensibilité*, ajoûta-t-elle, en riant, *qu'il me laisse comme par malice.*

Puis reprenant un air sérieux: Cependant ces peines mêmes sont de nouvelles graces de Dieu, dont je ne puis trop le remercier,

---

(1) La prédiction s'est accomplie. Madame de Maintenon a trouvé des incrédules parmi quelques Historiens. Mais maintenant de quoi ne doute-t-on pas? Il est vrai qu'elle dit elle-même que son *élévation est incompréhensible;* mais cette incompréhensibilité, qu'elle reconnoît si naïvement, est-elle donc une bonne raison pour n'y pas croire?

quoiqu'elles

quoiqu'elles me fassent trembler. Car enfin, ce n'est pas sa coutume de nous sauver par les richesses, par les honneurs (1), mais par la privation des choses nécessaires, & par l'*écrasement* de l'amour-propre, par les mépris, par les douleurs & par les calomnies; & je n'éprouve presque rien de tout cela (2). Et quand je repasse ma vie, je trouve qu'il en a toujours été de même; car, premiérement, dans mes tendres années, j'étois ce qu'on appelle *un bon enfant*; tout le monde m'aimoit; il n'y avoit pas jusqu'aux domestiques de ma tante qui ne fussent charmés de moi. Plus grande, je fus mise dans des couvents. Vous savez combien j'étois chérie de mes maîtresses & de mes compagnes; toujours par la même raison, parce que je

(1) *O mes Amis! plaignez-moi*, disoit un saint Personnage. *Il faut que je sois bien mal avec le Ciel, car, depuis deux ans, tout me réussit sur la terre.*

(2) Madame de Maintenon vouloit bien, dans ce moment-là, oublier celles qu'on a publiées avant & pendant sa faveur. Au reste, comme elle regardoit les calomnies comme de *nouvelles graces* qui devoient raffermir sa religion, il est bien naturel qu'elle se plaignit de *n'avoir presque rien essuyé de tout cela.* Quelqu'un lui disant qu'il seroit bien aisé d'en découvrir les auteurs, elle répondit: » L'autorité du Roi n'est point faite pour servir la sensibilité d'une femme. Et, parce que je suis élevée, faut-il que les autres soient abattus? Les injures ne font rien, je le disois hier à un homme qui se plaignoit d'en avoir essuyé une ». *Nous en vivons.*

ne ſongeois, du matin au ſoir, qu'à les ſervir & à les obliger. Lorſque je fus avec ce *pauvre Eſtropié* (1), je me trouvois dans le beau monde, où je fus recherchée & eſtimée. Les femmes m'aimoient, parce que j'étois douce dans la ſociété, & que je m'occupois plus des autres que de moi-même. Les hommes me ſuivoient, parce que j'avois de la beauté & les graces de la jeuneſſe. J'ai vu de tout, mais toujours de façon à me faire une réputation ſans reproche. Le goût qu'on avoit pour moi, étoit plutôt une amitié genérale, une amitié d'eſtime, que de l'amour. Je ne voulois point être aimée en particulier de qui que ce fût. Je voulois l'être de tout le monde (2); faire

(1) Scaron. On ſait que Madame de Maintenon avoit pris la réſolution de ne jamais prononcer le nom de ſon mari, de peur de rappeller des idées burleſques qui euſſent humilié ſon amour-propre.

(2) J'ai vu des gens, mal-intentionnés ſans doute, révoquer en doute ce déſir de l'amour du genre humain, & citer, en ſouriant, l'aventure de Villarceaux. » Quelque perſuadée que je ſois de la vertu » de Madame de Maintenon, dit Madame de Caylus, » je ne ferai point comme Monſieur de Laſſé, qui, » pour trop affirmer, un jour, que ce qu'on avoit » ſur ce ſujet étoit faux, s'attira une queſtion ſin- » guliere de la part de Madame ſa Femme (à la vertu de laquelle il avoit probablement comparé celle de Madame de Maintenon). » Ennuyée de » la diſpute, elle lui dit d'un ſang-froid admirable: » *Comment faites-vous, Monſieur, pour être ſi sûr d'* » *ces choſes-là.* » Souvenirs de Mad. de Caylus, p. 82.

prononcer mon nom avec admiration & avec respect. Jouer un beau personnage, & sur-tout être approuvée des gens de bien, c'étoit mon idole. J'en suis peut-être punie présentement par l'excès de ma faveur, comme si Dieu m'eût dit dans sa colere : *Tu veux de la gloire & des louanges, eh bien! tu en auras jusqu'à en être rassasiée.* Quand je commençois à n'être plus si jeune, ces grands empressemens que le monde avoit pour moi, diminuerent un peu; mais, en même tems, commença ma faveur; il n'y eut point d'intervalle. A peine le monde fit-il un vuide autour de moi, que la Cour le remplit. Je commençai à faire figure; & une conduite au-dessus du soupçon me conserva l'estime publique. Il n'est rien que je n'eusse été capable de tenter (1) & de souffrir pour

(1) *Je devrois*, lui disoit un jour l'Abbé Gobelin, *vous donner pour pénitence d'aller baiser toutes les dévotions & images qui sont dans l'Eglise.* Il ne le fit pas. *Mais*, disoit-elle depuis, *s'il me l'eut ordonné, j'aurois obéi, quoique sûre que tout le monde se seroit moqué de moi, & lui tout le premier.* Il lui suffisoit qu'elle fût remarquée, citée & admirée, comme une femme assez forte pour écraser l'amour-propre dans une pratique de religion, ordonnée par un homme que, par son état, elle se faisoit un devoir de respecter. Une chose qu'il faut observer, c'est que Madame de Maintenon, après s'être soumise aux exercices du dévotisme le plus scrupuleux, en vint au point de renoncer aux pratiques les plus respectables. La messe lui parut inutile. *Je lui ai ouï dire*, rapporte Mlle d'Aumale, *que, sans le monde qui l'auroit*

acquérir le nom de *femme forte*. Je me contrariois dans tous mes goûts ; mais cela me coûtoit peu, quand j'envisageois ces louanges & cette réputation qui devoient être les fruits de ma contrainte ; c'étoit-là ma folie. Je ne me souciois pas de richesses ; j'étois élevée cent piques au-dessus de l'intérêt. Je voulois de l'honneur. O dites-moi, ma fille, il y a-t-il rien de plus opposé à la vertu que cet orgueil dans lequel j'ai usé ma jeunesse. C'est le péché de Lucifer, & le plus sévérement puni, parce que Dieu jaloux, qui se plaît à résister aux superbes. Enfin, pour achever ce que j'ai commencé, cette faveur, si singuliere en tout, a toujours été en croissant ; & la confiance qu'on en eue en moi, a prit, tous les jours, de nouvelles racines. Les bonnes œuvres se sont présentées, je les ai saisies. J'ai contribué à l'établissement de S. Cyr, où je suis, ce me semble, comme par-tout ailleurs, respectée, cherie & écoutée. Voyez quelle chaîne de bonheur ; & si, à en juger par les apparences, Madame la Duchesse de Chaulnes n'avoit pas raison de dire : *Jour de Dieu ! l'heureuse femme !*

Mais, Madame, lui dis-je, au milieu de tout cela, vous avez eu tant de choses à souffrir.... Beaucoup, dit-elle ; mais je ne

---

blâmée, elle auroit volontiers passé les Dimanches sans y aller. Depuis, elle se plaignoit de ne pouvoir pas entendre au moins deux messes tous les jours.

laiſſe pas de craindre de n'avoir pas aſſez ſouffert. Je vois cependant avec reconnoiſſance, que Dieu m'a ſoutenue d'une maniere ſurpenante dans tous les périodes de ma vie. Sans un ſecours ſpécial, je n'aurois pu porter ma proſpérité; j'avois bien porté mon adverſité.... *Adverſité!* répéta-t-elle en riant.... Puis, elle ajoûta en ſe retirant: *Sauvons-nous, ma fille, ſauvons-nous; il n'y a que cela de bon; croyez-en une perſonne qui a goûté de tout.*

Pluſieurs Evêques étant venus enſemble voir Madame de Maintenon, elle m'en parla le lendemain.... Il eſt vrai, dit-elle, que je ne pus m'empêcher de leur demander ſi c'étoit un concile provincial. *Oui, Madame*, me dirent-ils en riant, *& c'eſt vous qui y préſiderez. Si cela eſt*, repris-je, *il ne ſera pas ſérieux.*

AUTRE.

J'ESTIME heureux ceux qui meurent jeunes; c'eſt autant de gagné ſur les fatigues du pélerinage.... Comptez, ma chere fille, que l'on n'eſt pas plus détaché du monde pour avoir vécu long-tems. Le cœur s'y enracine. Il y a un endroit de S. Paul, qui me fait toujours de la peine; celui où il dit que *c'eſt une choſe terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.* Je reſpecte infiniment

cette parole, & je ſais qu'elle regarde les pécheurs impénitens. Mais cela m'eſt toujours dur à entendre; car je trouve qu'on eſt toujours bien entre les mains de Dieu (1). J'aime mieux cet autre ſentiment : *qu'il me tarde de déloger pour être avec Jeſus-Chriſt.* Il y a quelques jours que je diſois au Roi, avec une eſpece de dépit : *En vérité, Sire, j'ai peur de vivre cent ans.* A quoi il eut la politeſſe de me répondre qu'il le ſouhaitoit vivement.... La converſation ayant enſuite tournée (2) ſur divers ſujets, nous vînmes à parler de la haine, & combien il eſt difficile de la vaincre; ce qui donna occaſion à Madame de Maintenon de me dire qu'il n'y avoit jamais eu qu'une ſeule perſonne pour qui elle en eut ſenti; mais que ce ſentiment étoit ſi fort en elle, qu'elle en étoit juſqu'à ſe trouver mal, quand elle la voyoit, ou qu'elle paſſoit devant ſa porte. Cependant, dit Madame, cette même per-

(1) *Horrendum eſt incidere in manus Dei viventis.* Ad Heb. c. 10. Ames douces, ames ſenſibles, vous adopterez avec tranſport cette erreur conſolante d'un cœur tendre; vous déſirerez avec ardeur qu'il ſoit vrai qu'*on eſt toujours bien entre les mains de Dieu*, qui, dit l'Ecriture, ſe fera un jeu de rire & d'inſulter aux pleurs & à la rage des victimes qu'il tourmentera impitoyablement pendant tout le cours de l'affreuſe éternité. *Ego quoque ridebo & ſubſannabo.* Voy. les Proverbes, chap. 1.

(2) On s'appercevra bien que c'eſt Mlle d'Aumale qui reprend le fil de la converſation.

ſonne ayant eu beſoin de moi dans la ſuite, je ſaiſis avec empreſſement l'occaſion de lui rendre ſervice ; & le premier uſage que j'ai fait de ma faveur, a été de lui montrer que je ſavois pardonner.

Par vertu, lui dis-je. Hélas ! non, me répondit-elle, ce n'étoit pas vertu, mais orgueil, par un ſentiment de Lucifer (1), pour faire une belle action, par goût pour les choſes difficiles, pour humilier l'amour-propre de la Dame, en forçant ſa reconnoiſſance. Le ſujet de cette haine eſt qu'étant allée au Val-de-Grace remercier la Reine Mere d'une penſion qu'elle m'avoit accordée, cette femme, au-lieu de louer la bonté de la Reine, comme toutes les autres, dit : *Si la Reine donne cette penſion aux plus beaux yeux & à la plus coquette perſonne de France, elle ne ſauroit mieux choiſir.* J'entendis cela, & je fus outrée. Les louanges que l'on donnoit à mes yeux, ne purent me faire digérer le reſte. Je ne le méritois pas. Voilà donc, me diſois-je, à quoi aboutiſſent tous les ſoins que j'ai pris de me faire une réputation ſans reproche. Je trouvai ce diſcours ſi humiliant, dans la bouche d'une

(1) » Quel noble orgueil ! Ah ! puiſſions-nous-» tous être poſſédés du Diable, auſſi long-tems que » *Lucifer* ne nous inſpirera que de pareils *ſentimens !* » diſoit un homme d'eſprit, en liſant ce trait de Madame de Maintenon, qui, dans cet endroit, ſe calomnie par humilité.

dame de qualité, qui pourtant en reconnoissoit l'injustice, & qui auroit dû entrer dans la joie que toute la Cour témoignoit de ce que la Reine me tiroit de l'indigence, que je l'eus l'ong-tems sur le cœur; & ce fut à cette occasion que mon Confesseur me dit un jour: *Madame, est-il possible qu'il faille que ce soit la haine qui vous domine ?*

AUTRE.

MADAME de Maintenon, qui s'entretenoit toujours avec moi à cœur ouvert, me dit un jour: Mon Dieu! ma fille, que je vois d'étranges choses dans le pays où je suis forcée de demeurer! Il me semble que j'y suis à-peu-près comme ceux qui sont derriere un théatre, à ne voir que les cordages, les lampions, le suif, & tout ce qu'il y a de plus désagréable, pendant que ceux qui sont assis vis-à-vis, sont transportés d'admiration à l'aspect d'un palais enchanté, d'un paysage, d'un jardin. Tout cela ravit, tout n'est qu'une toile mal-propre. De même, je vois le monde dans toute sa laideur, tandis que mille gens qui le voient de loin, sont éblouïs de son éclat. Je vois des passions de toute sorte, des haines, des bassesses, des ambitions démesurées, d'un côté, des envies, des trahisons, des jalousies épouvantables, de l'autre, & quelquefois dans le

même ſujet, & toujours tout cela pour des bagatelles & de la fumée. Cela ſeul ne ſuffiroit-il pas pour me faire reléguer moi-même au bout du monde, ſur-tout étant preſque contrainte à jouer un rôle dans toutes ſes iniquités. Je retournerois en Amérique, ſi l'on ne me diſoit ſans ceſſe que Dieu me veut ou je ſuis. Ce ne ſont pas là mes ſeules peines.... Cette muſique, par exemple, qui fait le ſeul vrai plaiſir du Roi, & où l'on n'entend que des maximes abſolument contraires aux mœurs, ſeroit, ce me ſemble, bien convenable à retoucher ou à proſcrire, ſi l'on en dit un mot. Le Roi répond auſſi-tôt : *Mais cela a toujours été. La Reine, ma mere, qui avoit de la piété, & la Reine, qui communioit trois fois la ſemaine, ont vu tout cela comme moi.* Il eſt vrai que, pour lui perſonnellement, cela ne lui fait aucune impreſſion ; qu'il n'eſt occupé que de la beauté de la muſique, des ſons, des accords, & qu'il chante même ſes propres louanges, comme ſi c'étoient les louanges d'un autre, & ſeulement par goût pour les airs (1). Mais il n'en eſt pas de même pour le reſte des ſpectateurs. Il eſt impoſſible que,

(1) Qu'eſt-ce donc qu'ils vouloient, ces *Courtiſans*, ſi Racine & Quinaut les ennuyoient? Que deviendroient-ils maintenant, qu'on nous donne *la Quarantaine?* piece qui, ſi l'on juge de ſon mérite par le nombre de ſes repréſentations, n'a pas même rempli ſon titre.

parmi tant de jeunes cœurs, il n'y e ait de ſenſibles à ces paroles pleines d'une morale qui fait conſiſter le bonheur dans le plaiſir. Car mettez à l'alambic tous les Opéras, vous n'en retirerez jamais que cette maxime retournée en mille façons différentes. Le Roi a pris autrefois un plaiſir extrême aux beaux Cantiques d'*Eſther* & d'*Athalie;* aujourd'hui, il eſt preſque honteux de les faire chanter; parce qu'il ſent qu'ils ennuient les courtiſans, que Quinaut pourtant n'ennuie pas moins (1). N'eſt-il pas déplorable que, parmi des Chrétiens, & ſous un Roi qui ne voudroit aſſurément pas offenſer Dieu, on ait des pratiques ſi contraires à tout le ſyſtême de la Religion?... Si le Roi cependant vouloit abſolument qu'au-lieu des maximes pernicieuſes ſemées dans les Opéras, on ne chantât que des choſes ſaintes, ou du moins innocentes, les gens d'eſprit, dont la France abonde, s'empreſſeroient de travailler dans ce genre. Mais il craint d'établir une nouveauté; il craint que les beaux avis n'ennuient, dès que les

(1) On a prétendu que les Héros de Rome chantoient eux-mêmes, avec le peuple, leurs propres louanges, dans le char de triomphe qui les conduiſoit au Capitole. Louis XIV me paroît bien plus grand, de ne chanter les ſiennes que *par goût pour les airs.* Je ne vois, d'un côté, que le délire de l'orgueil; je vois, de l'autre, toute la ſimplicité d'un grand homme ſupérieur à ſa gloire même.

paroles en ſeront pures ; il craint de déplaire au public, de l'opinion duquel le Prince dépend encore plus que le ſujet. Quelques-uns diſent que *ce que l'on entend à l'Opéra, entre par une oreille, & ſort par l'autre.... Ouï, mais ils oublient que le cœur eſt entre deux.*

AUTRE.

UN jour que Madame venoit de faire un acte de charité très-conſidérable, je lui dis : Mais, Madame, il faudra vous nommer *la mere des pauvres.* » Pour bien faire l'aumône, » me dit-elle, il faut ſouffrir du ſoulage- » ment qu'on donne aux autres. Ma place » empêche que je manque jamais de rien. » Mes charités ſont pour moi un ſi grand » plaiſir, qu'elles ne ſauroient être un mé- » rite. Que je me trouverois heureuſe, » s'écria-t-elle d'un ton pénétré, ſi je pou- » vois devenir pauvre à force de ſecourir » les pauvres !... »

Avec ces ſentimens généreux & chrétiens, lui dis-je, il ſeroit bien à déſirer que vous fuſſiez riche ; les malheureux y gagneroient.

Je pourrois l'être ſans doute, me répondit-elle ; & hier, il ne tint qu'à moi d'avoir cent mille écus de rente. J'étois avec le Roi dans ſon carroſſe. Il me dit : *Mais, Madame, vous n'avez rien.* Il me preſſa plus qu'il n'a-

voit jamais fait. Vous m'allez bien gronder. Je le priai de ne point s'inquiéter là-dessus, & que j'avois assez, & que plus de bien ne me rendroit pas réellement plus riche. Les revenus du Roi appartiennent au Royaume; c'est delà qu'il les tire, c'est là qu'il doit les renvoyer. Ils doivent être employés aux besoins des peuples, & non au luxe d'une femme. Je dis luxe, parce que, dans l'état où je suis, ne pouvant jamais parvenir à prendre sur mon nécessaire, toutes mes aumônes ne sont qu'une espece de luxe, bon & permis à la vérité, mais sans mérite; & voilà, ma chere fille, les inconvéniens de ma place. Il y a des vertus qui y deviennent impossibles. Méfiez-vous donc de toutes les fortunes qu'on fait au chevet des Rois.

J'en ai fait une étonnante; mais ce n'est pas mon ouvrage. Je suis où vous me voyez, sans y avoir tendu, sans l'avoir désiré, sans l'avoir espéré, sans l'avoir prévu. Je ne le dis qu'à vous. car le monde ne le croiroit pas.... Un jour, le Maréchal de Créqui prit à part l'Abbé Testu, & lui dit : *Orçà, Monsieur, parlons de cette fortune-là. Il faut que cette femme ait bien de l'esprit, pour avoir imaginé, au coin de son feu, un projet si brillant & si bien conduit....*

Il en est de cela, comme de S. Cyr, qui est devenu insensiblement ce que vous voyez aujourd'hui. Je vous l'ai souvent dit. Je n'aime point les nouveaux établissemens; il vaudroit mieux soutenir les anciens. Cepen-

dant, ſans preſque y penſer, il ſe trouve que j'en fais un nouveau. Tout le monde croit que, la tête ſur mon chevet, j'ai fait ce beau plan. Cela n'eſt point. Dieu a conduit S. Cyr, par degrés. Si j'avois fait un plan, j'aurois enviſagé toutes les peines de l'exécution, toutes les difficultés, tous les détails; j'en aurois été effrayée; j'aurois dit : Cela eſt fort au-deſſus de moi, & le courage m'auroit manqué. Beaucoup de compaſſion pour la Nobleſſe indigente, parce que j'avois été orpheline, & pauvre moi-même, (1) un peu de connoiſſance de ſon état, me firent imaginer de l'aſſiſter pendant ma vie. Mais, en projettant de faire tout le bien poſſible, je ne projettois point de le faire encore après ma mort. Ce ne fut qu'une ſeconde idée qui nâquit du ſuccès de la premiere. Puiſſe cet établiſſement durer autant que la France, & la France autant que le monde. Rien ne m'eſt plus cher que mes enfans de S. Cyr; j'en aime tout juſqu'à leur pouſſiere. Je m'offre, & tous mes gens, pour les ſervir, & je n'aurai nulle peine à être leur ſervante; pourvû que mes ſoins leur apprennent à s'en paſſer, Voilà où je tends, voilà ma paſſion, voilà mon cœur.

---

(1) *Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.* VIRG.
Qui ne ſait compatir aux maux qu'on a ſoufferts ?
VOLT.

AUTRE.

QUELQU'UN ayant demandé à Madame de Maintenon, si ce qu'on racontoit de la prédiction de sa grandeur future, étoit vrai. Oui, dit-elle, c'étoit une espece d'Architecte qui me dit, pendant que j'etois encore à Paris, & fort éloignée de la faveur, que j'aurois, un jour, les plus grands honneurs auxquels une femme put parvenir, plus de biens que je n'en avois alors, mais jamais à proportion de mon état, & que ce seroit toujours l'endroit le plus foible pour moi. Je le dis à quelques-unes de mes amies, qui en rirent comme moi. Cependant tout ce que cet homme m'avoit prédit, m'est arrivé.

Croiriez-vous bien, ajoûta-t-elle, que le principe de cette étonnante fortune à laquelle je n'avois jamais pensé, a été le zele que Madame de Montespan remarqua en moi pour Madame d'Hendicourt, chez qui elle m'avoit vue souvent. Je faisois là les mêmes choses que chez Madame de Montchevreuil. Jamais six heures ne me trouvoient au lit; &, pendant que la maîtresse du logis dormoit jusqu'à midi, je donnois ordre à tout, & souvent même j'aidois les ouvriers. Je me souviens que, lorsqu'elle

ſe maria, je fus ſi occupée d'elle, que je m'oubliai entiérement, & me laiſſai voir à toute la Cour qui vint à ſes nôces., auſſi négligée & auſſi laſſe qu'une ſervante. On s'en apperçut enfin. On me mit promptement dans une chambre, pour m'habiller à mon tour ; &, quand je rentrai, Madame de Monteſpan ni perſonne ne me reconnurent, tant on me trouva différente de moi-même. ... Un jour, je fus long-tems par terre à dévider des fuſées, compter des pelottons, à mettre mon ouvrage en ordre, avec une vivacité qui me fatiguoit, mais qui ne me rebutoit pas. Le Roi & ſes Miniſtres étoient dans ma chambre, & me diſoient: *Vous êtes auſſi occupée de vos pelottons, que nous des affaires de l'Europe.*

Dans le tems que je n'avois que des meubles d'emprunt, j'étois bien éloignée de croire que Madame de Monteſpan ſeroit, après Dieu, la premiere cauſe de la haute fortune que j'ai faite, & qui m'etonne moi-même. Elle étoit alors fort ſage, & diſoit, même en parlant de la Valiere : *Si j'étois aſſez malheureuſe pour que pareille choſe m'arrivât, je me cacherai pour le reſte de ma vie.* Nous avons vu qu'elle a, dans la ſuite, penſé bien autrement.

Pour en revenir à ce que je vous diſois : Si Madame de Monteſpan ne m'avoit connue de ce tempéramment infatiguable & de ce caractere vrai, elle ne m'auroit pas choiſie pour l'emploi que le Roi me confia ſous le

dernier ſecret.... Il me vint chercher dans un moment où je ne penſois certainement rien de pareil. Cette ſorte d'honneur, aſſez ſingulier, m'a coûté des peines, des ſoins infinis. Je montois à l'échelle, pour faire l'ouvrage des tapiſſiers & des ouvriers, parce qu'il ne falloit point qu'ils entraſſent. Les nourrices ne mettoient les mains à rien, de peur d'être fatiguées, & que leur lait ne fût moins bon. J'allois ſouvent de l'une à l'autre, à pied, déguiſée, portant ſous mon bras du linge, de la viande. Je paſſois quelquefois les nuits chez un de ſes enfans malades dans une petite maiſon hors de Paris. Je rentrois chez moi le matin par une porte de derriere, & après m'être habillée, je montois en carroſſe par celle de devant, pour aller à l'hôtel d'Albret, afin que ma ſociété ordinaire ne fût pas ſeulement que j'euſſe un ſecret à garder. On le ſut. De peur qu'on ne le pénétrât, je me faiſois ſaigner, pour m'empêcher de rougir. Je maigriſſois à vue d'œil.

LETTRE

LETTRE

De M. de Fenelon à Mad. de Maintenon (1).

JE ne puis, Madame, vous parler ſur vos défauts que douteuſement & preſqu'au haſard. Vous n'avez jamais agi de ſuite avec

(1) Les avis que contient cette Lettre, ſont tirés d'une copie manuſcrite par Madame de Maintenon, & intitulée : *Sur mes Défauts.* M. le Maréchal de Villeroi, les ayant lus, écrivit à Madame de G***. *Je vous envoie le petit Livre que vous m'avez confié. Mais avouez qu'il y a un petit mouvement de vanité à faire parler de ſes défauts.* Cette Lettre nous a paru trop intéreſſante pour ne la pas mettre toute entiere. Elle contient un précis du fameux ſyſtême ſur le pur amour, qui cauſa tant de peines, & qui fit tant d'honneur à M. de Fenelon, ſur-tout après qu'il fut condamné. C'eſt-là que l'Auteur prêche cette morale ſurnaturelle qui anéantit l'homme, pour ne laiſſer à ſa place qu'une ſubſtance ſpirituelle, qui, dans le commerce qu'elle entretient avec la Divinité, ne ſe propoſe, en l'aimant, d'autre prix que le charme de ſon amour. Fenelon aimoit tout en Dieu ; Malbranche voyoit tout en Dieu. Le premier fut ſéduit par la tendreſſe d'un cœur généreux. Le ſecond fut la dupe de la ſubtilité de ſon imagination. » Heureux les hommes, s'écrie M. de » Voltaire, ſi tous les diſputeurs de ce monde.... » s'étoient ſoumis avec tant de modération, avec » une douceur auſſi magnanime que le grand Archevêque de Cambrai, qui n'avoit nulle envie d'être » héréſiarque. »

moi, & je compte pour peu ce que les autres m'ont dit de vous; mais n'importe, je vous dirai ce que je pense, & Dieu vous en fera faire ce qu'il vous plaira.

Vous êtes ingénue & naturelle, delà vient que vous faites très-bien, sans avoir besoin d'y penser, à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût & de l'estime, mais trop froidement dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes seche, votre sécheresse va assez loin. Je m'imagine qu'il y a dans votre fonds de la promptitude & de la lenteur. Ce qui blesse vous blesse vivement.

Vous êtes née avec beaucoup de gloire, c'est-à-dire, de cette gloire qu'on nomme bonne & bien entendue, mais qui est d'autant plus mauvaise, qu'on n'a point de honte de la trouver bonne. On se corrigeroit plus aisément d'une vanité sotte. Il vous reste encore beaucoup de cette gloire, sans que vous l'apperceviez. La sensibilité sur les choses qui la pourroient piquer jusqu'au vif, marque combien il s'en faut qu'elle ne soit éteinte. Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens, à l'approbation des gens de bien, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération, enfin à celui de paroître par votre cœur au-dessus de votre place.

Le *moi* dont je vous ai parlé si souvent, est encore une idole que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur, mais non par la perte du *moi*;

au contraire, vous cherchez le *moi* en Dieu. Le goût ſenſible de la priere & de la préſence de Dieu vous ſoutient; mais ſi ce goût venoit à vous manquer, l'attachement que vous avez à vous-même, & autres témoignages de votre propre vertu, vous jetteroient dans une dangereuſe épreuve. J'eſpere que Dieu fera couler le lait le plus doux, juſqu'à ce qu'il veuille vous ſevrer, & vous nourrir du pain des forts.

Mais comptez bien certainement que le moindre attachement aux meilleures choſes, par rapport à vous, vous retardera plus que toutes les imperfections que vous pouvez craindre. J'eſpere que Dieu vous donnera la lumiere pour entendre ceci mieux que je ne l'ai expliqué.

Vous êtes naturellement bonne, diſpoſée à la confiance, peut-être même un peu trop pour les gens de bien dont vous n'avez pas éprouvé la prudence. Mais, quand vous commencez à vous défier, je m'imagine que votre cœur ſe ſerre trop. Les perſonnes ingénues & confiantes ſont d'ordinaire ainſi, lorſqu'elles ſont contraintes de ſe défier. Il y a un milieu entre l'exceſſive confiance qui ſe livre à la défiance qui ne ſait plus à quoi s'en tenir, lorſqu'elle ſent que ce qu'elle croyoit tenir lui échappe. Votre bon eſprit vous fera aſſez voir que, ſi les honnêtes gens ont des défauts auxquels il ne faut pas ſe laiſſer aller aveuglément, ils ont auſſi un certain procédé droit & ſimple,

auquel on reconnoît sûrement ce qu'ils sont.

Le caractere de l'honnête homme n'est point douteux, équivoque à qui le sait observer dans toutes ses circonstances. L'hypocrisie la plus profonde & la mieux déguisée n'atteint jamais jusqu'à la ressemblance de cette vertu ingénue. Mais il faut se ressouvenir que la vertu la plus ingénue a de petits retours sur soi-même, & certaines recherches de son propre intérêt qu'elle n'apperçoit pas.

Il faut donc éviter également, & de soupçonner les gens de bien éprouvés jusqu'à un certain point, & de se livrer à toute leur conduite. Je vous dis tout ceci, Madame, parce qu'en la place où vous êtes, on découvre tant de choses indignes, & l'on en entend si souvent d'imaginées par la calomnie, qu'on ne sait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu, & à s'y confier, plus on est embarrassé & troublé en ces occasions. Il n'y a que le goût de la vérité, & un certain discernement de la sincere vertu, qui puisse empêcher de tomber dans l'inconvénient d'une défiance universelle, qui feroit un très-grand mal.

J'ai dit, Madame, qu'il ne faut se livrer à personne. Je crois pourtant qu'il faut, par principe de Christianisme, & par sacrifice de sa raison, se soumettre aux conseils d'une seule personne qu'on a choisie pour la conduite spirituelle. Si j'ajoûte une seule personne, c'est qu'il me semble qu'on ne doit

pas multiplier les directeurs ; ni en changer sans de grandes raisons ; car ces changemens ou mêlanges produisent une incertitude & souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins, on est retardé, au-lieu d'avancer, par tous ces différens secours. Il arrive même d'ordinaire que, quand l'on a tant de différens conseils, on ne suit que le sien propre, par la nécessité ou l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçus d'autrui.

Je conviens néanmoins qu'outre les conseils d'un sage directeur, on peut, en diverses occasions, prendre des avis pour les affaires temporelles, qu'un autre peut voir de plus près que le directeur mais je reviens à dire qu'excepté la conduite spirituelle, pour laquelle on se soumet à un bon directeur, pour tout le reste qui est extérieur, on ne se doit livrer à personne.

On croit dans le monde que vous aimez le bien sincérement. Beaucoup de gens ont cru long-tems qu'une bonne gloire vous faisoit prendre ce parti ; mais il me semble que tout le public est désabusé, & qu'on rend justice à la pureté de vos motifs. On dit pourtant encore, & selon toute apparence avec vérité, que vous êtes seche & sévere ; qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous, & qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi aux autres ; que, quand vous commencez à trouver quelques foibles dans les gens que vous avez espéré de trouver parfaits, vous vous en dégoûtez

trop vîte, & que vous pouſſez trop loin le dégoût.

S'il eſt vrai que vous ſoyez telle qu'on vous dépeint, ce défaut ne vous ſera ôté que par une longue & profonde étude de vous-même. Plus vous mourrez à vous-même par l'abandon total à l'Eſprit de Dieu, plus votre cœur s'élargira pour ſupporter les défauts d'autrui, & pour y compatir ſans bornes. Vous ne verrez par-tout que miſere; vos yeux ſeront plus perçans, & découvriront encore plus que vous n'en voyez aujourd'hui; mais rien ne pourra ni vous ſcandaliſer, ni vous ſurprendre, ni vous reſſerrer; vous verrez la corruption dans l'homme comme dans l'eau de la mer.

Le monde eſt relâché, & néanmoins d'une ſévérité impitoyable. Vous ne reſſemblerez pas au monde; vous ſerez fidelle & exacte, & compatiſſante & douce comme Jeſus-Chriſt l'a été pour les pécheurs, pendant qu'il confondoit les Phariſiens, dont les vertus extérieures étoient ſi éclatantes.

On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Ceux qui vous parlent ainſi, ſont inſpirés par l'inquiétude & par l'envie de ſe mêler du gouvernement, & par le dépit contre ceux qui diſtribuent les graces, ou par l'eſpoir d'en obtenir par vous. Pour vous, Madame, il ne vous convient point de faire des efforts pour redreſſer ce qui n'eſt pas dans vos mains.

Le zele du ſalut du Roi ne doit point vous

faire aller au-delà des bornes que la Providence ſemble vous avoir marquées. Il y a mille choſes déplorables ; mais il faut attendre les momens que Dieu ſeul connoît, & qu'il tient dans ſa puiſſance.

Ce n'eſt pas la fauſſeté que vous aurez à craindre, tant que vous la craindrez. Les gens faux ne croient pas l'être. Les vrais tremblent toujours de ne l'être pas. Votre piété eſt droite. Vous n'avez jamais eu les vices du monde, & depuis long-tems vous en avez abjuré les erreurs.

Le vrai moyen d'attirer la grace ſur le Roi & ſur l'État, n'eſt pas de crier ou bien de fatiguer le Roi ; c'eſt de l'édifier, de mourir ſans ceſſe à vous-même ; c'eſt d'ouvrir peu-à-peu le cœur de ce Prince, par une conduite ingénue, cordiale, patiente, libre néanmoins, & enfantine dans cette patience. Mais parler avec chaleur, avec âpreté, revenir ſouvent à la charge, dreſſer des batteries ſourdement, faire des plans de ſageſſe humaine, pour réformer ce qui a beſoin de réforme, c'eſt vouloir faire le bien par une mauvaiſe voie. Votre ſolidité rejette de tels moyens, & vous n'avez qu'à la ſuivre ſimplement.

Ce qui me paroît véritable touchant les affaires, c'eſt que votre eſprit en eſt plus capable que vous ne penſez. Vous vous défiez peut-être un peu trop de vous-même, ou bien vous craignez trop d'entrer dans des diſcuſſions contraires au goût que vous

avez pour une vie tranquille & recueillie. D'ailleurs, je m'imagine que vous craigniez le caractere des gens que vous trouvez ſur vos pas, quand vous entrez dans quelque affaire. Mais enfin il me paroît que votre eſprit, naturel & acquis, a bien plus d'étendue que vous ne lui en donnez.

Je perſiſte à croire que vous ne devez jamais vous ingérer dans les affaires d'État. Mais vous devez vous en inſtruire ſelon l'étendue de vos vues naturelles ; & quand les ouvertures de la Providence vous offriront de quoi faire le bien, ſans pouſſer trop loin le Roi, au-delà de ſes bornes, il ne faut jamais reculer.

Je vous ai détaillé ce que le monde dit. Voici, Madame, ce que j'ai à vous dire. Il me paroît que vous avez encore un goût trop naturel pour l'amitié, pour la bonté du cœur, & pour tout ce qui lie la bonne ſociété. C'eſt ſans doute ce qu'il y a de meilleur, ſelon la raiſon & la vertu humaine. Mais c'eſt pour cela même qu'il y faut renoncer. Ceux qui ont le cœur dur & même froid, ont, ſans doute, un très-grand défaut naturel ; c'eſt même une grande imperfection qui reſte dans leur piété ; car ſi leur piété étoit plus avancée, ce qui leur manque de ce côté-là. Mais il faut compter que la véritable bonté de cœur conſiſte dans la fidélité à Dieu, & dans le pur amour. Toutes les généroſités, toutes les tendreſſes naturelles ne ſont qu'un amour-propre plus rafiné, plus

ſéduiſant, plus flatteur, plus aimable & plus diabolique.

Je vous dis tout ceci ſans nul intérêt perſonnel; car je ſuis auſſi aſſez ſec dans ma conduite, & froid dans les commencemens, mais aſſez chaud & tendre dans le fond. Rien de tout ceci ne regarde *l'homme* à l'égard duquel vous avez des devoirs d'un autre ordre. L'accroiſſement de la grace qui a déja fait tant de prodiges en lui, achevera d'en faire un autre homme. Mais je vous parle pour le ſeul intérêt de Dieu en vous. Il faut mourir ſans réſerve à toute amitié.

Si vous ne teniez plus à vous, vous ne ſeriez pas non plus dans le déſir de voir vos amis attachés à vous, que de les voir attachés au Roi de la Chine. Vous les aimeriez du pur amour de Dieu, c'eſt-à-dire, d'un amour parfait, infini, généreux, agiſſant, compatiſſant, conſolant, égal, bienfaiſant & tendre comme Dieu même. Le cœur de Dieu ſeroit verſé dans le vôtre, & votre amitié ne pourroit pas plus avoir de défauts que celui qui aimeroit en vous. Vous ne voudriez rien des autres que ce que Dieu en voudroit, & uniquement pour lui. Vous ſeriez jalouſe pour lui contre vous-même; & ſi vous exigiez des autres une conduite cordiale, ce ne ſeroit que pour leur perfection, & pour l'accompliſſement des deſſeins de Dieu ſur eux. Ce qui vous bleſſe donc dans les cœurs reſſerrés, ne vous bleſſe qu'à cauſe que le vôtre eſt encore trop reſſerré au

dedans de lui-même. Il n'y a que l'amour-propre qui bleſſe l'amour-propre. L'amour de Dieu ſupporte avec condeſcendance l'infirmité de l'amour-propre, & attend en paix que Dieu le détruiſe. En un mot, Madame, le défaut de vouloir de l'amitié n'eſt pas moindre devant Dieu que celui de manquer d'amitié. Le vrai amour de Dieu aime généreuſement le prochain, ſans eſpérance d'aucun retour.

Au reſte, il faut tellement ſacrifier à Dieu le *moi* dont nous avons tant parlé, qu'on ne le recherche plus, ni pour la réputation, ni pour la conſolation du témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même ſur ſes bonnes qualités ou ſur ſes bons ſentimens. Il faut mourir à tout ſans réſerve, & ne poſſéder pas même la vertu par rapport à ſoi. Ce n'eſt pas une obligation préciſe pous tous les Chrétiens. Mais je crois que c'eſt la perfection d'une ame qui l'a autant prévenu que la vôtre par ſes miſéricordes.

Il faut être prêt à ſe voir mépriſé, haï, décrié, condamné par autrui, & à ne trouver en ſoi que trouble & condamnation, pour ſe ſacrifier, ſans nul adouciſſement, au ſouverain domaine de Dieu, qui fait de ſa créature ſelon ſon bon plaiſir. Cette parole eſt dure à quiconque veut vivre en ſoi, & jouïr pour ſoi-même de ſa vertu; mais qu'elle eſt douce & conſolante pour une ame qui aime autant Dieu, qu'elle renonce à s'aimer elle-même!

Vous verrez un jour combien les gens qui ſont dans cette diſpoſition dans l'amitié, leur cœur eſt immenſe, parce qu'il tient de l'immenſité de Dieu qui le poſſede. Ceux qui entrent dans ces vues de pur amour, malgré leur naturel ſec & ſerré, vont toujours en s'élargiſſant peu-à-peu. Enfin, Dieu leur donne un cœur ſemblable aux ſiens, & des entrailles de mere pour tout ce qu'il unit à eux.

Ainſi, la vraie & pure pitié, loin de donner de l'indifférence & de la dureté, tire hors de l'indifférence, de la ſéchereſſe, de la dureté de l'amour-propre, qui ſe rétrecit en lui-même, pour rapporter tout à lui. Pour vos devoirs, je n'héſite pas un moment à croire que vous devez les renfermer dans des bornes bien plus étroites que la plûpart des gens trop zélés ne le voudroient.

Chacun, plein de ſon intérêt, veut vous y entraîner, & vous trouve inſenſible à la gloire de Dieu, ſi vous n'êtes autant échauffé que lui; chacun veut même que votre avis ſoit conforme au ſien, & ſa raiſon à la vôtre. Vous pourrez peut-être dans la ſuite, ſi Dieu vous en donne les facilités, faire des biens plus étendus. Maintenant, vous avez la Communauté de Saint Cyr qui demande beaucoup de ſoins; encore même voudrois-je que vous fuſſiez bien ſoulagée & déchargée de ce côté-là. Il vous faut des tems de recueillement & de repos, tant de corps

que d'esprit. Vous devez suivre le courant des affaires générales, pour tempérer ce qui est excessif, & redresser ce qui en a besoin. Vous devez, sans vous rebuter jamais, profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur, & de toutes les ouvertures qu'il vous donne dans celui du Roi, pour lui ouvrir les yeux, & pour l'éclairer, mais sans empressement, comme je vous l'ai souvent représenté.

Au reste, comme le Roi se conduit bien moins par des maximes suivies, que par l'impression des gens qui l'environnent, & auxquels il confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir, dans leur vraie étendue, ses devoirs dont il n'a aucune idée.

S'il est prévenu en faveur de ceux qui font tant de violences, tant d'injustices, tant de fautes grossieres, il le seroit bientôt encore plus en faveur de ceux qui suivent les regles, & qui l'animeroient au bien ; c'est ce qui me persuade que, quand vous pourrez augmenter le crédit de MM. de Chevreuse & de Beauvilliers, vous ferez un grand coup. C'est à vous à vous mesurer pour les tems ; mais si la simplicité & la liberté ne peuvent point emporter ceci, j'aimerois mieux attendre jusqu'à ce que Dieu eût préparé le cœur du Roi. Enfin, le grand point est de l'assiéger, puisqu'il veut l'être, de le gouverner, puisqu'il veut être gou-

verné. Son ſalut conſiſte à être aſſiégé par des gens droits & ſans intérêt. Votre application à le toucher, à l'inſtruire, à lui ouvrir le cœur, à le garantir de certains pieges, à le ſoutenir quand il eſt ébranlé, à lui donner des vues de paix, & ſur-tout du ſoulagement des peuples, de modération, d'équité, de défiance à l'égard des conſeils durs & violens, d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire, enfin d'amour pour l'Égliſe, & d'application à lui chercher de ſaints paſteurs; tout cela, dis-je, vous donnera bien de l'occupation. Car, quoique vous ne puiſſiez pas parler de ces matieres à toute heure, vous aurez beſoin de perdre bien du tems, pour choiſir les momens propres à inſinuer cette vérité; voilà l'occupation que je mets au-deſſus de toutes autres.

Après les heures de piété, vous devez auſſi, ce me ſemble, travailler, & donner le tems néceſſaire pour connoître, par des gens sûrs, les excellens ſujets en chaque profeſſion, & les principaux déſordres qu'on peut réprimer. Il ne faut point avoir de rapporteurs qui s'empreſſent à vous empoiſonner du récit de toutes les petites fautes des particuliers. Mais il faut avoir des gens de bien qui, malgré eux, ſoient chargés en conſcience de vous avertir des choſes qui le mériteront. Ceux-là ne vous diront que le néceſſaire, & laiſſeront le ſuperflu aux tracaſſiers.

Vous devez auſſi veiller pour ſoutenir dans leur emploi les gens de bien qui ſont en fonction ; empêcher les rapports calomnieux & les ſoupçons injuſtes ; diminuer le faſte de la Cour, quand vous le pourrez ; faire entrer peu-à-peu Monſeigneur dans toutes les affaires ; empêcher que le venin de l'impiété ne ſe gliſſe autour de lui ; en un mot, être la ſentinelle de Dieu au milieu d'Iſraël pour protéger tout le bien, & pour réprimer tout le mal, mais ſuivant les bornes de votre autorité.

Pour S. Cyr, je croyois qu'une inſpection génerale & une attention ſuivie, pour redreſſer dans ce général tout ce qui en aura beſoin, ſuffiſent à une perſonne accablée de tant d'affaires, appellée à de plus grands biens, capable d'objets plus étendus.

Il faut encore ajoûter que vous ne pouvez éviter d'écouter ceux qui voudront ſe plaindre ou vous avertir ; tout cela va aſſez loin ; ainſi je m'y bornerai.

Les bonnes œuvres que vous voulez tourner du côté de l'homme, me paroiſſent fort à propos : elles ſeront ſans contraction & ſans embarras. Pour celles de Paris, je crois que vous y trouveriez des traverſes continuelles qui vous commettroient trop. Vous avez à la Cour des perſonnes qui paroiſſent bien intentionnées : elles méritent que vous les traitiez bien, & que vous les encouragiez ; mais il y faut beaucoup de précau-

tions ; car mille gens se feroient dévots pour vous plaire : ils paroîtroient touchés aux personnes qui vous approchent, & ils iroient par-là à leur but. Ce seroit nourrir l'hypocrisie, & vous exposer à passer pour trop crédule. Ainsi, il faut connoître à fond la droiture & le désintéressement des gens qui vous paroissent retourner à Dieu, avant que de leur montrer qu'on fait attention à ses commencemens de vertu.

Si ce sont des femmes qui aient besoin d'être soutenues, faites-les aider par des personnes de confiance, sans que vous paroissiez vous-même. Je crois que vous devez admettre peu de gens dans vos conversations pieuses, où vous cherchez à être en liberté. Ce qui vous est bon, n'est pas toujours proportionné aux besoins des autres. Jesus-Christ disoit : *J'ai d'autres choses à vous enseigner ; mais vous ne pouvez pas encore les porter.* Les Peres de l'Église ne découvroient les mysteres du Christianisme à tous ceux qui vouloient se faire Chrétiens, qu'à mesure qu'ils les trouvoient disposés à les croire.

En attendant que vous puissiez faire du bien par le choix des pasteurs, tâchez de diminuer le mal. Pour votre famille, rendez-lui les soins qui dépendent de vous, selon les regles de modération que vous avez dans le cœur. Mais évitez également deux choses ; l'une, de refuser de parler pour vos parens, quand il est raisonnable de le faire ; l'autre,

de vous fâcher, quand votre recommandation ne réussit pas (1).

Il faut faire simplement ce que vous devez, & prendre en paix & en humilité les mauvais succès. L'orgueil aimeroit mieux se dépiter, ou il prendroit le parti de ne parler plus, ou bien il éclateroit pour arracher ce qu'on lui refuse. Il me paroît que vous aimez comme il faut vos parens, sans ignorer leurs défauts, & sans perdre de vue leurs bonnes qualités.

Enfin, Madame, soyez bien persuadée que, pour la correction de vos défauts, & pour l'accomplissement de vos devoirs, le principal est d'y travailler par le dedans, & non par le dehors.

Ce détail extérieur, quand vous vous y donneriez toute entiere, sera toujours au-dessus de vos forces; mais si vous laissez faire à l'Esprit de Dieu ce qu'il faut pour vous faire mourir à vous-même, & pour couper jusqu'aux dernieres racines du *moi*, les défauts tomberont peu-à-peu comme d'eux-mêmes, & Dieu élargira votre cœur,

(1) *Dans les premieres années de ma faveur*, dit Madame de Maintenon dans un de ses entretiens, *je me fâchois quelquefois, quand le Roi ne m'accordoit pas ce que je demandois pour mes parens ou pour mes amis.* Elle n'avoit point encore reçu le Code de Morale Chrétienne de Fenelon, que nous copions ici.

au

au point que vous ne ſerez embarraſſée de l'étendue d'aucun devoir. Alors, l'étendue de vos devoirs croîtra avec l'étendue de vos vertus, & avec la capacité de votre fond. Car Dieu vous donnera de nouveaux biens à faire, à proportion de la nouvelle étendue qu'il aura donnée à votre intérieur.

Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés & recourbés ſur nous-mêmes; c'eſt par le *moi* qui veut mettre les vertus à ſon uſage & à ſon point. Renoncez donc, ſans héſiter jamais, à ce malheureux *moi* dans les moindres choſes, où l'eſprit de grace vous fera ſentir que vous le recherchez encore. Voilà le vrai & total crucifiement. Tout le reſte ne va qu'aux ſens, & à la ſuperficie de l'ame. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement, quittent la vie par un côté, & la reprennent par pluſieurs autres; ce n'eſt jamais fait. Vous verrez par expérience, que, quand l'on prend, pour mourir à ſoi, le chemin que je vous propoſe, Dieu ne laiſſe rien à l'ame, & qu'il la pourſuit ſans relâche, impitoyable juſqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier ſouffle de vie propre, pour la faire vivre en lui, dans une paix & une liberté d'eſprit infini.

On trouve au bas du Portrait d'une Femme du ſiecle paſſé, les Vers ſuivans, qui ne deuvent convenir qu'à Madame de Mainte-

non. L'Auteur n'a pas jugé à propos d'y mettre ſon nom.

L'eſtime de mon Roi m'en acquit la tendreſſe.
Je l'aimai trente ans ſans foibleſſe.
Il m'aima trente ans ſans remord.
Je ne fus ni Reine ni Maîtreſſe.
Devine mon nom & mon ſort.

Fin du ſecond & dernier Tome.

NOMS
DES PERSONNES CÉLEBRES
Dont il eſt parlé dans cet Ouvrage.

NINON de Lenclos.
M. Duclos.
J. J. Rouſſeau.
Scaron.
Virgile.
Le Cardinal Mazarin.
Louis de Haro.
Louis XIV.
Voltaire.
La Fontaine.
Diogene.
Platon.
Le Comte d'Eſtrées.
Coulange.
M. de la Beaumelle.
Mata.
Grammont.
Hamilton.
Charleval.
Menage.
Deſyveteaux.
Peliſſon.
Henaut.
Le Préſident Henaut.
Deshoulieres.
L'Abbé Teſtu.
Montreuil,
Marigny.
Madame de la Sabliere.
M. de la Sabliere.
La Ducheſſe de Leſdignieres.
La Comteſſe de la Suze.
Madame de Sevigné.
Mlle de Scuderi.
Madame de Thianges.
Madame de la Fayette.
Madame de Monteſpan.
Le Maréchal d'Albret.
Madame de Nemours.
Le Pere Bourdaloue.
L'Abbé Gobelin.
Le Pere Joſeph.
Le Duc du Maine.
La Ducheſſe du Maine.
Bayle.
Florus.
Juſtin.
Alexandre.
Céſar.
M. de Montanzier.
Le Chevalier d'Acelli.

M. Leragois.
Boſſuet.
Fenelon.
Racine.
Boileau.
Moliere.
La Roche-Foucault.
Madame de Bregy.
M. d'Aubigné.
Leontium.
Épicure.
Le Comte de Vexin.
Henri IV.
Madame d'Aubigné.
M. de Villette.
Mlle de Murcai.
Marie-Thereſe Infante d'Eſpagne.
Épiclete.
M. Diderot.
Madame de Richelieu.
Buſſi-Rabutin.
Le Cardinal de Bouillon.
Maſſillon.
Pierre Corneille.
Le Préſident Bignon.
M. de Lauzun.
M. de Pontchartain.
Mlle de Blois.
Louvois.
Le Duc de la Feuillade.
Madame Guyon.
La Ducheſſe de Bourgogne.
M. Piron.
Le Pere de la Chaize.
Madame Riccoboni.
Mlle d'Oſmond.
Le Pere Maſcarou.
M. Thomas.
Jacques II.
M. d'Alembert.
Madame de Brinon.
Felix.
Louis Dauphin.
M. l'Abbé Milot.
Madame de Lambert.
Madame de Staal.
Lamotte-Houdart.
Calinat.
Palaprat.
M. de Surgi.
La Loubere.
M. le Maréchal de Bouſflers.
Laïs.
Joli.
Madame de Glapion.
Brantome.
Dom Carlos.
M. d'Argenſon.
Le Comte de la Feuillade.
Philippe IV.
M. Lavocat.
Madame la Comteſſe de S. Geran.
Madame la Dauphine.
Colbert.
La Reine d'Angleterre.
Le Prince de Galles.
Seignelay.
Le Tellier.
Le Maréchal de Luxembourg.
Turenne.
Condé.
Madame de Longueville.

Le Cardinal de Retz.
Le Prince d'Orange.
Le Cardinal de Noailles.
Le Maréchal de Noailles.
Le Duc de Berry.
M. de Harlay, Archevêque.
Le Pere Gaillart.
M. Gaillard.
Le Pere Delarue.
Le Pere Le Tellier.
Fontenelle.
Le Pere de la Valette.
M. d'Agueſſeau.
Veſpaſien.
M. de S. Foix.
Bochart de Saron.
M. Deſmaretz, Évêque.
Campiſtron.
Barbeſieux.
Le Pere Alexis.
Chamillard.
Le Marquis de la Fare.
Daché.
Le Marquis de Torcy.
Madame de Ventadour.
M. de Villars.
Horace.
Le Duc de Mazarin.
La Ducheſſe de Mazarin.
Saint-Réal.
Saint-Évremond.
Madame de la Ferté.
Madame la Marquiſe de Dangean.
M. le Marquis de Dangean.
Madame de Mailly.
Dodart.
M. de Pouzol.
Pierre le Grand.
M. de Crequi.
Valincourt.
Innocent XII.
Fouquet.
Mlle d'Aumale.
Le Maréchal de Villeroi.
Fagon.
S. Paul.
Madame de Caylus.
Salomon.